

## CONFERENCES de PHILOSOPHIE HOMOEOPATHIQUE de KENT

## PREMIERE CONFERENCE

LE MALADE

(Exégèse du premier article de l'Organon)

L'homoéopathie (1) affirme et enseigne que la pratique de la médecine est régie par des "principes".

Il est permis de dire que jusqu'à l'époque de Hahnemann (2) les médecins ne reconnaissaient aucun principe, et, même de nos jours, aussi bien dans ses écrits que dans ses habitudes de travail, la vieille Ecole - l'Ecole officielle - en avoue l'absence totale.

L'Ecole allopathique (3) déclare que la pratique de la médecine repose entièrement sur l'expérimentation animale et sur les observations cliniques "ab usu in morbi", c'est-à-dire par l'administration des médicaments aux malades. L'abandon rapide de ses méthodes changeantes, de ses théories instables, de ses découvertes éphémères, atteste pleinement la sincérité de ses déclarations et de ses aveux. C'est ici que l'homoéopathie se sépare de l'allopathie et c'est là l'origine de la grande scission entre les deux Ecoles.

L'homoéopathie affirme, elle, qu'il y a des principes, la vieille Ecole en nie l'existence - et apparemment avec raison à en juger par sa pratique et par ses méthodes.

Les partisans du galénisme ne se préoccupent que des conséquences, des aboutissements et ils observent uniquement les manifestations matérielles, objectives, les résultats de la maladie. Ainsi, il méconnaissent ou nient ce qui constitue réellement l'essence de l'être humain, ce qu'il est, d'où il procède, comment il se comporte dans la maladie et dans la santé. S'ils parlent de l'homme malade, ils ne s'entretiennent que de ce qui concerne les éléments matériels de son corps - ses tissus. Les modifications organiques caractérisent pour eux la maladie et constituent l'alpha et l'omega de tout ce qui représente l'affection morbide, son début et sa terminaison.

En fait, ils proclament que la maladie est une entité qui existe sans une cause profonde, fondamentale (4). Les partisans du galénisme n'acceptent que ce qu'ils palpent de leurs doigts ou voient de leurs yeux, ils ne connaissent rien qui ne soit révélé par leurs sens, aidés ou non d'instruments perfectionnés. Le microscope augmente leurs possibilités et affine leur perception. Les lésions tissulaires que révèle le microscope sont consignées et considérées par eux comme le commencement et la terminaison de la maladie,

---

1) Voir (1) à la fin de l'article page 234

2) Voir (2) à la fin de l'article page 234

3) Voir (3) à la fin de l'article page 235

4) Voir (4) à la fin de l'article page 235

comme des résultats sans antécédents, comme des faits matériels sans cause immatérielle. Tel est le sommaire de l'enseignement allopathique concernant la nature de la maladie.

L'homéopathie, par contre, perçoit quelque chose d'antérieur à ces conséquences. Elle part du matériel pour remonter à l'immatériel, c'est-à-dire du spatial pour remonter au spatial énergétique (trad.). Toutes les disciplines expérimentales et toute investigation d'un caractère scientifique trouvent que rien n'existe sans antécédents. Tel est le seul processus qui nous permette de suivre le chemin parcouru du commencement à la fin en une série continue et nous autorise, en reliant ainsi l'effet à sa cause, à en établir l'origine. Toutes ces conceptions nous amènent à un état où nous ne sommes plus dans le domaine de la supposition seule, mais bien dans celui de la connaissance.

Cela nous explique pourquoi le premier paragraphe de l'Organon (5) sera compris d'une certaine façon par un observateur inexpérimenté, un débutant, mais signifiera tout autre chose pour un homéopathe expérimenté.

ORGANON § I. - "LA PLUS HAUTE ET MEME L'UNIQUE VOCATION DU MEDECIN EST DE RETABLIR LA SANTE DES PERSONNES MALADES, C'EST CE QU'ON APPELLE GUERIR". (6)

Personne n'imaginera la possibilité d'une controverse à la lecture superficielle d'une telle affirmation et jusqu'à ce que le sens ésotérique appliqué par Hahnemann au terme "malade" ne soit pleinement développé, les médecins à quelque école qu'ils appartiennent seront tous d'accord sur ce point.

La signification précise et véritable du mot "malade" devient ici le centre de la discussion - et son interprétation, selon la compréhension des uns ou des autres, diffèrent certainement; car aussi longtemps qu'elle restera une question d'opinion, il y aura différentes manières de comprendre et c'est la raison pour laquelle l'homéopathie ne doit pas s'attacher à l'expression pure et simple des opinions.

Au sujet de l'étiologie, l'allopathie repose sur les croyances et les jugements individuels et ses praticiens affirment que la science de la médecine est basée sur un "consensus" d'opinion : fondement bien précaire et de fort peu de valeur pour une science qui a pour but la guérison du malade.

Il ne sera jamais possible d'établir un système rationnel de thérapeutique, si nous discutons des faits tels qu'ils nous apparaissent quelquefois, au lieu de les considérer comme ils sont, en réalité. Les faits, tels qu'ils se présentent sont exprimés et interprétés à travers le prisme des opinions humaines; mais les faits tels qu'ils sont en réalité, constituent des données positives et des vérités d'où les doctrines tirent leur origine et leur expression. Ces doctrines nous permettront l'interprétation ou la révélation des règnes de la nature dans le domaine de la maladie et de la santé.

---

5) Voir (5) à la fin de l'article, page 235

6) Voir (6) à la fin de l'article, page 235



Comme conclusion : en science, méfiez-vous des opinions et des croyances !

Hahnemann nous a légué des principes que nous pouvons étudier, d'après lesquels nous pouvons travailler et nous perfectionner. Le monde est régi par des lois déterminées et non par des opinions ou des hypothèses. Notre premier devoir est d'acquérir le respect de la loi, car c'est seulement en nous basant sur elle que nous trouverons un point de départ solide pour établir nos propositions. Tant que nous nous baserons sur les allégations humaines, nous serons en état d'instabilité, car hommes et hypothèses sont inconstants et n'ont qu'une durée bien éphémère. Sachons donc reconnaître l'autorité.

Le vrai médecin homoéopathe, c'est-à-dire, celui qui pratique l'homoéopathie selon l'esprit du fondateur et son enseignement et non celui qui applique simplement des médicaments dits homoéopathiques à des étiquettes morbides, quand il parle "du malade", a vraiment la connaissance de ce que représente cette appellation, alors que l'allopathe en fait ne s'en rend pas compte. Ce dernier pense que c'est "la maison" dans laquelle l'homme vit, habitation ébranlée, lézardée ou tombant en ruines, qui représente, symbolise et personnifie toute la maladie. En d'autres termes, il croit que les altérations tissulaires - qui ne sont en réalité que les "résultats de la maladie"- expriment tout ce qui constitue l'homme malade.

Que de changements merveilleux, de véritables revirements, l'homoéopathe n'observe-t-il pas par l'action de ses remèdes dynamisés ! Obligé à réfléchir, il se rend compte que les drogues à doses massives ne sauraient guérir le malade parce que les changements qu'elles produisent n'ont pas une valeur fondamentale réelle dans le sens d'une vraie guérison, mais ne sont qu'apparents et transitoires.

La physiologie moderne ne repose, en son enseignement sur aucune doctrine vitaliste, et par conséquent, n'a aucune base comme hypothèse de travail. La doctrine de l'énergie vitale n'est pas davantage admise par les maîtres de la physiologie; c'est pourquoi l'homoéopathe se rend compte que la véritable science de la vie et des fonctions organiques n'est pas encore enseignée. La connaissance de l'énergie vitale, le concept d'une énergie élémentaire, originelle, la notion profonde de ce qui est interne aussi bien que de ce qui est externe, tout cela, est en effet nécessaire, pour concevoir une cause, et un rapport de cause à effet.

Examinons maintenant ce que signifie exactement le terme de "malade".

C'est l'homme lui-même qui est malade et qui doit être restitué à la santé, et non son corps ni ses tissus. Nombreux sont ceux qui viennent vous dire : "Je me sens mal, je suis malade". Ils vous énumèrent une foule de symptômes et de souffrances, à en couvrir des pages et des pages ! Leur expression est malade, et cependant ils vous disent : "J'ai consulté les médecins les plus éminents, mes poumons ont été auscultés et j'ai vu un neurologue. Mon cœur a été contrôlé dans tous ses détails par un spécialiste réputé; l'oculiste m'a examiné les yeux - j'ai même subi un examen gynécologique, disent les femmes - bref, mon corps a été passé en revue de la tête

aux pieds et tous les médecins me répètent à l'envi : "Vous n'avez aucune maladie, vous n'êtes pas malade".

Que de fois ai-je entendu ce récit après avoir couvert trois ou quatre pages de symptômes ! Que cela signifie-t-il ? Il est indéniable que, si cet état progresse, nous aurons alors des preuves évidentes de maladie, je veux dire des témoignages, que le médecin matérialiste pourra vraisemblablement découvrir à l'examen du patient. Actuellement les sommités médicales déclarent solennellement que le sujet n'est pas malade. "Mais, interroge l'individu, que signifient alors tous mes symptômes"? (7) "La nuit, je ne dors pas, je souffre de toutes sortes de douleurs et de malaises; mes intestins ne fonctionnent pas..." "Eh bien, vous êtes constipé" ! Voilà enfin un premier diagnostic.

Toutes ces choses existent-elles sans une cause ? Il semblera d'après telle opinion, que la "constipation" est la maladie "per se" mais selon telle autre opinion, il apparaîtra que cette même constipation est la cause elle-même de la maladie. Le "diagnostic" peut s'appliquer aussi bien à l'une qu'à l'autre de ces hypothèses. Voilà bien le genre d'élucubrations si communes aux caprices de l'Ecole officielle.

Ces symptômes, ne sont-ils pas vraiment le langage de la nature, qui s'exprime si l'on peut dire, et nous révèle aussi clairement que la lumière du jour, l'intimité de l'être malade, à quelque sexe qu'il appartienne?

Si cet état progresse et que les poumons soient atteints, le médecin déclare : "Ah, vous avez la tuberculose" ! Ou bien des troubles importants se produisent dans le foie, et il vous dit : "Maintenant vous présentez une dégénérescence graisseuse au parenchyme hépatique". Si l'albumine apparaît dans l'urine, il prononce en homme de science : "Ah, voilà, je sais ce que vous avez, je puis donner un nom à votre maladie : vous souffrez d'une des formes cliniques du mal de Bright".

N'êtes-vous pas à même de saisir l'absurdité de cette science qui se refuse à voir et à convenir "que le sujet est malade avant la localisation de la maladie" ? Cela ne crève-t-il pas les yeux que cet individu a été malade, très malade même, peut-être depuis son enfance ?

D'après les méthodes traditionnelles, il est nécessaire de poser un diagnostic avant de pouvoir instituer un traitement quelconque; mais, la plupart du temps, un diagnostic ne peut être établi avant que la maladie n'ait déjà bien progressé et dans bien des cas au point où elle est irréversible, le cas étant rendu incurable !

Prenons comme autre exemple, l'enfant nerveux : il sursaute, il a des carchemars, un sommeil agité, il est excité et présente des manifestations qualifiées d'"hystériques"; examinez tous ses organes et très probablement vous ne découvrirez rien : aucun organe n'est encore atteint. Laissez cependant tous les symptômes de cet enfant nerveux suivre son cours, laissez les se développer pendant dix, vingt ou trente ans, et vous observerez alors des résultats pathologiques. Quand les organes seront enfin affectés, on dira: le corps est malade. Mais, en réalité, cet enfant-là n'est-il pas malade

7) Voir (7) à la fin de l'article, page 236

depuis sa naissance ? Certes, il était malade dès le début, dans le principe vital qui l'animait.

Toute la question repose sur le point de départ et il s'agit de savoir si nous devons commencer par considérer les résultats de la maladie ou au contraire si nous devons d'abord étudier ses causes, son point de départ.

Si nous avons des idées matérialistes au sujet de la maladie, nous aurons aussi des idées matérialistes quant au moyen d'obtenir la guérison. Si nous croyons qu'un organe est malade et à lui seul constitue la maladie, nous nous imaginerons qu'en enlevant cet organe nous guérirons le malade (8).

Supposons un patient atteint d'une gangrène de la main : si nous pensons que la main seule est malade, nous pourrions croire l'avoir guéri par l'amputation. Admettons que la lésion soit cancéreuse. D'après cette idée, l'affection est purement locale puisque la main seule est atteinte. Or, sachant que ce cancer à la main, tôt ou tard, pourrait se généraliser et menacer la vie, en toute conscience, nous amputerons ce membre, estimant ainsi avoir guéri le malade. S'il s'agit d'une éruption cutanée nous emploierons des moyens locaux - des pommades diverses - pour la supprimer. Cette thérapeutique est basée sur l'idée que l'éruption est superficielle, sans cause profonde si nous pensons honnêtement avoir guéri le malade dans ces conditions. Mais cela est la reductio ad absurdum, car rien n'existe sans cause.

"Les organes ne constituent pas l'homme" : L'homme est antérieur à ses organes. L'évolution de la maladie, aussi bien que le processus de guérison, suivent une direction déterminée allant d'un point initial pour aboutir à un terme : de l'homme à ses organes et non pas des organes à l'homme.

Mais alors, qu'est-ce donc que le malade ? Les tissus ne peuvent être modifiés pathologiquement sans que quelque chose ait été "préalablement déréglé". Qu'y a-t-il dans cet être que l'on puisse désigner par ces mots : l'homme intérieur ? Que renferme cette enveloppe physique ? Ce quelque chose qui cesse d'exister à la mort, alors que reste seul ce qui est matériel, somatique, qu'est-ce donc ?

On dit que l'homme meurt, sans doute il meurt, mais en mourant il laisse ici-bas son corps dans ce monde physique. Nous le disséquons et comme ainsi capables d'en retrouver tous les organes. Tout ce qui tombe sous le sens constitue l'homme physique, ce que de son être nous palpons des doigts et voyons de nos yeux est ce qu'il laisse après lui, à sa mort; mais ce qui représente vraiment l'homme malade est antérieur à son corps malade, et nous arrivons à cette conclusion que l'homme malade doit être, pourrions-nous dire, quelque part en dehors du cercueil. Ce qui disparaît et ne reste pas avec la carcasse humaine est primaire - antérieur - et ce qui est abandonné est ultérieur, final.

Nous disons que l'homme sent, goûte, voit et entend : il pense et il vit. Mais ce ne sont là que des manifestations extérieures de la vie et de la pensée. L'homme veut, désire, l'homme comprend; le cadavre ne peut ni vouloir, ni désirer, ni comprendre. En conséquence, ce qui se retire à la

8) Voir (8) à la fin de l'article, page 237

mort, ce qu'on appelle vie, est représenté pour l'être humain par la volonté et l'entendement (9), et c'est précisément cela dont nous devons avant tout tenir compte et sur quoi nous pourrions avoir prise, cela, qui par rapport au corps est primordial. La combinaison de ces attributs ou facultés : le vouloir et l'intelligence, constitue "l'homme". Réunis, ils règlent vie et activité, présidant à la formation de la charpente physique et sont la cause de tout le développement organique. L'homme sain est le produit du fonctionnement coordonné du vouloir et de l'intelligence.

Il n'est pas dans notre intention de rechercher ce qui est antérieur au désir et à l'entendement, de remonter à leur cause première. Il suffit de dire qu'ils furent créés. La volonté et l'intelligence sont l'homme même, et son corps est l'habitation dans laquelle il vit.

Nous devons, pour être des homoéopathes scientifiques, nous rendre compte que les nerfs, les muscles, les ligaments et autres parties de la charpente humaine forment un tout objectif et constituent une représentation qui manifeste matériellement au médecin intelligent "l'homme antérieur".

Il convient de considérer à la fois le cadavre et l'homme vivant, non pas en commençant par la dépouille mortelle, mais en partant de l'homme en vie pour aboutir au cadavre.

Si vous devez établir la différence entre deux physionomies humaines, décrivez leur caractère expressif et tout ce que vous en pourrez observer, mais, ce faisant, vous ne dépeindrez guère plus que leurs désirs. Ceux-ci se reflètent dans l'aspect du visage, leurs mobiles s'implantent sur la physionomie : "Vultus indicat mores", car c'est sur le visage que se peignent toutes nos passions. Avez-vous jamais étudié les traits d'un individu qui a vécu et grandi dans le meurtre et la scélératesse ? L'homme avide, jaloux, égoïste, passionné, sensuel est psychologiquement laid et cette laideur se matérialise dans les traits extérieurs de sa personne. N'y a-t-il aucune différence entre son faciès et celui d'une personne qui a le désir sincère de faire le bien, de vivre honnêtement ? Visitez les bas-fonds et les bouges de notre grande cité et étudiez un peu les visages de ceux qui les fréquentent. Ces gens-là sont des rôdeurs nocturnes, ils passent leur nuit à se livrer au mal. Si nous recherchons la raison de leur expression, nous apprendrons que leurs sentiments et leurs maladies sont en rapport direct avec leurs genres de vie. Ils en portent l'empreinte et le masque sur leur visage. Pervers sont leurs penchants, perverse est leur physionomie : l'expression est donc le miroir de la conscience.

La pathologie allopathique ne veut reconnaître que le corps humain et vous pouvez aisément confondre un allopathe, en lui demandant : Qu'est-ce que la pensée ? qu'est-ce que l'homme ? L'homoéopathie doit étudier sérieusement toutes ces questions avant de pouvoir se faire une idée de la nature étiologique des maladies et comprendre véritablement ce qu'est la guérison.

"L'unique devoir du médecin est de guérir le malade".

Ce devoir ne consiste pas à guérir les résultats de la maladie, mais la maladie "per se", et, quand l'homme lui-même aura recouvré la santé,

9) Voir (9) à la fin de l'article, page 237

l'harmonie règnera à nouveau dans le fonctionnement des organes et des tissus. Par conséquent, le seul devoir du médecin est de rétablir l'ordre dans l'intérieur de l'économie, c'est-à-dire de restituer l'harmonie entre le vouloir et l'entendement.

Les altérations tissulaires se rapportent au corps physique et sont les effets de la maladie, elles ne sont pas la maladie elle-même. Hahnemann a dit quelque part : "Il n'y a pas de maladie, il n'y a que des malades". Cela signifie clairement qu'Hahnemann comprenait que les maladies connues, par exemple sous les noms de mal de Bright, d'hépatite, etc... ne constituaient que les formes grossières, matérielles, des résultats pathologiques, je veux dire : les apparences de ces maladies.

Toute la physiologie humaine est dirigée et réglée à son sommet par les centres encéphaliques et toute maladie découle de la perturbation de ces centres neuro-végétatifs.

A l'origine il existe des troubles centraux dont l'action dérégulée procède du dedans au dehors, du centre à la périphérie, et finit par se matérialiser en diverses altérations pathologiques dans les tissus. Cette conception de gouvernement central n'entre pas dans le cadre de la pratique médicale moderne, qui ne tient compte que des lésions subies par les tissus.

Celui qui considère les effets, les résultats de la maladie comme étant la maladie elle-même, et s'attend en les supprimant, à voir celle-ci guérir, est véritablement insensé. C'est une folle utopie de la médecine, une aberration qui provient d'une déformation professionnelle, confinant à l'aliénation dans les sciences, une absurdité.

Les microbes ne sont que les conséquences des maladies. Plus tard nous serons capables de démontrer aisément que ces petits organismes microscopiques ne sont nullement la cause première, mais viennent après coup; ils ne sont que les agents de nettoyage accompagnant la maladie, et à tous points de vue doivent être considérés comme inoffensifs. Ils font partie du processus matériel de la maladie et se trouvent partout où elle est déclarée. L'usage du microscope a permis d'établir que chaque résultat pathologique possède son microbe correspondant (10).

La vieille école considère ces microbes comme la cause de toute maladie; mais nous pourrions vous prouver que l'étiologie morbide est une question beaucoup plus subtile que tout ce que vous pourrez déceler par le microscope. Nous serons à même de vous démontrer, par des raisonnements progressifs et précis, la folie de la chasse à la cause morbide par les moyens si limités des sens.

Dans la note du paragraphe I de l'Organon, Hahnemann dit encore:

"LA VOCATION DU MEDECIN N'EST PAS DE FORGER DE PRETENDUS SYSTEMES, EN COMBINANT DES IDEES CREUSES ET DES HYPOTHESES SUR L'ESSENCE INTIME DU PROCESSUS DE LA VIE ET DE L'ORIGINE DES MALADIES DANS L'INTERIEUR INVISIBLE DE L'ORGANISME, etc ..." (11).

10) Voir (10) à la fin de l'article, page 237

11) Voir (11) à la fin de l'article, page 238

Nous savons aujourd'hui que les gens sont parfaitement satisfaits s'ils peuvent trouver le nom de la maladie dont ils croient souffrir. Une interprétation emmitoufflée dans quelques habiles termes techniques leur suffit.

Un vieil Irlandais vint un jour à la polyclinique et demanda après avoir exposé ses symptômes : "Docteur, enfin, qu'est-ce que j'ai" ? Le médecin répondit : "Eh bien, vous avez "NUX VOMICA" (c'était le nom de son remède). A quoi le vieillard répliqua : "Ma foi, je pensais bien que j'avais une de ces maladies extraordinaires et je ne m'étais pas trompé". Voilà bien le résultat de cette folie démodée de vouloir à tout prix affubler d'un nom chaque maladie (voir Organon, § 81b). Hormis certains cas restreints d'affections aiguës, en réalité, il n'y a pas de diagnostic qui se puisse poser, et nul n'est besoin d'en donner un, sauf le diagnostic établissant que le patient est malade. (12)

Plus vous vous acharnez à penser au nom d'une soi-disant maladie, plus vous vous embrouillerez dans la recherche du remède, car, alors, votre esprit s'attachera seulement aux résultats de la maladie plutôt qu'à sa cause première, et ne verra pas l'image exprimée par les symptômes.

Un jeune homme de 25 ans, avec une hérédité chargée, dont la symptomatologie, surtout fonctionnelle, couvre plus de 20 pages - symptômes bien qu'en grande partie subjectifs et pour le moment inexplicables, correspondant exclusivement à la maladie - est parfaitement curable s'il est soigné à temps. Après un traitement approprié, il n'y aura plus de résultats pathologiques; il atteindra un âge avancé sans aucune destruction tissulaire; mais ce même malade s'il n'est pas traité précocement et guéri à ce stade de début, développera des lésions pathologiques en rapport avec les circonstances de sa vie et de son hérédité. S'il est ramoneur il sera sujet aux maladies communes aux ramoneurs; si c'est une servante elle contractera les affections dont souffrent les domestiques, etc.. Dès lors, ce patient-là, n'a-t-il pas à ce moment la maladie qu'il avait déjà en naissant, mais sous une forme si fruste qu'elle n'a pas été découverte; tout cet ensemble de symptômes ne traduit-il pas la maladie vraie, ne représente-t-il pas le même état qu'il soit déjà ou ne soit pas encore à la période dite lésionnelle ?

S'il est véritablement atteint d'une affection hépatique ou cérébrale ou de quelque autre altération tissulaire communément appelée maladie, vous devez faire volte face, remonter le cours de sa vie pour aller retrouver le premier anneau de sa chaîne symptomatologique, avant de pouvoir établir une prescription rationnelle.

Prescrire pour les résultats pathologiques amène des modifications dans les résultats de cet état morbide, mais nullement dans la maladie, considérée dans son ensemble, si ce n'est pour précipiter son évolution.

On peut observer des caractéristiques et des singularités qui se développent héréditairement dans nombre de familles : c'est par des symptômes d'abord subjectifs, puis plus tard objectifs que s'exprime, au début, le stade primaire de tout état morbide et il n'est pas rare que la famille entière ait besoin du même médicament sinon d'un médicament de la même parenté.

12) Voir (12) à la fin de l'article, page 238

Mais, tandis que chez un des membres de la famille l'évolution pathologique aboutira progressivement au cancer, chez un autre elle se terminera par la tuberculose, etc... Tous, cependant, proviennent de la même souche commune. Il est très important de bien comprendre cette condition fondamentale, base des affections morbides de la race humaine; sans cette connaissance il sera impossible de concevoir les maladies aiguës (miasmatiques) que nous exposons plus loin.

Vous savez qu'il y a des personnes sensibles à certaines influences déterminées alors que d'autres n'y réagissent nullement. Une épidémie (13bis) s'abat-elle sur une contrée, un certain nombre d'individus seulement en seront atteints. Pourquoi épargnera-t-elle ceux-ci ? Pourquoi frappera-t-elle ceux-là ? Ces questions doivent être résolues à la lumière des doctrines de l'homéopathie. Il faut ici tenir compte du phénomène d'"intolérance" (13). Nombreux sont les médecins qui perdent leur temps à courir après les causes supposées des maladies dont souffrent leurs clients. L'homme malade tombera malade en toute circonstance alors que l'homme sain pourrait vivre impunément dans un lazaret.

La tâche principale du médecin ne doit pas consister à rechercher dans l'eau, dans les habitations malsaines ou dans la nourriture que nous premons, la cause fondamentale, l'origine réelle des maladies ! Bien sûr qu'il doit écarter ces causes occasionnelles, mais son devoir est avant tout de faire la chasse aux symptômes de la maladie jusqu'à ce qu'il trouve le remède similaire qui les couvre. Ce remède est le maître de la situation qui peut produire chez l'homme sain des symptômes semblables; c'est l'antidote nécessaire, celui qui terrassera la maladie, restaurera l'ordre dans l'esprit qui comprend à la fois les facultés morales et mentales de tout individu, et par ce fait, guérira le patient.

Approfondir la véritable nature de l'économie humaine pour aboutir par des raisonnements successifs jusqu'à la maladie, ouvre un champ d'investigation des plus attrayants au point de vue scientifique. Les maladies peuvent aussi être étudiées par l'examen des expérimentations médicamenteuses faites sur l'organisme sain. Hahnemann se servait des connaissances acquises par ce procédé, lorsqu'il affirma que "l'esprit est la clef qui permet de connaître et de révéler la créature". Les symptômes mentaux ont toujours été considérés par lui et ses vrais disciples comme étant les plus importants, aussi bien ceux produits par un médicament que ceux manifestés en cours d'une maladie. En vérité "l'homme est représenté par son esprit et par son coeur, par ce qu'il pense et ce qu'il aime", c'est-à-dire ce qu'il désire : il n'y a rien de plus.

Si ces deux grands éléments qui constituent l'homme, son moral et son mental, se trouvent désunis, dissociés, cela signifie alors : aliénation mentale, désordre, mort ... Tous les remèdes agissent primitivement sur l'esprit, c'est-à-dire sur le moral et le mental (parfois d'une façon intense sur tous deux), affectant l'homme dans sa pensée et ses désirs, et, en dernière analyse seulement dans ses fonctions, ses sensations et ses tissus.

---

13) Voir (13) à la fin de l'article, page 238

13bis) : Voir : "Le génie épidémique, Dr P. Schmidt (en vente chez l'auteur).

L'étude d'AURUM nous montre combien l'homme est essentiellement atteint dans son affectivité par ce médicament. L'Amour le plus élevé, le plus profond du coeur humain, c'est celui qui l'attache à la vie. AURUM le détruit si bien que l'homme se dégoûte de l'existence jusqu'à la supprimer par le suicide.

ARGENTUM, d'un autre côté, ébranle l'intelligence humaine si fortement que tout raisonnement devient impossible. La mémoire disparaît progressivement et complètement. De même en est-il pour tous les médicaments expérimentés de la Matière médicale : ils affectent d'abord l'esprit de l'homme, sa mentalité, sa sensibilité, puis, de là, gagnent le physique dont ils atteignent les parties les plus extérieures, les plus distales : les phanères, c'est-à-dire la peau, les cheveux, les ongles. (14)

Si les médicaments ne sont pas étudiés de cette manière, vous n'en posséderez jamais une connaissance utile, ils ne vous seront pas familiers : sur cette base seule repose la Matière médicale. Il faut donc étudier la maladie en comparant d'une façon extrêmement minutieuse les symptômes morbides avec les symptômes pathologiques médicamenteux, c'est-à-dire les symptômes produits par un médicament sur un individu sain. Dans la mesure où les expérimentations sur l'homme sain auront été poussées jusque dans leurs plus extrêmes possibilités, nous pourrons étudier les affections morbides avec l'espoir d'adapter, de juxtaposer les médicaments aux maladies, selon la loi de SIMILIA. Symptômes terminaux, symptômes fonctionnels, symptômes sensoriels et symptômes mentaux, tous ont leur utilité, et aucun d'eux ne doit être négligé ou ignoré.

Il faut arriver à percevoir et comprendre la notion de maladie, chez l'homme, d'après la conception de la maladie que notre Matière médicale nous révèle. De même que nous parvenons à discerner la nature d'une maladie dans une physionomie médicamenteuse, nous devons pouvoir discerner la nature de la maladie chez un être humain que nous sommes appelés à guérir.

Par conséquent, notre conception de la pathologie doit être adaptée précisément à une Matière médicale telle que la nôtre, et il convient de savoir déterminer en quoi les deux sont similaires, pour guérir les malades. La totalité des symptômes, soigneusement consignés, constitue tout ce que nous connaissons de la nature intime de la maladie. Il en résulte que l'administration appropriée du remède similaire constituera l'Art de guérir. (15)

---

14) Voir (14) à la fin de l'article, page 238

15) Voir (15) à la fin de l'article, page 238



NOTES DU DOCTEUR SCHMIDT

- (1) HOMOEOPATHIE : terme inventé par HAHNEMANN et mentionné pour la première fois dans son "Organon de l'Art de guérir"; du grec "HOMOIOS" : semblable "PATHOS" : souffrance, douleur.

Mais "PATHOS" signifiait aussi émotion. Les artistes recherchent le "PATHOS" surtout ceux de l'époque hellénistique et bien plus tard ceux du baroque. Nos mots usuels : sympathie, télépathie, respectant le sens général de "PATHOS". Bien plus il y eut dans la rhétorique gréco-romaine une figure appelée "HOMOEOPATHIE" (on trouve le terme dans Macrobe) par laquelle l'orateur ou le poète suscitait dans les auditoires une disposition favorable d'un fait qui les devait émouvoir par la ressemblance avec des faits personnels.

Cependant ce terme d'HOMOEOPATHIE est en réalité très ancien. En effet un savant brésilien, le Professeur Sylvio BRAGA E COSTA l'a découvert dans l'ouvrage célèbre des Grandes Morales d'ARISTOTE, qui déclare ce terme d'une origine si éloignée que personne n'en connaît l'origine.

"L'an 330 av. J.C., écrit-il (la date était en olympiades, elle est transcrite pour être mieux comprise), à Athènes, dans le péripathos (la cour), devant ses élèves spécialement convoqués pour la lecture des Grandes morales, ARISTOTE a adopté comme fils le mot "HOMOEOPATHIE", dont la paternité, suivant la chair, n'a jamais pu être établie. Et si quelqu'un trouve que le Père est PLATON; ARISTOTE déclare que, en sa qualité de bon élève, il n'aura fait qu'adopter le fils de son vénérable Maître..."

"Il y a des amitiés qui naissent de l'HOMOEOPATHIE", ce qui signifierait : "vouloir le bien d'autrui". C'est l'état d'une Ame qui sent d'une façon SEMBLABLE à la façon de sentir d'une autre Ame et qui, par cela même, est plus disposée pour la véritable amitié.

Telle est l'origine et la valeur philosophique profonde de ce terme dont la construction philosophique n'a jamais paru très explicite... et cependant vouloir faire le bien.... n'y a-t-il pour un médecin plus noble et plus bel idéal ?

"Que toutes les générations à venir, poursuit-il, respectent cette adoption, donnent au terme HOMOEOPATHIE tous les honneurs qui puissent être rendus aux expressions les mieux nées des plus belles langues".

"Que les dieux veillent sur cette adoption !"

(tiré du Magna Moraliū, livre II, p. 178 ouvrage en grec et latin d'ARISTOTE, dans Aristoteles Opera omnia. Edition Didot. Paris 1856)  
pour copie conforme

Rio de Janeiro Mars 1955

(signé) : Prof. Sylvio BRAGA e COSTA

- (2) Samuel HAHNEMANN, fondateur de l'HOMOEOPATHIE, médecin saxon, né à Meissen (Allemagne-Saxe) en 1758, mort à Paris en 1843.

- (3) ALLOPATHIE, terme inventé par HAHNEMANN, du grec "ALLOION" : différent d'une autre espèce, sans rapport direct avec la maladie, et de "PATHOS" douleur, souffrance; pour désigner l'école médicale dominante, dite officielle.

Quand vous avez une gelure vous pouvez tremper votre main dans l'eau chaude ce qui vous calme momentanément; mais quand vous la ressortez cela vous fait beaucoup plus mal. Vous faites là de l'ALLOPATHIE; vous employez les contraires. Mais quand vous prenez de la neige et que vous frottez votre gelure violemment, vous provoquez une réaction qui au début augmente votre douleur; mais ensuite cela va mieux et votre gelure guérit. Vous employez le semblable, c'est donc de l'HOMOEOPATHIE.

- (4) Les prétendues causes de l'Ecole classique ne sont jamais des causes effectives fondamentales pouvant reproduire à coup sûr chez tout le monde les mêmes effets, presque toujours elles ne sont déjà que des résultats, des causes probables, possibles, théoriques, ou alors des causes occasionnelles secondaires.
- (5) Organon de l'Art de guérir, ou Exposition de la Doctrine Médicale HOMOEOPATHIQUE : ouvrage exposant les principes et les bases fondamentales de l'HOMOEOPATHIE, publié par le fondateur S. HAHNEMANN en allemand en 1810 et traduit en français, anglais, italien, espagnol, hollandais, danois, suédois, polonais, russe, hongrois et urdu. Cet ouvrage a connu six éditions, dont la dernière en français a paru chez Vigot, éditeur, Paris 1952, sous le nom de Doctrine HOMOEOPATHIQUE. (En vente également chez le traducteur Dr P. Schmidt).

La première édition française a été faite par de BRUNNOW. Elle parut en 1832 et contenait 318 paragraphes.

Toutes les autres éditions ont été traduites en français par le Docteur A.J.L. JOURDAN qui, chose curieuse, était un bon médecin, mais allopathe ! Il a traduit les ouvrages homéopathiques sans du tout être homéopathe lui-même. Il a été extrêmement fidèle et l'on peut dire que sa traduction a été faite d'une façon littérale, aussi parfaite qu'on peut le désirer. Mais un médecin homéopathe peut seul en saisir les fines nuances qui cependant sont très importantes. Et si vous êtes spécialiste dans un domaine, quel qu'il soit, il y aura dans ce domaine des choses que vous comprendrez et que les autres ne comprendront pas. Un allopathe qui traduit un ouvrage homéopathique ne le traduira jamais comme le ferait un homéopathe : il y a un "jargon", il y a des connaissances qu'il faut posséder pour pouvoir saisir les particularités des expressions. Et une virgule peut changer le sens d'une phrase. La deuxième édition contenait 292 paragraphes; la troisième, la quatrième et la cinquième en contenaient 294; et la sixième édition qui est une édition posthume en contenait 292.

Les anglais ont varié de 271 paragraphes à 292 et les allemands de 320 à 291.

- (6) Pourquoi dit-on "vocation" dans le premier paragraphe de l'Organon ? Ceci nous amène à examiner le sens d'autres mots qui peuvent venir à l'esprit :

- un métier est une profession manuelle et mécanique, un médecin ne fait pas de métier.
  - Une occupation est la façon dont on emploie son temps d'une façon continue.
  - Une profession est le genre habituel de travail de quelqu'un qui a fait des études pour l'acquérir.
  - Un sacerdoce (vient de "Sacra" sacrifice et "Dare" donner) est le sacrifice de soi pour une cause, une profession exercée. On l'emploie pour désigner un ministère religieux. C'est une obligation pour toute la vie.
  - L'apostolat concerne celui qui par ses paroles ou son exemple propage une opinion, une Doctrine. Ce terme implique donc la notion de propagation d'une Doctrine, propagation désintéressée qui va jusqu'au sacrifice d'un homme qui se consacre tout entier au triomphe d'une idée.
  - La vocation (vient de vocare, appeler) est un acte par lequel la Providence décide une créature à jouer un rôle déterminé. C'est un mouvement intérieur, un sentiment, un idéal qui pousse vers telle ou telle activité à laquelle on doit se conformer. C'est le terme qu'a choisi HAHNEMANN pour ce premier paragraphe.
  - La Mission (vient de missi : action d'envoyer un pouvoir donné pour faire quelque chose). C'est une occupation assumée volontairement ou non pour réaliser quelque chose de Grand à quoi on se sent consacré. Action qui tend vers un but élevé. Elle implique un devoir, et un devoir conféré par la Providence. Celui qui doit exercer une mission se sent comme prédestiné pour réaliser envers et contre tout quelque chose de Grand. C'est ici le terme qui conviendrait, mais pour HAHNEMANN seulement.
- (7) Aujourd'hui on répondrait : "Vous êtes un vago- sympathique, un fonctionnel, ou un dystonique" et le médecin se sent satisfait. Autrement dit le malade n'a rien, n'est pas intéressant, il faut attendre le stade lésionnel pour le prendre au sérieux. Un peu de Sympatol ou de Belladéna et cette thérapeutique routinière satisfait le médecin moderne, mais révolte, le médecin homéopathe qui sait que ces manifestations, quoique subjectives, sont toujours le début d'états plus graves qui se développeront plus tard: elles doivent être individualisées et traitées sérieusement, car l'invasion n'est pas le commencement de la maladie, dont les débuts sont à rechercher dans toute la symptomatologie fonctionnelle et surtout pré-fonctionnelle.

Et les chinois sont tout à fait d'accord avec nous puisque, comme nous l'enseignait notre Maître, le Dr NIBOYET, il y a déjà 5 000 ans, ils considéraient les états dans lesquels les méridiens étaient dérangés, sans symptômes manifestes, comme déjà des états pathologiques, alors que l'individu n'était pas malade dans le sens d'un trouble organique visible et matériel. Quand vous avez un enfant par exemple qui transpire de la paume des mains, qui a peur des chiens et qui, lorsque son père veut lui faire une observation lève la main sur lui, cela peut faire

rire des médecins qui n'y comprennent rien : mais un homéopathe sait que ces symptômes indiquent Tuberculinum et qu'il y a déjà une imprégnation tuberculeuse.

- (8) Voir HAHNEMANN, Médecine de l'Expérience, 1805. Etudes homéopathiques, I, p. 304 et note 1 "Maladies locales". Rappelons ici la vérification actuelle d'observations faites depuis longtemps par les homéopathes au sujet du développement de la tuberculose pulmonaire chez les gastrectomisés, pourtant établie pour la première fois seulement en allopathie par OLMER en 1947; observations reconnues indiscutables par RENTCHNICK et DEMOLE (Schw. Med. Woch. 83, Mai 1954).

- (9) La philosophie chrétienne distingue deux faculté de l'Âme :

1 - la volonté, le désir

2 - la raison, l'intelligence et l'entendement.

- (10) DOCTEUR SCHMIDT. C'est là une chose qui m'avait fait bondir à cette époque : "Les microbes ne sont que les conséquences des maladies".

DOCTEUR NIBOYET. eh bien alors .... ne disons pas de sottises. Prenez un cobaye en bonne santé, injectez-lui un bacille tuberculeux et il fera un adénome : c'est une certitude, et il en crèvera. Recouvrons tout cela du voile de l'oubli ! n'en parlons plus ! ce n'est pas sérieux. Supprimez les poux et il n'y aura plus de typhus, supprimez les puces et vous ne verrez plus d'épidémies de peste !

(bruits dans la salle)

DOCTEUR CASEZ. Un organisme sain a ses défenses naturelles. Si vous injectez un cobaye sain, vous violez ses défenses et l'empêchez de réagir.

DOCTEUR SCHMIDT. Le célèbre Professeur PETTENKOFFER a fait un jour une conférence devant ses élèves, au cours de laquelle il a absorbé devant eux un verre d'eau contenant une culture fraîche de bacilles typhiques, et il n'en a ressenti aucune incommodité !

Cela peut nous paraître révolutionnaire. Mais vous pouvez mettre tous les bacilles que vous voudrez sur cette table, ils ne pousseront jamais.

Vous respirez en ce moment des streptocoques, des staphylocoques, des bacilles de KOCH, il y en a dans l'air tant qu'on en veut. Alors pourquoi n'êtes-vous pas tuberculeux ? pas plus que tous les cobayes n'attrapent la tbc !

Pourquoi le personnel médical n'est-il pas constamment malade étant donné qu'il est plus souvent que quiconque en contact avec des contagieux ?

DOCTEUR NIBOYET. Votre vision est très matérialiste et je dois dire que moi aussi j'ai bondi comme vous la première fois, car j'avais courte vue. Nous avons à ce sujet des opinions divergentes, heureusement. Et comme les opinions sont changeantes, que l'on ne doit pas se baser sur elles, basons-nous plutôt sur ce que nous observons.

(Discussions très animées parmi les médecins)

DOCTEUR NOGIER. Ne pourrait-on pas conclure cette discussion très agitée, dans laquelle comme toujours, personne n'a jamais tout à fait tort si l'on considère les différents points de vue du problème, ne pourrait-on pas en conclusion, citer ces paroles de PASTEUR à la fin de sa vie : "Le microbe n'est rien, c'est le terrain qui est tout". Le microbe a une action qu'évidemment on ne peut pas nier, à condition que l'individu y soit sensible ou ne soit pas immunisé. Mais on exagère peut-être en voyant tout, uniquement sous l'angle microbien. Car après tout il y a quand même un autre problème qui est celui du terrain. Et l'Homéopathie a le gros intérêt d'étudier précisément le terrain.

(Le calme se rétablit)

DOCTEUR SCHMIDT. Au cours d'une épidémie, les individus d'une population ne sont pas tous atteints. Cela m'amuse beaucoup d'entendre vos réflexions, parce que ce sont exactement celles que j'ai eues lorsque j'ai lu KENT pour la première fois; et c'est sur ces sujets que j'ai discuté pendant des heures avec mon Maître le Dr AUSTIN. Je dois dire qu'au début moi aussi j'étais révolté. Mais ensuite j'ai compris son point de vue et cela m'a énormément intéressé, puis je me suis rendu compte que tout ce que j'avais appris aveuglément au cours de mes études demandait réflexion, méditation et un esprit critique, et que pour finir tous avait parfaitement raison.

- (11) HAHNEMANN a mis cette note dans les 1e, 2e et 3e éditions françaises, et dans la 6e édition allemande. Dans les 4e et 5e éditions françaises, cette remarque est incluse dans le paragraphe original.
- (12) Dans la pensée d'HAHNEMANN, un diagnostic, tel que le comprend la médecine actuelle est absolument insuffisant et incomplet. Il ne fournit par généralisation qu'une vue hypothétique probable dans le temps. Or c'est le diagnostic du malade dans sa totalité qui importe, et non le diagnostic parcellaire d'une affection momentanée dominante et limitée. KENT, cependant, comme tout homéopathe sérieux, ne nie nullement l'utilité relative du diagnostic pathologique, ainsi qu'il l'expose à plusieurs reprises dans ses conférences.
- (13) D'après TZANCK l'intolérance est une aptitude réactionnelle spéciale, constitutionnelle ou acquise, qui groupe toutes les notions d'allergie, d'hyperergie, de sensibilisation, d'hypermensibilité, d'anaphylaxie et d'idiosyncrasie.
- (14) Ce n'est pas comme lorsqu'on injecte à un cobaye des bacilles concentrés dans ce cas, on provoque un véritable orage médicamenteux dans lequel on ne peut absolument rien observer au point de vue des finesses réactives du système nerveux, entre autre !
- (15) Je suis très content que cette conférence ait provoqué des réactions, comme elles en ont déchaîné chez moi. Mais la différence est que vous réagissez immédiatement avant d'avoir réfléchi suffisamment; quant à moi j'ai pris six mois pour étudier ces problèmes.... je livre ce chapitre à vos méditations. J'estime qu'il y a lieu de remettre ce sujet dans le creuset de la réflexion et d'y penser très sérieusement, pas seulement avec les idées matérialistes que l'on vous a mises dans la tête, mais en vous demandant s'il n'y a pas quelque autre façon de considérer ces problèmes.

(applaudissements)

REPONSES AUX QUESTIONS DE REPERTOIRE

LES YEUX CERNES. Se trouvent page 358 : "face, discoloration bluish, eyes circles around". Il y a quantité de remèdes dans cette rubrique. Mais il faut connaître ce symptôme et savoir le trouver.

LES MYOCLONIES PHRENOGLOTTIQUES APRES AVOIR MANGE. C'est tout simplement le hoquet que l'on trouve page 501. Cela se dit "Singultus" en latin, et "hiccough" en anglais. Il y a un tas de moyens indiqués pour calmer le hoquet. Je vous signale celui qui consiste à appuyer un doigt sur la fourchette sternale et en même temps de se boucher une oreille en appuyant sur l'antitragus avec deux autres doigts. On cherchera donc P. 502 "hiccough after eating".

LA MALADIE D'ADDISON. Se trouve aux reins, page 662 à "Addison's disease".

LA RESPIRATION DE CHEYNES STOKES. Se trouve page 774 à "Respiration irregular, at one time slow, at another time hurried" : il faut ajouter Chloralum et Grindelia robusta, Acon-ferox., Antipyr., Atrop., Carbo veg., Coca., Kali cy., Morph., souligner op, Parthenium, Spartéin sulph. Le remède qui réussit le mieux est soit Ignatia, soit surtout Opium. Il s'agit le plus souvent de malades très graves, qui sont tout près des béatitudes ... et à ce stade il est très rare que ces malades s'en tirent, mais ce symptôme s'atténue et soulage le malade.

LA NUQUE ATROPHIEE. Se trouve page 887 : "Emaciation cervical region".

L'atrophie de la nuque, comme celle des fesses est toujours un mauvais signe. Parmi les remèdes de cette rubrique nous trouvons Sanicula aqua qui est une eau minérale : ce remède a une sensation de froid dans le bas du dos, comme par un linge trempé dans de l'eau froide; et aussi des transpirations très fétides des aisselles : par exemple des jeunes filles qui sentent le bouc ... c'est épouvantable.

Il y a aussi Sarsaparilla qui a un symptôme vésical caractéristique : un frisson en urinant, qui part de la vessie. Et si votre malade a également soit un rhumatisme ou une inflammation de l'oeil ou des maux de tête, n'importe quoi, chose curieuse, s'il a ce symptôme de frisson, Sarsaparilla peut procurer une guérison remarquable.

## DEUXIEME CONFERENCE DE KENT

L'IDEAL THERAPEUTIQUE

Le sujet d'aujourd'hui concerne la guérison, ou plus explicitement la nature de la guérison.

Le second paragraphe de l'ORGANON (6e édition) affirme que :

"L'IDEAL THERAPEUTIQUE CONSISTE A RETABLIR LA SANTE D'UNE MANIERE RAPIDE, DOUCE ET PERMANENTE, A ENLEVER ET A DETUIRE LA MALADIE DANS SON INTEGRALITE, PAR LA VOIE LA PLUS COURTE, LA PLUS SURE ET LA MOINS NUISIBLE, CELA D'APRES DES PRINCIPES CLAIRS ET INTELLIGIBLES (Le "CITO, TUTO ET JUCUNDO" DE CELSE- cité dans HAHNEMANN-MALADIES CHRONIQUES - 2<sup>o</sup> ed. p. 191).

Si vous demandez à un médecin qui n'a pas étudié l'homéopathie en quoi consiste une guérison, son esprit ne songe qu'à l'idée de la disparition de l'état pathologique. Si par exemple il s'agit d'une éruption cutanée, la suppression de cette dermatose par son traitement, sera considérée par lui comme une cure. S'agit-il d'hémorroïdes, leur excision sera appelée guérison. L'exonération intestinale signifierait la guérison de la constipation; l'amputation au-dessus du genou, celle de quelque affection de cette articulation. Enfin, si un individu survit à une maladie aiguë, cela aussi sera considéré comme une guérison. Cette conception de la guérison, habituelle aux médecins, est également partagée par le malade.

Le patient très souvent s'émerveillera de la grande habileté du spécialiste à faire disparaître une dermatose; il reviendra le voir quand des manifestations plus sérieuses, même de graves altérations tissulaires risquant ainsi de compromettre sa vie, apparaîtront comme conséquence. Alors il dira : "Vous m'avez admirablement supprimé mon éruption cutanée. Pourquoi ne pourriez-vous pas faire passer aussi ma maladie de foie" ? Ce médecin ignorant, bien que très scientifique, a failli à son rôle : il a effectué là, ce qu'on appelle une substitution morbide : il a refoulé ce qui était à la surface - et, partant, inoffensif - dans les profondeurs de l'économie, et le patient, comme conséquence de cette ignorance scientifique, se trouve sur le chemin des complications morbides et de l'aggravation de son état,

Trois points distincts sont développés dans ce paragraphe et doivent être mis en évidence.

- 1<sup>o</sup> RETABLIR LA SANTE, et non pas supprimer les symptômes. Rétablir la santé implique la réintégration de l'ordre et de l'harmonie chez un être humain malade; mais en fait, on ne voit que la manifestation purement externe, visible, on ne tient pas compte de l'être réel par la répression de ces symptômes : Supprimer la constipation, les hémorroïdes, la tumeur blanche du genou, supprimer l'affection cutanée ainsi que toute manifestation locale quelconque, ou encore quelque signe particulier de maladie,

voire même un groupe de symptômes, tout cela n'a pas en vue la restauration de la santé, chez l'homme considéré DANS SON ENSEMBLE. Si la suppression des symptômes n'est pas suivie du rétablissement harmonieux de la santé, cela ne peut être appelé guérison.

Dans la première conférence, nous avons appris que :

"L'UNIQUE VOCATION DU MEDECIN EST DE RETABLIR LA SANTE DES PERSONNES MALADES".

par conséquent son devoir ne consiste pas simplement à étouffer les symptômes ou à en changer l'aspect, ni à modifier l'apparence de la physionomie morbide en s'imaginant qu'il a ainsi rétabli l'harmonie.

Quel simple d'esprit, quel ignorant, quel présomptueux de penser un seul instant avoir ainsi fait oeuvre utile ! Comme il agirait différemment s'il se rendait compte que tout changement violent qu'il fait subir à l'aspect de la maladie aggrave la nature intérieure et produit chez l'être humain une augmentation de ses souffrances !

Le patient devrait être à même de dire et capable de réaliser, par ses sensations au cours de tout traitement, qu'il sent sa santé se rétablir au fur et à mesure qu'un symptôme disparaît. CHAQUE FOIS QU'IL A ETE POSSIBLE DE FAIRE DISPARAITRE UN SYMPTOME EXTERNE, IL DEVRAIT Y AVOIR UNE AMELIORATION INTERNE CORRESPONDANTE, et cela sera vrai toutes les fois que la maladie aura été guérie rationnellement.

- 2° Le parachèvement d'une guérison consiste donc à rétablir la santé, mais cela doit s'accomplir promptement, sans violence et de façon durable, tel est le second point à considérer. La guérison doit être prompte, rapide; elle doit être douce, elle doit enfin être durable, permanente. Toutes les fois qu'un symptôme visible disparaît ou est supprimé par la violence - telle une constipation par des purgatifs drastiques - on ne saurait parler de guérison douce et permanente, même si le résultat a été rapide. Chaque fois qu'on a recours à l'emploi de médicaments violents, l'action ou la réaction qui doit suivre ne pourra être douce.

A l'époque où le second paragraphe de l'ORGANON fut écrit, les procédés thérapeutiques étaient loin d'être aussi apparemment anodins que de nos jours. La saignée, la sudation, etc... vous le savez, étaient très en vogue au temps d'Hahnemann. La médecine, depuis lors, a changé quelque peu dans ses apparences; les médecins utilisent aujourd'hui des pilules enrobées de sucre et parviennent à nous présenter les médicaments sous une forme insipide ou savoureuse. Ils utilisent des alcaloïdes concentrés. Ont-ils fait cela par esprit de principe ? Non pas, ce n'est pas davantage à cause de la découverte d'un principe quelconque qu'ils ont délaissé les saignées et les sudations, car les vieux praticiens les regrettent et caressent l'espoir de les revoir à l'honneur.

Mais n'oublions pas que les drogues d'aujourd'hui sont dix fois plus puissantes que celles employées autrefois, parce qu'elles sont beaucoup plus concentrées. La cortisone, le sulphonol, les composés synthétiques et un



grand nombre d'autres produits modernes concentrés, fabriqués par d'importants laboratoires de produits chimiques, sont extrêmement dangereux, leur véritable action, comme leur réaction, nous demeurant inconnues. Les découvertes chimiques faites sur les dérivés du pétrole ont ouvert la voie à la destruction de l'intelligence humaine, de la raison et de la volonté, parce que de tels produits sont non seulement violents, mais insidieux et ont des effets à retardement. A l'époque où les drogues utilisées étaient dangereuses par leur action très active, forte et immédiate, les inconvénients provoqués se manifestaient par des signes extérieurs facilement visibles et constatables par n'importe qui; mais le malade aujourd'hui doit se soumettre à un droguage beaucoup plus perniciosus à cause de son action délétère sur les facultés psychiques.

Les avantages trompeurs de ces remèdes ne sont du reste jamais de longue durée. Dans certains cas, ils semblent l'être à première vue, mais parce que l'économie vitale a été comme imprégnée d'une nouvelle maladie, artificielle, médicamenteuse, plus insidieuse, plus subtile mais surtout plus tenace encore que les manifestations objectives des maladies naturelles, et c'est à cause de cette ténacité que les symptômes primitifs ne se montrent plus. La maladie même, dans sa nature, dans son essence, n'a pas été changée; elle est toujours présente, elle continue son travail contripète de destruction intérieure dans l'être humain; mais sa manifestation s'est modifiée et à la maladie naturelle s'est AJOUTEE une maladie médicamenteuse, plus sérieuse que la première.

Le processus curatif ne peut être doux que s'il suit le courant de réaction naturelle, rétablissant ainsi l'ordre selon la loi de guérison de Hering, et partant, faisant disparaître la maladie. La direction que suit la médecine officielle est à l'envers du bon sens, et elle ferait penser à un chat que l'on tirerait par la queue pour lui faire gravir une colline, alors qu'une guérison douce, agréable et permanente suit le courant naturel, ne le troublant pour ainsi dire point; elle rétablit l'équilibre interne de l'homme, et ses manifestations extérieures rentrent dans l'ordre. En fait la guérison s'opère par voie centrifuge à partir de l'intérieur de l'organisme vivant.

Le médicament qui guérit n'agit pas avec brutalité sur l'économie humaine, mais alors que son action est douce et indolore, très souvent la manifestation qui suit - la réaction - est violente, tel un véritable orage, surtout quand les effets de la médecine traditionnelle doivent être antidotés ou neutralisés pour aboutir à la restauration de l'état antérieur, à la guérison.

- 3° Le troisième point à considérer maintenant concerne la fin du 2° paragraphe de l'ORGANON, à savoir :  
"D'APRES DES PRINCIPES CLAIRS ET INTELLIGIBLES".

Cela signifie loi, principes fixes, une loi aussi fondée et définie que celle de la gravitation. Il ne s'agit donc pas de conjecture, d'empirisme, de méthode détournée, ni d'employer des drogues à effets réglés d'avance et prévus par les fabricants dont le dernier prospectus paru enseigne aux médecins le mode d'emploi. Nos principes n'ont jamais changé, ils ne peuvent changer; ils ont toujours été les mêmes et tels ils resteront toujours.

Connaître ces doctrines et ces principes, ces données fixes, cette méthode exacte, connaître des médicaments qui ne changent jamais de propriétés et se familiariser avec leur mode d'action, tel est le but essentiel et primordial de toute étude homéopathique. Quand on a appris ces principes, et qu'on les met en pratique, ils deviennent de plus en plus clairs et fidèles, à mesure qu'on acquiert de l'expérience et qu'on les connaît davantage. L'usage de ces principes fixes conduit à l'annihilation de la maladie, à la restauration de la santé d'une manière douce, prompte et durable.

Si l'on demandait à l'un de vous, médecin allopathe, qui suit ce cours, comment il pourrait trouver qu'il a guéri quelqu'un, sa réponse ne pourrait être que celle énoncée plus haut, à savoir que le malade n'est pas mort ou que les manifestations morbides ont cessé d'être après l'application du remède.

Si vous posiez la même question à un médecin rompu aux principes homéopathiques, vous vous apercevriez qu'il a, lui, des raisons pour vous expliquer clairement pourquoi il est à même de savoir que son malade va mieux. Puisque le désordre affecte d'abord ce qui est le plus subtil et le plus intime de l'homme, c'est-à-dire l'ensemble de ses facultés morales et intellectuelles et non premièrement son corps matériel, c'est sur ce plan moral et intellectuel, vous le devinez que doit s'opérer en tout premier lieu le rétablissement de l'équilibre.

Ce qui constitue l'homme, ce qui est essentiel et demande à être considéré avant toute chose, c'est le VOULOIR, ce qui représente sa volonté et ses désirs, puis en deuxième lieu son ENTENDEMENT, sa faculté de comprendre, et enfin en dernier lieu ce qui concerne son enveloppe extérieure, son CORPS. Nous procédons ainsi du CENTRE A LA PERIPHERIE, de ses organes à ses phanères, sa peau, ses ongles, etc.. Cela étant, la guérison doit procéder aussi du centre à la périphérie. Du centre à la périphérie signifie : DE HAUT EN BAS, DE DEDANS EN DEHORS, des organes vitaux à ceux qui sont moins essentiels, de la tête aux extrémités. Tout praticien homéopathe qui comprend l'Art de guérir sait que les symptômes qui disparaissent dans cette direction s'en vont pour ne plus revenir. Bien plus il sait que LES SYMPTOMES QUI DISPARAISSENT DANS L'ORDRE INVERSE DE LEUR APPARITION SONT ECARTES D'UNE FACON DEFINITIVE. C'est ainsi qu'il peut dire que le malade ne doit pas son amélioration à la seule nature, mais que la guérison est bel et bien l'oeuvre du remède.

Lorsque, au chevet d'un malade, le médecin homéopathe voit, en observant les premières manifestations et le cours de la maladie, que les symptômes - après l'administration de son médicament - ne suivent pas cette direction, il se rend compte du peu de valeur de son intervention.

Au contraire, s'il constate qu'après l'application de son médicament les symptômes prennent une direction rétrograde, alors il sait que son agent médicamenteux a exercé une heureuse influence sur le malade, parce que si la maladie était abandonnée à elle-même et suivait son propre cours, un tel résultat n'aurait pas lieu.

L'évolution des maladies chroniques est centripète, elle se dirige du dehors au dedans, de la périphérie vers le centre. Toutes les maladies chroniques se manifestent d'abord à la surface, et de là procèdent

jusqu'aux centres vitaux. Il s'ensuit que le malade retrouvera progressivement sa santé dans la mesure où il refoulera à la surface les manifestations primaires de la maladie. C'est là qu'on peut comprendre la perturbation réactive (aggravation momentanée) dont nous avons parlé plus haut, qui suit l'administration du remède homoéopathique. Les malades ignorants ne se soucient guère de voir se reproduire leurs anciens symptômes externes, même s'il est reconnu que c'est là la seule direction possible vers la guérison.

Les troubles cardiaques, pulmonaires et cérébraux doivent, lors du rétablissement de la santé, être accompagnés de manifestations externes, par exemple aux extrémités, à la peau, aux phanères (ongles et poils). C'est pourquoi vous remarquerez que ces parties externes sont atteintes au fur et à mesure de l'amélioration des maladies; les cheveux tombent ou quelque éruption apparaît à la peau. Chez les rhumatisants avec cardiopathie, par exemple, vous observerez lors du rétablissement du malade, une attaque de rhumatisme aux genoux, et vous l'entendrez dire à son médecin : "Docteur, lors de votre dernière visite, je n'éprouvais aucune difficulté pour marcher, mais maintenant mes articulations sont si enflées que je suis incapable de bouger". Eh bien, cela signifie que le malade va guérir ! Si le médecin ignore cette interprétation précise, il établira une ordonnance qui refoulera le rhumatisme des extrémités à nouveau vers le coeur, le malade verra son état progressivement s'aggraver jusqu'à la perte de sa vie qui tôt ou tard en sera la rançon.

Est-il besoin d'affirmer que le médecin traditionnel est ignorant de ces choses, puisqu'il a recours, dans sa façon d'agir habituelle, à un traitement systématique qui tue son malade de la façon la plus innocente ? Simple illustration qui sert à montrer comment les manifestations morbides peuvent être chassées de l'intérieur vers l'extérieur.

Il se peut que la guérison ne puisse jamais être complète, il se peut aussi que l'état du malade ne soit pas, comme nous disons, "réversible", néanmoins c'est l'unique direction selon laquelle la guérison doit s'opérer, et il ne reste d'autre possibilité de cure que cette "translation" à la surface de manifestations depuis longtemps disparues. Si le malade est incurable alors que les moyens employés sont doux, l'évolution de sa maladie pourra s'accompagner de grandes souffrances au cours de son rétablissement partiel. Il est possible que pour lui cette voie ne paraisse nullement douce, quoique les moyens employés n'aient aucun caractère d'agression ou de violence. La raison de cela ne se trouve pas dans le remède employé mais dans la progression déjà trop avancée de sa maladie, exigeant de la part de l'organisme un effort réactionnel beaucoup plus puissant.

Dans les maladies aiguës, nous n'observons pas, après la prescription, tous les tourments qui sont la règle dans les vieux cas lésionnels incurables ou les affections chroniques profondes de longue durée. Cependant on aperçoit le retour des manifestations externes dans les cas où elles ont été supprimées.

Pour illustrer ce que je viens de dire, je citerai l'exemple de beaucoup de malades qui, souffrant de rhumatismes aux mains, aux pieds, aux poignets, aux genoux et aux coudes, ont été frictionnés et "révolutionnés" avec des lotions fortes et des liniments violents de toutes sortes, chloro-

formés, salicylés, mentholés ou sinapisés, jusqu'à la suppression presque complète du rhumatisme aux extrémités. Mais chaque médecin ne sait-il pas qu'avec la disparition du rhumatisme il faut s'attendre presque toujours à l'apparition de symptômes cardiaques ? Si vous prescrivez le remède approprié pour ce malade, le rhumatisme articulaire doit réapparaître, sinon le coeur ne sera jamais libéré. Cela est vrai pour tous les états qui de la périphérie ont été refoulés vers le centre par des traitements locaux, où il y a eu substitution morbide, métastase, ou "maladie rentrée", comme on dit vulgairement.

Aussi vrai que vous êtes ici, vous observerez cette action des remèdes homéopathiques sur l'être humain et constaterez le refoulement à la surface des manifestations premières de la maladie. Le malade reviendra et dira : "Docteur, j'ai les mêmes symptômes que j'avais quand le Dr un Tel me soignait pour les rhumatismes". Vous entendrez cela presque journellement dans votre clientèle. Il est bon en pareil cas de donner quelques explications à votre patient, et s'il est assez intelligent pour comprendre, il laissera le remède agir. Mais le médecin qui ne pense qu'à son porte-monnaie et à son prestige se dira en lui-même : "Si je ne lui prescris pas un liniment révulsif à appliquer sur son articulation malade, il me quittera et prendra un autre médecin". Permettez-moi de vous mettre en garde et de vous avertir que le jour où vous raisonnerez de la sorte vous serez perdu et là commencera votre déchéance. Faites plutôt confiance à l'intelligence humaine et soyez persuadés que ce patient vous restera et sera guéri ! Si vous avez appris à prescrire pour le malade, même en dépit de ses souffrances, si vous connaissez les principes et les règles à appliquer et ne le faites pas, vous commettez alors une violation de conscience.

Il est dit à la dernière ligne de ce paragraphe de l'Organon qui fait appel à l'intégrité des médecins :

"D'APRES DES PRINCIPES CLAIRS ET INTELLIGIBLES".

Si vous n'obéissez pas à votre conscience et croyez pouvoir faire tout ce qui vous plait, vous abandonnez tout ce qui se rattache aux principes et détruisez les bases mêmes du succès. Mais quand ces principes sont mis en pratique, quand un médecin s'est parfaitement familiarisé avec la Matière Médicale et l'applique en connaissance de cause, quand dans son for intérieur il est attentif à suivre ces principes, il se trouve conduit vers un but plein de satisfactions, car cela lui permettra de guérir ses malades et de mériter l'amitié et le respect durables d'une classe de personnes dignes de son labeur. Bien plus encore, un tel médecin a la conscience nette avec tout ce qui en découle, il mène une vie d'innocence et de pureté.

L'immoralité, le relâchement des mœurs, l'absence de self-discipline, la non acceptation des causes inhérentes aux lois naturelles, le néo-malthusianisme, pratiques anti-conceptionnelles, sont autant d'obstacles à la guérison des affections chroniques et qu'un médecin conscient de sa dignité, réprouve en toute occasion. Le "sine qua non" de la guérison parfaite et complète des maladies chroniques est basé sur une vie hygiénique et morale. C'est votre devoir, comme docteurs, d'inculquer ces principes parmi vos malades, pour les inciter à mener une vie vertueuse. Le médecin qui n'a pas une conception nette de ce qu'est la droiture ne mérite pas la confiance du monde.

Le devoir du médecin consiste à suivre deux grandes idées directrices et avant tout, à remonter aux sources, à chercher à découvrir les causes premières du déséquilibre ayant abouti à la maladie, dans la conscience du malade, en second lieu à établir la notion du passage, presque aussi importante que celle de la source, c'est-à-dire le passage de l'état de santé à l'état de maladie, en fixant les relais d'un état à l'autre. Ainsi il pourra en connaissance de cause appliquer au malade tous les moyens nécessaires à la restauration de sa santé. Ce retour à la santé, pour être une guérison parfaite, doit s'accomplir d'une manière douce et méthodique, procédant sans brusquerie, à l'instar de la force vitale elle-même.

Des principes inébranlables comme guide, le remède homoéopathique judicieusement choisi comme moyen, c'est avec cela que le médecin rétablira l'harmonie dans la conscience et l'équilibre dans les fonctions troublées de la personne malade.

---

#### DOCTEUR NOGIER

Une de nos malades avait une histoire de rétrécissement mitral dans laquelle une indication opératoire a été posée. La lésion s'était produite dans l'enfance après une crise rhumatismale. Cette jeune femme a été opérée par un de nos meilleurs chirurgiens lyonnais. J'ai assisté à l'opération qui a duré 22 minutes. La malade a été fonctionnellement mieux pendant quelque temps. Mais, chose extraordinaire, presque immédiatement les rhumatismes sont réapparus, ce qui prouve qu'il y a un balancement entre les troubles articulaires et la lésion cardiaque. Et dans un second temps des troubles psychiques sont survenus.

#### DOCTEUR NIBOYET

Vous nous avez dit que d'après HAHNEMANN, en homoéopathie, la guérison devait être permanente ?

#### DOCTEUR SCHMIDT

Oui certes, quand elle est faite selon les canons de la doctrine.

#### DOCTEUR NIBOYET

Alors les homoéopathes ne devraient plus avoir de clientèle.....

#### DOCTEUR SCHMIDT

C'est le contraire, car grâce à leurs résultats, ce sont les multitudes non guéries par nos confrères allopathes qui alimentent nos consultations par un apport de nouveaux malades.....

#### DOCTEUR NIBOYET

Mais vous nous dites toujours que vous n'acceptez plus de nouveaux malades. Alors tous vos anciens malades qui reviennent..... cela

prouve au moins que leur guérison n'était pas permanente !

DOCTEUR SCHMIDT

Heureusement non, mais nous avons besoin de revoir nos anciens malades pour les maintenir ou même pour les remettre dans le droit chemin parce qu'ils commettent des péchés nombreux de gourmandises, d'erreurs alimentaires, de satisfaction des sens, d'indiscipline dans leur programme de vie. Rappelez-vous, comme Carton l'a si bien dit, que le médecin est aussi un rédempteur : alors il revoit son malade et le remet paternellement dans la bonne voie ....

(Tout le monde se tourne alors vers le  
Dr Niboyet qui sourit et acquiesce!)

---

TROISIEME CONFERENCE DE KENT

---

"LA CLE ET LA SERRURE" EN THERAPEUTIQUE

---

INDIVIDUALISATION

---

ORGANON § 3 :

SI LE MEDECIN PERCOIT CLAIREMENT CE QU'IL FAUT GUERIR DANS LES MALADIES, C'EST-A-DIRE DANS CHAQUE CAS MORBIDE INDIVIDUEL (LA CONNAISSANCE DE LA MALADIE, INDICATION : DIAGNOSE (§70, No 1).

LORSQU'IL CONNAIT D'UNE FACON EVIDENTE LES PROPRIETES CURATIVES DES MEDICAMENTS, CE QUE CHAQUE MEDICAMENT EST CAPABLE DE GUERIR (LA CONNAISSANCE DES VERTUS MEDICINALES : PHARMACODYNAMIE).

SI D'APRES DES PRINCIPES CLAIREMENT DEFINIS IL SAIT APPLIQUER CE QU'IL Y A DE CURATIF DANS LES MEDICAMENTS A CE QU'IL A RECONNU D'INDUBITABLEMENT MORBIDE CHEZ LE MALADE DE TELLE FACON QUE LA GUERISON DOIVE S'ENSUIVRE (S'IL A APPRIS LA THERAPEUTIQUE IDEALE : PHARMACOLOGIE INDIVIDUELLE), C'EST-A-DIRE :

a) S'IL SAIT APPLIQUER CONVENABLEMENT A CHAQUE CAS PARTICULIER LE REMEDE LE MIEUX APPROPRIE SELON SON MODE D'ACTION (C'EST-A-DIRE S'IL SAIT FAIRE LE CHOIX DU REMEDE ET TROUVER LE REMEDE INDIQUE, SOIT LA PHARMACOLEXIE),

b) PREPARER CELUI-CI EXACTEMENT SELON LA FORMULE REQUISE (SI LE MEDECIN EST COMPETENT DANS LA PHARMACOPRAXIE),

c) ESTIMER LA QUANTITE (DOSE) ET LA QUALITE (DYNAMISATION) (S'IL EST BIEN AU COURANT DE LA POSOLOGIE),

d) JUGER DU MOMENT OPPORTUN OU CETTE DOSE DEMANDE A ETRE REPETEE (S'IL SAIT PARFAITEMENT SA PHARMACOPOLLAXIE),

S'IL CONNAIT ENFIN, DANS CHAQUE CAS, LES OBSTACLES A LA GUERISON : (MANQUE D'HYGIENE, INDISPOSITIONS, CORPS ETRANGERS, CALCULS, MALFORMATIONS, TRAUMATISMES, etc... (§7 a - trad.), ET SAIT LES ECARTER POUR QUE LE RETABLISSEMENT SOIT PERMANENT,

ALORS IL SAIT AGIR D'UNE MANIERE JUDICIEUSE, CONFORME AU BUT QU'IL SE PROPOSE D'ATTEINDRE, ALORS SEULEMENT IL EST UN MEDECIN DIGNE DE CE NOM, UN MAITRE DE L'ART DE GUERIR. (Voir § 71) (Hahnemann)

Le traducteur anglais a utilisé à dessein ici le mot "percevoir" qui signifie voir en dedans. Il ne s'agit pas seulement de regarder, c'est-à-dire de l'acte consistant à examiner avec les yeux physiques, mais bien de saisir par l'intelligence et la raison et de comprendre clairement. Si Hahnemann avait dit "voir" au lieu de "percevoir", on aurait pu croire qu'il s'agissait de distinguer visuellement la tumeur à opérer, d'observer avec les yeux après avoir ouvert l'abdomen, le rein malade, de constater la présence d'albumine ou de sucre en examinant l'urine, et de croire qu'en enlevant ou supprimant toutes ces choses, le malade guérirait de mystérieuse façon. La lecture de ce paragraphe nous montre de toute évidence qu'Hahnemann ne considérerait pas les lésions anatomo-pathologiques comme des indicateurs curatifs.

Le médecin doit percevoir dans la maladie ce qui doit être guéri. Les indications thérapeutiques curatives, dans chaque cas particulier, procèdent de la TOTALITE DES SYMPTOMES. La maladie est exprimée par cette totalité - langage de la nature - mais cet ensemble ne personnifie cependant pas, par lui-même, l'ESSENCE de l'affection morbide, il n'est que la représentation perceptible des troubles intérieurs de l'économie. Cette totalité, qui est une réalité extérieure au travers des tissus, se révèle sous une forme telle, qu'elle figure pour le médecin le tableau du dérèglement intérieur.

En présence d'un malade, voici les premières questions qui s'imposent à l'esprit du praticien :

- 1<sup>o</sup> Quel est le diagnostic pathologique de ce cas, afin de pouvoir distinguer les symptômes pathognomoniques de ceux qui ne le sont pas ?
- 2<sup>o</sup> Quels sont parmi les symptômes non pathognomoniques ceux qui vont guider vers le choix du bon remède ?

Cela ne signifie pas que n'importe quelle manifestation déréglée de l'organisme puisse être une source d'indications thérapeutiques curatives. Les symptômes lésionnels, objectifs, des affections chroniques, telles que les affections tumorales, cancer, etc... ne sauraient jamais nous indiquer à eux seuls le diagnostic du remède curatif. Aussi, le médecin homéopathe doit absolument savoir distinguer les processus curatifs susceptibles d'être modifiés, les manifestations dites réversibles qui pourront être matériellement affectées par l'administration de médicaments, car celles-là constituent les indications curatives.

Le praticien doit avoir une idée bien définie et bien fondée des règles et des lois qui président sans exception à tout fonctionnement organique. Il doit savoir que LA CAUSE DE TOUTE ACTION MORBIDE EST CENTRIFUGE, qu'elle procède du centre à la périphérie, des parties les plus intimes de l'être humain à ses parties les plus distales. Si nous sommes sous l'influence d'une loi et qu'elle nous gouverne, elle dirige chacun des actes de l'économie humaine. Tout gouvernement commande depuis le centre jusqu'aux extrêmes frontières. Considérez par exemple ce qui se passe en politique : dans les pays où l'on ne se soumet pas au gouvernement, la confiance se perd et bientôt règne l'anarchie. Il existe aussi des centres commerciaux. Nous



devons reconnaître Londres, Paris, New York comme des centres d'affaires, chacun dans sa sphère individuelle. L'araignée même, qui se retranche dans sa toile, gouverne son univers depuis le centre.

Il ne peut exister deux gouvernements dans un pays sans que cela ne conduise à la confusion. Le principe d'unité est à la base de chaque modèle, de chaque mesure fixe, de chaque étalon. Chez l'homme, le siège du gouvernement du système nerveux se trouve dans son encéphale, et c'est de là que chaque nerf et chaque cellule sont gouvernés. De ce centre, toute action qui s'opère, se traduit en bien ou en mal, en ordre ou en désordre. C'est à partir de lui que la maladie commence, comme de lui part tout processus de guérison.

En vérité l'homme ne tombe pas malade par des causes externes, par des microbes, ni même par l'action du milieu, mais bien par des causes qui se trouvent en lui. Si le médecin homéopathe ne peut pas saisir cette notion, il ne sera jamais en état de se faire une idée juste de la maladie. Le dérèglement à l'intérieur de l'économie vitale - par carence ou pléthore - constitue le premier état de choses, la première étape; puis alors apparaissent les manifestations de ce désordre central : les symptômes subjectifs d'abord, puis les symptômes objectifs.

Pour arriver à une conception parfaite de ce qui doit être guéri dans la maladie, il convient de procéder du général au particulier, d'étudier la maladie dans ses traits les plus généraux, non en considérant un individu particulier seulement, mais en envisageant l'ensemble de la race humaine.

Afin de rendre ces idées plus claires, nous allons prendre comme exemple une maladie infectieuse aiguë - qu'Hahnemann appelait miasmatique - soit une épidémie de scarlatine, de grippe, de rougeole ou de choléra, non dans un but de diagnostic - cela serait chose facile - mais dans un but thérapeutique. Si cette épidémie ne ressemble en rien à d'autres ayant déjà sévi dans la contrée, elle nous paraîtra au premier abord assez confuse. D'après les quelques premiers cas qui lui sont présentés, le médecin ne pourra se faire qu'une idée vague de la maladie, car il n'en voit qu'un fragment et ne peut obtenir, de ce fait, qu'une partie des symptômes. Mais l'épidémie s'étend; le médecin en observe de nombreux cas, parmi lesquels il en examine une vingtaine soigneusement. Si, alors, il consigne par écrit tous les symptômes présentés par chacun d'eux, s'il les classe schématiquement de telle sorte que les symptômes mentaux des différents patients soient groupés sous la rubrique : "mentalité", les symptômes de la tête sous la rubrique "tête", et ainsi de suite selon le schéma hahnemannien, c'est-à-dire en commençant par les symptômes mentaux, les vertiges, puis en descendant de la tête aux pieds, pour le terminer par la peau, le sommeil, puis les réactions générales, horaires, de latéralité, climatiques, météorologiques, etc... tous ces symptômes - considérés collectivement - représenteront un tableau général de la maladie épidémique comme s'ils avaient tous en bloc été exprimés par un seul et unique malade. De la sorte le médecin aura établi la physionomie schématique de la maladie particulière qui vient de sévir, groupant les manifestations individuelles de ces vingt différents individus.

S'il place alors, en regard de chaque symptôme, le chiffre correspondant au nombre de malades qui l'ont présenté, très vite il saura les symptômes caractéristiques, très vite il découvrira les traits essentiels de l'épidémie. Si vingt malades, par exemple, se plaignent de douleurs ostéocopes, le médecin se rendra compte immédiatement que ces manifestations font partie de l'épidémie. Si tous les sujets ont souffert de conjonctivite, d'un rash mobilliforme, il faudra également que ces symptômes soient classés et considérés comme pathognomoniques. Ainsi de suite, en traçant le schéma entier et en l'étudiant comme un tout, tel qu'un seul patient aurait pu l'extérioriser par ses symptômes personnels, il est alors capable de percevoir comment cette nouvelle maladie, cette maladie contagieuse, affecte l'espèce humaine ou chaque malade en particulier. Il lui est ainsi possible de distinguer ce qui est général de ce qui est individuel.

Tout nouveau malade naturellement manifestera quelque symptôme qui lui est propre et communiquera en quelque sorte son empreinte personnelle à cette maladie. Les symptômes que l'on retrouve dans tous les cas sont ceux qui caractérisent cette épidémie particulière actuelle - on les appelle pathognomoniques. Ceux qui sont exceptionnels et rares caractérisent les malades qui les présentent - on les appelle symptômes individuels -. Cette totalité symptomatologique révèle à l'intelligence humaine, aussi bien que possible, la nature de cette maladie, et c'est celle-ci que le thérapeute doit avoir présente à l'esprit.

Passons maintenant à l'étape suivante, qui consiste à trouver les remèdes correspondant d'une façon générale à cette épidémie. A l'aide d'un répertoire, on écrira, en regard de chaque symptôme, la liste des médicaments qui l'ont occasionné sur l'individu sain. Après avoir ainsi parcouru le relevé complet du schéma établi, on peut commencer à éliminer, pour des buts pratiques, les médicaments les moins saillants et les moins fréquemment répétés, et l'on s'apercevra que six ou sept remèdes reviennent constamment dans cette étude, et par conséquent correspondent à la nature entière de l'épidémie. Ce choix peut être appelé : le groupe des médicaments typiques de cette épidémie particulière, médicaments à l'aide desquels le médecin pourra arriver à guérir presque tous ses cas.

La question se pose maintenant de savoir quel sera le médicament à appliquer à chaque cas individuel. Après avoir cherché et trouvé son groupe d'une demi-douzaine de remèdes épidémiques, le praticien pourra les étudier dans la Matière médicale homéopathique, afin de fixer dans sa mémoire une image individuelle si nette et si complète de chacun d'eux, qu'il puisse les avoir d'emblée présents à l'esprit pour les utiliser avec succès. De la sorte il procèdera du général au particulier, seule méthode valable en homéopathie, car il n'y en a pas d'autre.

S'il est appelé dans une famille où une demi-douzaine de malades sont touchés par l'épidémie et que ces cas revêtent chacun quelque caractéristique particulière, un des remèdes épidémiques conviendra à l'un, un second remède sera plus indiqué pour l'autre. Mais, administrer systématiquement le même médicament à toute la famille parce que l'étiquette morbide est la même pour tous, est un procédé contraire aux principes homéopathiques. D'une manière générale, l'un des remèdes du groupe épidémique, sera très

vraisemblablement plus fréquemment indiqué que les autres à tel malade particulier. Dans ces conditions, le médecin doit reprendre son observation, pour rechercher lequel, parmi les remèdes préalablement éliminés, est le mieux approprié au cas considéré. Cependant, il est très rare que le patient ait besoin d'un médicament qui ne se trouve pas dans le schéma général.

Toute substance ayant été expérimentée par l'homme sain, possède en elle-même certaines particularités qui permettent de l'identifier comme médicament individuel; d'autre part, tout malade porte en lui-même des caractéristiques qui l'identifient comme malade individuel. C'est grâce à ces singularités de part et d'autre qu'il est possible de choisir le remède correspondant au malade, comme la clé à sa serrure.

Nul médicament ne doit être administré simplement parce qu'il figure sur la liste du groupe épidémique, car cette liste n'a été faite que pour faciliter l'étude de cette épidémie. On ne peut simplifier les choses que par un grand labeur, un travail acharné. Si vous ne craignez pas de vous mettre à l'oeuvre et d'entreprendre ces recherches laborieuses dès le début d'une épidémie, vous en serez largement récompensés, par la facilité et la promptitude avec laquelle vous pourrez prescrire dans la pratique. Non seulement vous guérirez, mais vos cas évolueront beaucoup plus rapidement; les cas graves se simplifieront et vos remèdes éviteront des complications dans la scarlatine par exemple. mettront fin à des typhoïdes au bout d'une semaine et feront disparaître des fièvres rémittentes en vingt quatre-heures.

Si le médecin ne confie pas cette étude schématique au papier, il sera obligé de le faire mentalement, mais s'il est débordé de travail et doit visiter un grand nombre de malades, l'effort sera trop grand pour lui de la garder fraîche dans sa mémoire. Vous serez surpris de remarquer qu'après avoir consigné votre étude épidémiologique par écrit, il vous sera possible de l'avoir longtemps, sinon toujours, présente à votre esprit. Je l'ai fait moi-même et j'ai eu la surprise, après avoir consulté mon schéma une douzaine de fois, de n'en avoir plus du tout besoin par la suite.

Comment - direz-vous - appliquer ces conseils à la fièvre typhoïde? Il n'est pas question ici d'une nouvelle maladie car elle nous est connue depuis longtemps. Le vieux praticien, inconsciemment, a déjà fait l'anamnèse de ses cas de typhoïde. Il l'a fixée inconsciemment dans sa mémoire et se la rappelle parfaitement lors d'une nouvelle épidémie, et c'est ce groupe qui guide le médecin dans son choix. Il en est de même pour la rougeole - certains remèdes correspondent à la nature morbilleuse - c'est-à-dire à l'ensemble des symptômes de la rougeole et non à l'étiquette diagnostique seulement, soit au simple mot de rougeole.

Naturellement, il se produira de temps à autres un cas rare et exceptionnel qui obligera le médecin à donner un médicament ne figurant pas dans la liste usuelle. Ne vous confinez pas étroitement dans le cadre tracé des médicaments, qui, soi-disant, se conforment au diagnostic de la rougeole ou de quelque autre maladie. Tous vos cas courants réclameront vraisemblablement PULSATILLA, parce que ce médicament est très similaire à la nature de la rougeole. Mais gardez-vous de la routine, de la prédilection pour certains remèdes, qui limitent vos moyens, et assurez-vous toujours, en administrant

un médicament, que ses indications sont évidentes. Tout praticien expérimenté songe à AILANTHUS, APIS, BELLADONNA et SULPHUR dans ses cas de scarlatine maligne, et pourtant bien souvent il est obligé de faire son choix en dehors de ce groupe.

Ainsi le médecin perçoit dans la maladie ce qui vraiment constitue l'indication thérapeutique curative. Cela ne se présente naturellement à son esprit que s'il est clairement au courant de la nature de la maladie, par exemple de la scarlatine, de la rougeole, de la typhoïde et de toutes les complications qui pourraient se produire : septicémie, syndromes hémorragiques, etc... Il doit donc connaître sa pathologie à fond de sorte que, lorsqu'il est appelé au chevet d'un malade, il ne soit nullement surpris.

Au fur et à mesure de l'évolution d'une typhoïde, par exemple il s'attend au tympanisme, à la diarrhée, à la fièvre continue, à l'éruption discrète de taches rosées lenticulaires, à l'abattement, au délire typhos et au coma. Ces manifestations classiques expriment la nature de la typhoïde. Par conséquent lorsqu'il s'adresse à la Matière médicale, la nature de cette maladie se présente immédiatement à son esprit et il lui est alors possible de s'apercevoir, par exemple, que des remèdes comme PHOSPHORUS, RHUS TOXICODENDRON, BRYONIA, BAPTISIA, ARSENICUM, etc... possèdent cette forme fébrile particulière et correspondent à l'état typhique. Mais si le malade sort du groupe ordinaire de ces remèdes, le médecin doit alors chercher, en dehors des chemins battus, le médicament qui répond à la fois au malade et à la nature de la fièvre typhoïde, toujours en tenant compte, comme nous avons dit plus haut à propos de la rougeole, non du seul vocable de la maladie, mais des symptômes personnels par lesquels s'exprime cette épidémie particulière pour un malade donné.

Par ces remarques je me suis efforcé de vous présenter ce que le médecin considère comme les indications thérapeutiques curatives de la maladie. Tout d'abord, il observe la maladie en général, quant à sa nature, puis, lorsqu'un individu a cette maladie, il note sa façon particulière de réagir - les traits singuliers de cette maladie chez cet individu.

L'homéopathe a pris l'habitude d'étudier les plus fines nuances différentielles entre les malades et les moindres détails qui conduisent au remède curatif. Si nous envisagions la maladie comme le font les médecins de l'école officielle, nous n'aurions aucun moyen de distinction. Au contraire, l'homéopathe est capable d'individualiser ses cas, parce qu'il retient les moindres particularités manifestées par chaque sujet, à travers sa vie intime, à travers son état de conscience.

... "Lorsque le médecin connaît d'une façon évidente les propriétés curatives des médicaments, ce que chaque médicament est capable de guérir, (connaissance des vertus médicinales)" ...

Là encore, contrairement à la médecine classique qui va du particulier au général, il procède du général au particulier, des symptômes généraux qui affectent tout l'individu, comme l'influence du froid, de la position, du mouvement, etc... aux symptômes locaux. Il ne peut acquérir une connaissance précise de l'action des remèdes individuels tant qu'il n'a pas une idée de leur action collective, c'est-à-dire en procédant de l'étude

générale à l'étude locale. On n'y parvient que par l'étude des pathogénésies homéopathiques, c'est-à-dire les expérimentations sur l'homme sain.

Supposons que nous voulions, dans cette classe, commencer à faire nous-mêmes l'expérimentation d'une drogue encore inconnue. Il ne faudra pas s'attendre à ce que chacun de nous manifeste les mêmes symptômes, cependant les grands traits principaux de la drogue se présenteront chez tous les expérimentateurs. Chaque individu révélera néanmoins ses caractéristiques personnelles : le No 1 fera ressortir les symptômes mentaux plus clairement que le No 2, le No 2 exprimera les symptômes abdominaux plus nettement que le No 1; le No 3 accusera d'une façon prononcée les symptômes de la tête, etc... Maintenant si tous les symptômes de ces expérimentateurs individuels sont colligés comme s'ils avaient été ressentis par un seul et unique sujet, nous obtiendrons l'image, le portrait, la physionomie de cette drogue jusqu'alors inconnue. Si nous avions une centaine d'expérimentateurs, nous pourrions pénétrer la nature entière de ce médicament, nous pourrions percevoir et juger jusqu'à quel point et dans quelles limites il peut affecter la race humaine. Nous connaîtrions son unité d'action : son action complète sur l'homme en général.

Ce qui a été dit précédemment concernant l'étude de la nature de la maladie doit s'appliquer à l'étude de la nature d'un médicament. Une substance peut être considérée comme prête à être étudiée dans son ensemble lorsque tous les symptômes qu'elle a provoqués ont été consignés par écrit, en classant chaque symptôme dans une catégorie définie : d'abord les symptômes mentaux, puis les symptômes de la tête, et ainsi de suite de la tête aux pieds, des symptômes mentaux aux symptômes physique, d'après le schéma d'Hahnemann. A ce portrait médicamenteux, nous pouvons consacrer une étude plus laborieuse et plus poussée, l'amplifier et la développer en notant les symptômes les plus saillants.

"Nul médicament ne doit être considéré comme complètement et définitivement expérimenté tant qu'il n'a pas affecté et rendu malade toutes les régions et tous les organes de l'être humain; et il faudrait encore tenir compte des types et des races différentes".

C'est à ce moment seulement qu'il est prêt pour l'étude, pour l'usage thérapeutique et qu'il mérite le noble titre de médicament homéopathique.

Bon nombre de nos expérimentations - que nous appelons pathogénésies - ne sont que fragmentaires et incomplètes. Elles sont données dans nos ouvrages pour ce qu'elles valent. Hahnemann a expérimenté complètement tous les remèdes qu'il nous a légués - plus d'une centaine - et pour tous, nous voyons l'action morbide imprégner l'homme entier. Chaque médicament individuel doit être étudié de cette manière pour savoir comment il affecte la race humaine.

Afin de comprendre la nature des diathèses chroniques (les miasmes d'Hahnemann), la psore, la syphilis et la sycose, le praticien homéopathe doit se servir d'une méthode identique à celle qui a été décrite à propos des miasmes aigus. Hahnemann nous a transmis une image complète de la psore, Pendant douze ans, il recueillait tous les symptômes de ses malades qui

étaient indubitablement psoriques, et il groupa ces symptômes en un schéma, jusqu'à ce que la nature de cette grande diathèse devint apparente. Enfin, après avoir relevé toutes ses expérimentations, il publia la liste des remèdes homéoopathiques qui présentaient par leur nature, une similitude avec la psore.

Pour devenir vraiment un excellent médecin, l'homéopathe doit agir de la même façon à l'égard des deux autres miasmes : la syphilis et la sycose.

Lorsque le médecin aperçoit, si l'on peut dire, comme dans une image, la nature de la maladie - la physionomie morbide - et quand il est au courant de toutes les maladies auxquelles nous sommes enclins; quand il voit la nature des médicaments communément utilisés, aussi clairement qu'il perçoit la maladie en entendant le récit d'un malade, alors les médicaments qui ont produit sur l'homme sain les symptômes similaires lui viennent immédiatement à l'esprit.

Voici ce que nous enseigne le § 3 de l'organon. L'objet de ce paragraphe est de rendre le médecin assez intelligent et capable pour qu'au chevet du malade, il puisse clairement percevoir la nature du processus morbide et la nature du médicament qui doit guérir. Tout repose ici sur une question de perception : le praticien doit "voir" par son intelligence et son entendement.

Un médecin ne devient réellement habile et compétent, que lorsqu'il comprend vraiment à la fois la nature de la maladie et la nature du remède qui lui correspond.

---

#### DOCTEUR SCHMIDT

Je dois dire qu'il y a des médecins comme JONES en Amérique, le Hunte COOPER en Angleterre, NEBEL en Suisse, qui ont démontré que les symptômes diagnostiques peuvent être également des symptômes thérapeutiques. C'est là une chose que KENT n'a pas développé et que je dois vous signaler. Le Docteur COOPER a guéri des tumeurs en donnant une seule goutte de la teinture mère .... et souvent non répétée. Il a publié dans le Journal Anglais d'homéopathie des guérisons extraordinaires. JONES donnait différents mélanges de teintures de remèdes ayant des affinités spéciales pour tel ou tel organe, surtout pour des cancers. Quant à NEBEL, il donnait aussi bien des bases que des hautes dynamisations et il connaissait très bien les correspondances des remèdes et des localisations. On peut donc arriver à un traitement non seulement palliatif mais curatif avec des symptômes diagnostiques objectifs. Seulement il faut pour cela un entraînement très particulier et abandonner tout un aspect essentiel de l'homéopathie : celui des maladies au début de leur développement dans leur phase pré-objective, celle qui permet de "tuer le mal à sa racine" avant d'en attendre le déroulement avec ses manifestations matérielles. C'est toute l'homéopathie préventive, dans sa phase

prophylactique qui est ainsi mise de côté. Il est bon de rappeler ici que la prévention est l'idéal recherché par tout médecin, car prévenir vaut mieux encore que guérir !

La première méthode se base sur les résultats anatomo-pathologiques de la maladie ainsi objectivée, cela est déjà fort utile et précieux dans de nombreux cas, et qui réussit à certains médecins très entraînés, mais cela ne saurait se comparer à la noble tâche de celui qui, grâce aux connaissances apportées par Hahnemann et Kent en médecine, arrive non pas seulement à guérir une maladie déterminée, mais à en éviter le développement.

---

Quatrième Conférence de Kent

EXPERIENCE ET OBSERVATION EN MEDECINE  
=====

" Il ne faut pas recevoir les idées de nos  
" pères comme des enfants, c'est-à-dire par la seule  
" raison que nos pères les ont eues et nous les ont  
" laissées, mais il faut les examiner et suivre la  
" vérité."

Louis XVI

ORGANON, § 3 (fin) et §§ 4 et 5 :

" S'IL CONNAIT ENFIN, DANS CHAQUE CAS, LES OBSTACLES A LA GUERISON:  
" (manque d'hygiène, indispositions, corps étrangers, calculs, malforma-  
" tions, traumatismes, etc....), ET SAIT LES ECARTER POUR QUE LE RETA-  
BLISSEMENT SOIT PERMANENT, ALORS IL SAIT AGIR D'UNE MANIERE JUDICIEUSE,  
CONFORME AU BUT QU'IL SE PROPOSE D'ATTEINDRE, ALORS SEULEMENT IL EST UN  
MEDECIN DIGNE DE CE NOM, UN MAITRE DE L'ART DE GUERIR."

Nous nous entretiendrons aujourd'hui de la dernière partie du 3ème paragraphe, exposant les PRINCIPES fondamentaux qui doivent guider le médecin praticien. Dans le passé, à part les affirmations doctrinales de l'homéopathie, la médecine a toujours été une question d'expérience, et de nos jours, l'homéopathie exceptée, elle n'est qu'une "médecine d'expérience".

Evidemment, si l'on veut se préparer aux enseignements doctrinaux, il est essentiel de définir la place exacte qui convient à l'expérience. Si la véritable notion de loi et de doctrine, d'ordre et de gouvernement prévalait dans l'esprit humain, nous ne verrions pas à chaque instant naître de nouvelles théories, car elles deviendraient superflues et l'homme serait en outre assez sage pour discerner clairement la vérité de la sottise.

Certes, l'expérience a sa place dans la science, mais uniquement une place confirmative; elle ne peut que sanctionner ce qui a été découvert à l'aide de principes ou de lois, guidant dans une direction appropriée. L'expérience seule n'aboutit à aucune découverte, mais si nous posons des principes solides, ce que nous observons par l'expérience pourra confirmer les choses compatibles avec la loi.

Celui qui n'a ni doctrine, ni vérité, ni loi, et qui ne se repose pas sur la loi en toutes circonstances, s'imagine qu'il fait des découvertes par l'expérience. Partant des expériences acquises, il essaie d'inventer et ses inventions se perdent dans toutes les directions concevables. Ainsi pouvons-nous voir, en ce siècle, un congrès d'un millier de médecins où chacun prétend se baser entièrement sur l'expérience. L'un d'eux prend la parole et relate son expérience, un autre parle à son tour de la sienne, et ainsi de suite pour tous les orateurs qui continuent à discuter de leur propre expérience. Mais, il ne s'en trouve même pas deux pour être d'accord! A l'issue du congrès, ils comparent leurs expériences



et ce qu'ils conclueront sera baptisé du nom de science, quand même ils seraient aux antipodes de la vérité. L'année suivante ils se retrouvent, apportant avec eux des idées nouvelles et des expériences différentes et vous les verrez alors condamner et rejeter ce qui, l'année précédente, avait leur approbation. Telle est la médecine de l'expérience. Ces médecins, ces congrès ne confirment rien, mais leurs expériences n'aboutissent qu'à une série d'inventions et de théories. C'est la mauvaise voie.

Les bases sur lesquelles la science médicale doit être érigée, doivent être vraies. Pour être sûr d'une chose, il nous faut l'observer, mais il y a une différence entre la vraie observation d'une science qui s'appuie sur des lois et des principes, et l'expérience d'un homme sans loi ni principe. La médecine classique, c'est-à-dire la vieille école, nie l'existence de principes et de lois, elle appelle son système : la médecine de l'expérience, et c'est pourquoi ses doctrines sont kaléidoscopiques, changeant chaque année, sans jamais être deux fois semblables.

Qu'il me soit permis une fois de plus de rappeler la nécessité de se familiariser avec cette notion de "gouvernement intérieur" de l'être humain, afin de saisir comment la maladie se développe et comment elle évolue. Si nous considérons un gouvernement quelconque, soit celui de l'univers, soit un gouvernement politique ou commercial, soit un autre encore dans notre monde matériel, nous découvrons partout un centre qui règle et qui contrôle. C'est l'autorité suprême.

Tout homme possède en lui, par un don de la Providence, un centre suprême de gouvernement, localisé dans la substance grise du cerveau, dans les régions les plus nobles de cette substance : le centre encéphalique. Tout ce qui constitue l'homme et tout ce qui se produit en lui, dépend en premier lieu de ce centre qui, de là s'étend à la périphérie de l'organisme, jusqu'à ses parties les plus extérieures et les plus éloignées.

Une affection pathologique externe - telle qu'un traumatisme digital par exemple - ne sera pas longue à être réparée. L'ordre, qui dans l'économie humaine procède du centre à la périphérie, rétablira tout dommage subi à la surface, causé par violence externe. Qu'il s'agisse de lésions externes ou de lésions internes, l'ordre de réparation reste le même. Les traumatismes sont le résultat de violences externes, mais les maladies constituent des désordres internes, générateurs de troubles morbides. Toutes les maladies proprement dites évoluent de façon centrifuge, du centre à la périphérie. Les "miasmes" d'Hahnemann (les agents infectieux d'aujourd'hui - microbes, virus, ultra-virus, etc...) ont ce caractère et constituent les véritables maladies.

Le gouvernement humain est représenté par un triumvirat : un premier, un second et un troisième magistrat qui commandent - s'il nous est permis d'utiliser cette comparaison. Nous aurons ainsi le cerveau, le cervelet et la moëlle épinière; ou si nous les considérons plutôt collectivement et d'une façon générale : l'encéphale, le cordon médullaire et les nerfs. Si nous nous plaçons à un autre point de vue, nous aurons d'abord le vouloir et la réflexion étroitement unies - la volonté et la pensée - qui constituent ce qu'on peut appeler "l'homme interne"; puis l'énergie vitale (que l'on pourrait dénommer le "vice-roi de l'âme", c'est-à-dire le limbus ou matière animique, substance formative) qui est immatérielle, que l'on pourrait considérer comme "spacial énergétique", et enfin le corps qui

est matériel, spacial. Ainsi en partant de ce qui est le plus intérieur, la volonté ou principe volitif, à travers le limbus, substance originelle ou énergie vitale, jusqu'aux manifestations les plus extérieures, à la substance vivante et matérielle de l'homme présente dans chacune de ses cellules, nous aurons cet ordre, cette direction. Ce triumvirat se retrouve dans chaque cellule du corps humain; en fait, il n'y a aucun des éléments cellulaires qui ne possède sa volonté et son intelligence, sa matière animique, limbus ou substance originelle, et sa substance matérielle - son noyau, ses centrosomes et son protoplasme.

La maladie doit suivre son cours selon cet ordre, de dedans en dehors, car, pour elle, il n'existe pas de flux centripète. L'homme est protégé contre toute influence se dirigeant de la périphérie vers le centre. Rappelons que toutes les maladies évoluent selon une direction centrifuge, des parties les plus intérieures vers les régions les plus extérieures et, tant que les substances médicamenteuses n'auront pas subi une préparation spéciale pour agir dans ce sens, c'est-à-dire dynamisée, pour opérer sur le même plan subtil que la cause des maladies, cause qui n'est pas de nature matérielle mais immatérielle, elles ne pourront rendre l'homme malade dans le but de le guérir.

Il existe dans l'univers ce que Hahnemann appelait des "miasmes" - des entités morbides. Nous les classifions en miasmes aigus et en miasmes chroniques. Les miasmes chroniques que nous étudierons plus tard, sont au nombre de trois : la psore, la syphilis et la sycose; ils n'ont aucune tendance naturelle vers la guérison.

D'une part, il convient de considérer les miasmes aigus et les miasmes chroniques quant à leur origine et leur premier développement et d'autre part, dans leurs effets, qui constituent les résultats objectifs des maladies.

Les miasmes sont contagieux, leur action est centrifuge, ils se propagent de l'intérieur vers l'extérieur, et quoi qu'ils existent dans les organes, ils sont cependant invisibles, imperceptibles, c'est-à-dire inapparents car leur présence n'est viable chez l'homme que sous une forme suffisamment subtile pour pouvoir exercer leur action sur la partie la plus intime de sa nature physique. Ce qui représente cette nature intime, profonde (sa volonté, son entendement) ne peut tomber sous aucun des sens, elle ne peut être découverte ni par les yeux, ni par les doigts, ni par aucun autre organe sensoriel, pas plus qu'aucune cause morbide fondamentale ne peut être décelée à l'aide du microscope. Ce n'est que par sa conséquence ultime, par ses résultats, que la maladie se révèle à nos sens, et elle évolue, subtile, du dedans au dehors, du centre à la périphérie, du siège gouvernemental vers les zones frontières; c'est pourquoi la guérison doit aussi être centrifuge selon la loi de SIMILIA SIMILIBUS CURENTUR. Comme la cause du mal, elle doit aller de l'intérieur vers l'extérieur.

Ne voyons-nous pas là une ressemblance avec nos administrations civiles? Si de graves désordres se produisent à Washington, siège du gouvernement, vous verrez bientôt ces désordres se propager avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux régions les plus reculées du pays. Celui-ci peut être entièrement bouleversé, ébranlé - comme par une maladie - s'il possède un gouvernement corrompu. Si le gouvernement est à la hauteur de sa tâche,

un bien-être général règne et chacun bénéficie de l'amélioration des affaires. Lorsque des centres commerciaux importants tels que Londres, Paris ou New-York, sont touchés par quelque grave crise ou débâcle, toutes les régions qui dépendent de ces centres en subiront la répercussion comme s'ils étaient - pourrait-on dire- ébranlés par cette atteinte. Tout office public, est dépendant de Washington et cet ordre doit être conservé aux sources du gouvernement. Le shérif et le connétable, le juge et la cour, sont autant de petits gouvernements subordonnés à la loi établie par l'état, mais cette loi perdrait toute son autorité et sa valeur, si le centre de notre gouvernement à Washington était renversé par une nation étrangère.

Toutes les lois, tous les principes, qui régissent la Pennsylvanie dépendent de la stabilité et de la bonne tenue du gouvernement de Washington, et l'on peut parler de relations ininterrompues entre Washington et Harrisburg et entre Harrisburg et Philadelphie. Aucun chaînon ne doit être interrompu.

Chacun a maintenant compris ce que signifie ordre et direction et saisi qu'il existe des directions, Rien de ce qui est extérieur ne peut se propager vers la partie profonde, intime, essentielle de l'être humain vivant et le rendre malade. Provoquez des désordres dans une de nos cours de justice à Philadelphie, vous ne troublez ni la nation, ni la constitution. Si vous vous brûlez un doigt, les centres principaux et directeurs de l'organisme n'en seront guère touchés, si ce n'est pour réparer le dommage causé. Il ne s'agit pas là d'une maladie; toute la charpente organique n'en est pas ébranlée. Ce qui secoue l'économie toute entière, ce qui met en désarroi le gouvernement central de notre système, à cela seul est réservé le nom de maladie. C'est ainsi qu'un sujet peut être amputé d'une main sans que son système vital en soit désorganisé. Mais laissez-le contracter la moindre affection bénigne, une simple rougeole par exemple, le mal se propagera du centre vers la périphérie, et l'économie toute entière en sera troublée.

La médecine surannée, celle de l'école officielle, parle d'expérience; mais cette expérience dépend de la vue et du toucher, ces apparences sont éminemment trompeuses. Si vous examinez n'importe lequel des miasmes aigus, vous êtes à même d'en voir l'expression matérielle, mais son ESSE vous échappe et ne peut être découvert par aucun des cinq sens.

Nous avons établi que toute chose est gouvernée à partir du centre. Nous en concluons que tout ce qui suit la direction de la loi, ce qui se rattache à un principe, vient du centre, s'écoule en conformité avec l'ordre et peut être confirmé par l'expérience. En termes plus concrets, ce que nous apprenons par l'usage de la loi homéopathique, ce que nous observons après nous être familiarisés avec cette loi et les enseignements qu'elle comporte : tout cela, toutes les expériences subséquentes viennent en confirmer les principes.

Par exemple, chaque expérience faite avec Bryonia, rend Bryonia plus clair à notre esprit. L'expérience fortifie et rassure, elle n'a que faire du caprice individuel, elle consolide les principes; elle rend inébranlable celui qui connaît la loi et la suit.

Si le moindre courant des opinions humaines agite ou trouble vo-

tre esprit, cela signifie que vous êtes mal équilibré ou même détraqué, ou peut-être un peu les deux à la fois! Tout homme qui ne s'appuie que sur l'expérience pour le guider, n'apprend vraiment jamais à connaître; ses idées vacillent constamment, elles ne sont jamais stables, elles ne sont pas établies sur une base ferme. Une base solide est une qualité absolument essentielle à toute discipline scientifique. Il est nécessaire pour le médecin homoéopathe de ne pas considérer l'individu comme base, mais bien la loi stable, car AUCUN HOMME N'EST STABLE. En homoéopathie, c'est le principe même qui est stable et toute chose qui ne s'accorde pas avec le principe devra être rejetée.

Ces diverses considérations nous obligent à reconnaître la NECES-SITE D'ATTENUER ET DE DYNAMISER LES MEDICAMENTS, mais il est important de souligner que la technique de la dilution, c'est-à-dire de dilution de la matière n'a de valeur que si elle est accompagnée de CHOCS donnés au médicament, procédé dont Hahnemann mérite toute la gloire et l'originalité. Ce double procédé - dilution plus succussion - s'appelle DYNAMISER, le résultat: DYNAMISATION, et quand il est poussé très loin, HAUTE DYNAMISATION.

Les causes morbides sont si raffinées dans leur caractère, si subtiles dans leur nature, qu'elles peuvent agir à partir des centres neuro-végétatifs, depuis les profondeurs de l'homme interne et de là se manifester jusqu'à ses limites les plus distales et les plus extérieures. Pour agir sur des causes aussi subtiles, l'homoéopathie enseigne qu'il est de toute nécessité d'utiliser des produits de diffusions hautement dynamisés. Le procédé hahnemannien de dilution et de chocs répétés permet une désagrégation accentuée de la matière telle, qu'il ramène celle-ci à l'état de fraction oligo-moléculaire dans des proportions physiologiquement appropriées. La raréfaction moléculaire est indispensable, fondamentale, lorsqu'il s'agit de fonctions très spécialisées et éminentes. Ces hautes dynamisations homoéopathiques répondent ainsi aux nécessités impérieuses de la constitution physico-chimique des centres nerveux, s'adaptant aux nécessités physio-pathologiques de la maladie et se trouvent de ce fait correspondre aux besoins thérapeutiques qui en découlent.

Les choses les plus grossières ne peuvent traverser la barrière cutanée; la peau humaine est une enveloppe protectrice de contagie matériel et grossier; mais contre les "substances immatérielles", l'homme n'est protégé que lorsqu'il se trouve en parfaite santé. Dans un moment de moindre résistance il est atteint et tombe malade. Telle est la nature et le modus faciendi de l'étiologie morbide. Tout se passe comme si la maladie commençait par une perturbation du centre vital et se développait depuis ce centre vers la périphérie. Troubler le gouvernement central c'est troubler l'ordre et provoquer le désordre; voilà ce qui conditionne la maladie. D'après cette conception nous comprenons comment ce qu'on pourrait appeler "la maison" où vit l'homme et les cellules qui le composent ont été troublées et dérangées. Les changements structuraux, cellulaires, sont l'oeuvre de la cause destructive de la maladie qui aboutit finalement à la dégénérescence organique sous ses formes variées, par exemple formation de pus, etc... et tous ces processus dégénératifs ne sont que le résultat du désordre. Tant que l'ordre et l'harmonie règnent, que les tissus sont sains, la métamorphose cellulaire suit son cours normal ainsi que les échanges tissulaires et l'équilibre physiologique se maintient.

Pour nous faire une idée de la nature de la maladie, des modifications qu'elle produit dans les tissus, il nous faut remonter à l'origine du mal. L'étude de l'étiologie, dans l'école officielle, est d'une notoire insuffisance parce qu'elle est beaucoup trop superficielle et ne s'attache qu'aux résultats.

"Point d'effet sans cause. Les maladies ont donc aussi leurs causes, quelque cachées qu'elles soient pour nous dans la plupart des cas.

"Il est possible de calculer combien de mots produiraient les 24 lettres de l'alphabet combinées ensemble, quelque grand qu'en soit le nombre; mais il ne l'est pas d'énumérer les maladies différentes les unes des autres, parce que notre corps peut être affecté par d'innombrables influences extérieures, pour la plupart encore inconnues, et par tout autant d'influences intérieures.

Toutes les choses qui exercent une action quelconque, et le nombre en est incalculable, peuvent influencer sur notre organisme", qui est en connexion et en conflit avec toutes les parties de l'univers, et produisent en lui des changements aussi variés que le sont elles-mêmes les causes qui les déterminent. (Hahnemann, La Médecine de l'expérience).

L'affirmation que les altérations tissulaires sont la maladie, est une supposition purement gratuite. Les doctrines de l'homoéopathie nous montrent que toute manifestation pathologique objective, quelle que soit sa localisation, ne saurait être regardée que comme un effet, un résultat de la maladie.

Toute maladie curable se révèle au médecin par des symptômes objectifs et des symptômes subjectifs. Lorsque la maladie ne se révèle par aucun symptôme, aucune manifestation extérieure, et qu'elle progresse à l'intérieur de l'économie, nous percevons d'emblée que le patient est dans un état fort précaire. C'est ainsi que les états incurables de l'organisme sont très souvent ceux qui ne possèdent au début aucune manifestation extérieure.

Dans le 4ème paragraphe de l'organon, Hahnemann dit :

" LE MEDECIN EST EN MEME TEMPS LE CONSERVATEUR DE LA SANTE, S'IL CONNAIT LES CONDITIONS QUI LA TROUBLENT, QUI ENGENDRENT ET ENTRETIENNENT LES MALADIES, ET S'IL SAIT LES ECARTER DE L'HOMME BIEN PORTANT."

Si le médecin croit que les causes morbides sont externes, s'il estime que les modifications purement organiques sont les choses qui altèrent la santé et constituent la cause fondamentale de la maladie, il essayera naturellement de les éliminer; c'est pourquoi il opérera des hémorroïdes ou pratiquera l'exérèse d'une tumeur. Mais ce n'est pas du tout ceci qu'Hahnemann envisage comme point de départ des maladies. Ce qu'il entend concerne des choses qui sont invisibles et ne peuvent être connues, nous le répétons, que par des symptômes subjectifs ou objectifs, ou les 2 à la fois.

Il va sans dire qu'il est parfaitement logique pour le médecin d'éliminer de ses malades toutes causes ou choses extérieures qui pourraient leur nuire, mais, et on ne saurait assez se lasser de le répéter, cela n'est pas la maladie. Cependant ces manifestations dérangeant et troublent

l'individu, le rendant dans une certaine mesure malade et aggravant de ce fait son "miasme" chronique qui ne fera que progresser jusqu'à son trépas. Toutes ces choses extérieures doivent être considérées comme des obstacles, ils ne constituent pas la maladie, quoique souvent de cette manière ils puissent rendre l'homme plus réceptif aux "miasmes" aigus.

Ce qui en soi "entretient la maladie" est plus particulièrement en rapport avec des facteurs extérieurs (causes occasionnelles et non la cause fondamentale, la cause essentielle), et dans la vie de l'homme, nombreuses sont les conditions qui maintiennent ou favorisent le désordre. Celui-ci procède en effet de l'intérieur, mais un grand nombre des perturbations qui l'aggravent viennent de l'extérieur. La cause du désordre est interne, et d'une qualité telle qu'elle affecte le gouvernement à partir du centre, tandis que les choses matérielles, plus grossières, sont celles qui peuvent troubler plus particulièrement le corps, comme par exemple une alimentation mal comprise, l'habitation dans des maisons humides, etc... C'est à peine s'il est besoin d'insister sur de pareilles questions, car n'importe quel praticien est suffisamment compétent en hygiène pour écarter de ses patients les obstacles extérieurs.

Au 5ème paragraphe, Hahnemann dit :

"LORSQU'IL S'AGIT D'EFFECTUER UNE GUERISON, LE MEDECIN DOIT UTILISER TOUS LES MOYENS POSSIBLES A SA DISPOSITION AFIN DE DETERMINER DANS LES MALADIES AIGUES : LA CAUSE OCCASIONNELLE LA PLUS VRAISEMBLABLE."

La cause provocatrice probable - cause occasionnelle - est constituée par un courant centripète d'une "énergie invisible et immatérielle" qui s'infiltré, puis se fixe sur les centres vitaux; ensuite par voie centrifuge, elle se propage aux parties extérieures de l'économie, créant de ce fait de nouveaux désordres. Tout "miasme" demande un temps déterminé pour agir sur les centres vitaux avant que son action néfaste n'affecte les parties extérieures de l'organisme. On appelle phase prodromique ou prodrome cette période latente particulière.

Il en est ainsi pour la psore, la syphilis et la sycose, de même que pour toutes maladies aiguës connues. Tant que l'influx se dirige vers les centres vitaux, rien ne permet de le déceler, mais dès qu'il commence à agir dans la direction centrifuge, sur les nerfs et les tissus, jusqu'aux parties les plus extérieures de l'économie humaine, ses caractères spécifiques deviennent alors apparents. Chacun des "miasmes" produit sur l'organisme son génie particulier, de même que chaque médicament expérimenté sur l'homme sain manifeste ses propriétés individuelles.

Hahnemann enseigne que ces caractères doivent être reconnus, que le médecin homéopathe doit être suffisamment au courant de la cause morbide, des symptômes pathologiques et des réactions médicamenteuses sur l'homme sain, pour être capable de les faire disparaître chez les malades, selon des principes fixes et sûrs. Ici les hypothèses et la "substance originelle", pas plus que les opinions n'ont cours. Les expériences superficielles ne peuvent rien apporter. Si le praticien traite des cas aigus, il doit tenir compte de leur nature et l'on peut en dire autant des cas chroniques.

Il faut, bien sûr, qu'un médecin connaisse sa pathologie et soit familiarisé avec les symptômes des maladies pour les avoir observés sur un grand nombre de cas, et c'est ainsi, qu'il lui est possible d'avoir cons-

tamment à l'esprit, l'image morbide à traiter. Ce n'est que lorsqu'il possède à fond cette série de tableaux des maladies dont l'humanité est affligée, qu'il est préparé pour l'étude de la Matière médicale.

Tous les "miasmes" - agents infectieux pathogènes - ont un sosie correspondant dans les médicaments. Il n'existe aucun "miasme" dans la race humaine qui ne possède son "imitation" dans les substances de la Matière médicale homéopathique. Les drogues tirées du règne animal présentent une série de tableaux morbides, celles du règne végétal comme du règne minéral en manifestent également d'autres. Si nous pouvions connaître d'une façon parfaite et complète les effets pathologiques (pathogénésiques) de toutes les substances qui composent les trois règnes, nous serions à même de soigner la race humaine entière.

Par une attention soutenue et un effort assidu, le médecin doit fixer dans son esprit les images qui correspondent aux maladies de la race humaine. Connaître parfaitement la symptomatologie, j'entends, les images symptomatiques des maladies, - physionomies morbides -, voilà ce qui fait le vrai médecin.

La littérature médicale actuelle de nos facultés est défectueuse, car la symptomatologie complète avec ses multiples modalités y est ignorée et les descriptions qu'on y trouve ne donnent l'image exacte et entière d'aucune maladie. On trouve des traités volumineux sur la pathologie, sur l'hérédité, où bien peu de place est consacrée au malade lui-même. Si nous regardons dans le passé, à l'époque où le médecin n'avait que des connaissances rudimentaires du microscope, où il s'attachait beaucoup moins à rechercher la cause supposée de l'affection morbide qu'à connaître le malade lui-même, nous trouvons dans des ouvrages tels que le "Traité de pratique médicale de Watson", quantités de bien meilleures descriptions. C'est par une observation minutieuse au chevet de son malade que Watson en décrit les traits d'une façon scrupuleuse et c'est pourquoi son ouvrage a tant de prix pour les médecins homéopathes. Chambers, dans ses conférences à l'hôpital Sainte Marie de Londres, expose avec la même précision l'observation de ses malades.

Hahnemann, dans sa publication faite en 1825 (M.M.pure.2ème édition) sur "l'Observateur en médecine" a transcrit des pages inoubliables sur l'art d'observer et la nécessité d'une culture générale solide chez tout médecin digne de son art. En voici un passage :

"En médecine, l'observation suppose, ce qu'on ne rencontre même pas à un degré médiocre chez les médecins ordinaires, la capacité et l'habitude de bien saisir les phénomènes qui ont lieu, soit dans les maladies naturelles, soit dans les états morbides artificiellement provoqués, chez les personnes en santé, par les médicaments dont on fait l'essai, et de les peindre d'une manière naturelle, de les rendre par les expressions les plus convenables.

"Pour bien apercevoir ce qui se présente à observer chez les malades, il faut y consacrer sa pensée tout entière, sortir en quelque sorte de soi-même, et s'attacher pour ainsi dire de toute la puissance de son esprit au sujet; c'est le seul moyen de ne rien laisser échapper de ce qui existe réellement, et d'accueillir par les sens éveillés tout ce qu'ils peuvent saisir.

"Il faut alors imposer silence à l'imagination, s'abstenir des conjectures, éviter les interprétations, les spéculations. L'observateur n'est là que pour saisir les phénomènes, pour constater ce qui a lieu. Son attention seule doit veiller non seulement à ce que rien ne lui échappe, mais encore à ce que les choses qu'il aperçoit soient comprises telles qu'elles sont réellement.

"Cette faculté d'observer rigoureusement n'est jamais tout à fait innée : elle s'acquiert en grande partie par l'exercice, et se perfectionne par l'éducation des sens, c'est-à-dire par une critique sévère des aperçus que nous saisissons rapidement dans les objets extérieurs. Le sang-froid, le calme et la droiture du jugement ne lui sont pas moins nécessaires qu'une continuelle défiance de la faculté que nous avons de saisir les phénomènes.

"La haute importance de notre objet doit nous faire diriger tous nos efforts vers l'observation; il faut qu'une patience longuement éprouvée, et forte de l'appui de la volonté, nous maintienne dans cette direction jusqu'à ce que nous soyons devenus bons observateurs.

"Pour nous former à cette faculté, nous avons besoin d'être versés dans la lecture des meilleurs écrivains de la Grèce et de Rome, qui nous apprennent à penser juste, à bien sentir, à exprimer simplement et convenablement nos sensations. Nous avons besoin aussi de l'art du dessin, qui exerce notre vue, et par suite nos autres sens, à saisir les véritables traits des objets, à les représenter tels qu'ils s'offrent à nous, sans que l'imagination y ajoute rien, tout comme les mathématiques nous enseignent à mettre la sévérité nécessaire dans nos jugements.

"Muni de tels moyens, l'observateur médical ne manquera pas son but, principalement s'il a sans cesse devant les yeux la haute dignité de sa profession, qui le rend vicaire du Tout Puissant pour créer en quelque sorte de nouveau l'existence de ses semblables, détruite par la maladie. Il sait que les observations relatives aux objets du ressort de la médecine doivent être recueillies dans une disposition d'esprit pure et simple, comme sous les yeux du Dieu qui voit tout, du juge de nos pensées, et qu'elles doivent être rédigées sous l'inspiration d'une conscience pure, pour les communiquer au monde; car il n'ignore pas non plus que, "parmi tous les biens dont nous jouissons ici-bas, nul n'est plus digne de piquer notre zèle que la vie et la santé de nos frères"...

"On n'a pas encore vu de peintre assez négligent pour laisser de côté les caractéristiques des traits d'une personne dont il veut faire le portrait, ou pour s'imaginer qu'il suffit de tracer deux trous ronds comme des yeux, au dessus du front, de mettre entre eux un trait perpendiculaire figurant le nez, et sous ce trait, un autre transversal représentant la bouche. Nul peintre n'a encore agi de cette manière en retraçant les traits d'une personne; aucun naturaliste non plus n'a suivi cette marche en décrivant une production quelconque de la nature. Une pareille méthode n'a été réalisée que par la séméiologie de la médecine vulgaire, dans sa description des phénomènes morbides. Là, les sensations si infiniment variées, les souffrances si prodigieusement multipliées des malades, sont si peu peintes, quant à leurs particularités, à leurs différences, aux complications de la douleur, à ses degrés, à ses nuances, en un mot sont si peu



exprimées par des descriptions exactes et complètes, qu'on voit tous ces phénomènes englobés dans un petit nombre de termes généraux qui ne disent rien à l'esprit, tels que sueur, chaleur, fièvre, mal de tête, mal de gorge, angine, asthme, toux, mal de poitrine, point de côté, mal de ventre, défaut d'appétit, mal de dos, mal de hanches, affection hémorroïdale, dysurie, douleurs dans les membres (qu'on appelle, à volonté, goutteuses ou rhumatismales), éruption cutanée, spasmes, convulsions, etc... Avec de si plates expressions, les souffrances infiniment variées des malades sont rendues dans les observations (à l'exception parfois de quelque grand symptôme qui est très frappant dans tel ou tel cas) de telle sorte que toutes les descriptions se ressemblent, et semblent avoir été jetées dans le même moule.

"Pour accomplir d'une manière si superficielle et avec tant de négligence le plus important de tous les actes, l'observation des malades et des différences infinies que présentent les modifications survenues en eux, il faut avoir un grand mépris des hommes, et ne pas attacher le moindre prix à savoir, soit distinguer les états morbides d'après ce qu'ils ont de particulier, soit choisir, dans chaque cas spécial, le remède qui seul y soit approprié.

"Le médecin consciencieux qui cherche sérieusement à connaître ce que les maladies qu'il veut guérir ont de spécial, afin de pouvoir leur opposer le remède convenable, procède avec beaucoup plus de soin à la distinction de ce qui est susceptible de frapper ses sens. La langue qu'il parle lui suffit à peine pour exprimer par des mots convenables les innombrables variétés des symptômes qu'offre l'homme malade. Il ne laisse échapper aucune sensation, quelque étrange qu'elle soit, qu'un médicament éprouvé sur lui-même lui a procurée, sans chercher à la rendre en des termes intelligibles pour tout le monde, afin de pouvoir, lorsqu'il s'agit de guérir, approprier au portrait fidèlement tracé de la maladie, le remède qui lui ressemble le plus dans l'ensemble de ses symptômes, et qu'il sait être le seul apte à la faire disparaître. Il est donc vrai que "l'observateur attentif et soigneux peut seul devenir un vrai médecin. (S. Hahnemann)"

De nos jours, le médecin allopathe, après un rapide examen, dit couramment à son client: " Vos symptômes ne m'intéressent pas, prenez cette ordonnance et faites-la faire chez le pharmacien le plus proche." Voici hélas où nous en sommes aujourd'hui; on jette un regard sur la langue, on tâte le pouls, et l'on ajoute simplement: " prenez cela" en remettant une ordonnance à faire exécuter à la pharmacie du quartier. Qualifierez-vous ce procédé : l'observation d'un malade? Croyez-vous que cette méthode pressée-superficielle-d'examiner un être souffrant donne au médecin le droit de se croire le gardien de la santé, alors que réellement il faut un temps raisonnable pour rechercher et relever tous les moindres détails de la maladie?

"On n'a point de peine à tracer une douzaine de figures humaines sur le papier, dans l'espace d'une heure, quand on ne tient point à la ressemblance; mais une seule esquisse bien ressemblante exige au moins le même laps de temps, et elle demande en outre beaucoup plus de talent pour observer, beaucoup plus de fidélité à reproduire ce

qu'on voit".  
( S. Hahnemann, Médecine de l'expérience.)

=====

#### COMMENTAIRE DU DR. SCHMIDT

Le rôle du médecin est bien d'abord d'examiner son malade et d'écartier les causes occasionnelles. Avant même de penser à donner un remède, le médecin doit chercher s'il n'y a pas d'obstacles à la guérison. Si un malade vient vous dire qu'il a la sensation d'une écharde dans le rectum, il est absolument ridicule de lui donner sans aller plus loin, Nitric acidum. Avant de donner un remède, vous devez jeter un petit coup d'oeil discret dans cette région et bien entendu aussi enlever l'écharde s'il y en a une. Et après seulement, vous chercherez dans votre Répertoire. Vous devez donc examiner vos malades, établir votre diagnostic et rechercher ensuite quels sont les symptômes du malade.

Ce n'est que plus tard que vous vous rendrez compte de la chance qui est celle du médecin homoéopathe qui a pour le guider une loi et des principes. La médecine classique n'en a pas. Elle découvre tous les jours de nouvelles choses, elle fait soit disant des progrès, mais c'est pour enterrer ses découvertes précédentes. Evidemment, l'ère de la pénicilline nous a ouvert des horizons nouveaux. Nous avons pu juguler de nombreuses affections microbiennes et effectuer ainsi des opérations dans de bien meilleures conditions. Mais nous constatons ensuite que ces malades traînent des séquelles très chroniques, des allergies de tous genres : et pour un gain qui a paru d'abord extraordinaire à nos yeux, nous avons ensuite l'ennui de nous confronter avec des séquelles chroniques très pénibles. Au début de la pénicillino-thérapie, les maladies vénériennes ont paru jugulées d'une façon qui paraissait miraculeuse : et vous savez maintenant que les cliniques regorgent de cas de blennorragie et de syphilis qui répondent très mal aux remèdes; et l'on est obligé de revenir aux anciens remèdes qui malheureusement ne répondent pas aussi bien qu'autrefois.

En feuilletant les écrits de HAHNEMANN (j'ai la chance de posséder toutes les éditions de l'Organon, de la première à la dernière, en français, malheureusement pas en allemand) j'ai trouvé un petit opuscule sur la Médecine de l'expérience. Et j'ai trouvé ce travail si sérieux et si intéressant que j'ai estimé devoir vous l'exposer. C'est écrit en 1806, donc il y a un siècle et demi. Prenez d'autres ouvrages médicaux de cette époque : tout ce que l'on y écrit est maintenant dépassé absolument. Mais quand on lit ce qu'HAHNEMANN nous dit et nous montre au point de vue de l'observation, on n'a plus qu'à s'incliner....

Nous avons touché dans cette conférence à la question des maladies sans symptômes. Pour un homoéopathe il y a toujours des symptômes. Il ne s'agit pas toujours de symptômes subjectifs ou objectifs évi-

dents et d'observation directe. Mais il y a les résultats des examens de laboratoire ou de radiologie et les divers autres moyens d'investigations. De sorte que des maladies sans aucun symptôme, je n'en connais point ! Toute maladie a des symptômes et c'est à nous de les découvrir. Et l'art de l'homoéopathe est d'en trouver là où un autre n'a rien découvert. Et c'est ce à quoi vous devez vous exercer continuellement et vous devez, lorsque vous interrogez ou examinez un malade, constamment rechercher le symptôme rare, étrange, spécial qui vous permettra de découvrir le remède.

=====

# CINQUIEME CONFERENCE DE KENT

## ETIOLOGIE - CAS CHIRURGICAUX - MICROBES

=====

Revenons un instant au 4<sup>o</sup> paragraphe de l'Organon, où Hagnemann écrit :

"LE MEDECIN EST EN MEME TEMPS LE CONSERVATEUR DE LA SANTE, S'IL CONNAIT LES CONDITIONS QUI LA TROUBLENT, QUI ENGENDRENT ET ENTRETIENNENT LES MALADIES, ET S'IL SAIT LES ECARTER DE L'HOMME BIEN PORTANT."

Le médecin homoeopathe est voué à l'insuccès, s'il ne possède pas la faculté de discriminer.

"Rendre à César ce qui est à César",

conserver chaque chose à sa place, et maintenir toute chose en bon ordre, telles sont les premières notions qu'il doit apprendre.

Ce petit paragraphe paraît à vrai dire ne se rapporter qu'à une simple question d'hygiène. Une de précautions les plus élémentaires qu'il recommande à ceux qui compromettent leur santé par une hygiène déficiente, consiste évidemment, en premier lieu, à rompre avec leurs mauvaises habitudes ou conditions de vie. Ils doivent quitter les logements humides, veiller au bon fonctionnement de leurs égoûts, surveiller les calorifères ou cheminées, en bouchant immédiatement toute fuite éventuelle, afin que des odeurs délétères ou émanations malsaines ne puissent les intoxiquer. Cela tombe dans le domaine du sens commun, car c'est là le devoir élémentaire de chacun, mais plus particulièrement celui du médecin. Conseiller l'abstention du café, du vinaigre, ou de quelque autre substance nocive à ceux à qui ces excitants sont nuisibles est chose banale et superficielle, mais cela sera salutaire, si de cette façon, le médecin, dont le premier rôle est d'être un bon hygiéniste, peut préserver la santé. La discrimination, dans ce domaine par conséquent, est une question de première importance.

D'une manière générale, nous pourrions dire que celui qui a des remords de conscience n'a pas besoin d'un chirurgien, mais qu'il lui convient plutôt de s'adresser à un prêtre. Celui qui souffre de troubles internes, et de ce fait est atteint dans sa force vitale, a besoin d'un médecin. S'il présente une plaie lacérée, une fracture ou une difformité, c'est au chirurgien qu'il devra recourir. Pour une dent à extraire, il s'adressera au dentiste. Que penserait-on d'un accidenté, qui au lieu de se laisser conduire chez un chirurgien afin de réduire sa fracture, se rendrait chez un couvreur pour lui demander de réparer le toit de sa maison ? Si c'est seulement la maison de cet homme qui a besoin d'être réparée, c'est un artisan qu'il faudra quérir et non un chirurgien. Le médecin doit savoir faire la distinction entre l'homme en tant qu'être pensant et le corps qui lui sert de demeure, entre les réparations qui concernent la charpente humaine et les réfections à faire à l'intérieur du logis dans lequel il habite.

Il est parfaitement ridicule de vouloir soigner une plaie infectée par une médication exclusivement interne, autant que d'administrer une dose médicamenteuse "per os", pour essayer de fermer une profonde blessure. Les lésions provoquées par des instruments tranchants ou perforants affectent la charpente, la maison - dans laquelle habite l'esprit de l'homme - et partant, relèvent du chirurgien. Cependant si les effets du traumatisme matériel, produit par des causes externes, se compliquent de réactions internes, c'est à une médication interne qu'il faudra recourir. Si le médecin exerce à la fois la médecine et la chirurgie, il lui faudra savoir quand il convient d'agir comme chirurgien et quand il doit se retirer et laisser la place au médecin. Il doit pouvoir suturer une plaie, mais devra se garder de cautériser un ulcère quelconque au nitrate d'argent. S'il n'est pas capable de discrimination, et applique sur chaque ulcération des pommades ou emplâtres divers, il n'est pas le préservateur de la santé.

Il faut recourir au médecin quand on est en présence de symptômes soit subjectifs, soit objectifs, car ceux-ci viennent de l'intérieur et se révèlent à l'extérieur. Mais si l'état du malade est provoqué uniquement par des causes externes, le médecin doit céder le pas au chirurgien.

Cependant, ne voyons-nous pas autour de nous tant de confrères qui bombardent littéralement "la maison" dans laquelle l'être humain proprement dit réside, et ne songent nullement à soigner l'homme lui-même ? Ils ne sont rien moins que des artisans, des couvreurs qui essaient de réparer le toit, se servent d'éclisses et de bardeaux, et même si leur malade a été bandé de la tête aux pieds, ils n'ont en somme pas soigné ce qui devait l'être, et n'ont pas réellement agi comme il convenait de le faire.

Le médecin doit connaître ce qui dérange la santé et savoir comment la restaurer. Si la racine d'une vieille dent provoque des céphalées persistantes, il faut éliminer cette cause. Prescrire un médicament pour des névralgies par irritation névritique provoquée par un corps étranger, tout en laissant l'écharde dans la blessure, serait non seulement faire preuve de stupidité, mais se rendre coupable d'une grave négligence professionnelle. Le but du médecin doit être de différencier, d'écarter les causes externes et de rétablir dans l'ordre les causes internes.

Un malade vient consulter; il se nourrit d'écrevisses avec des sauces relevées, des salades de homard fortement épicée, d'aliments faisandés, et d'autres plats indigestes, que même l'estomac d'un chien ne saurait supporter. Persister à prescrire Nux vomica dans un cas pareil serait insensé.

Il y a espoir de venir en aide et de faire du bien à celui qui s'amende et cesse ses mauvaises habitudes, mais le médecin qui ne supprime pas ces conditions extérieures manque absolument de discernement. Les habitudes vicieuses, une vie débauchée, la violation des lois élémentaires de l'hygiène, sont autant de causes prochaines et externes de maladies, qui doivent absolument être proscrites. Lorsqu'un homme évite ces influences extérieures, qu'il est sobre, propre, se nourrit judicieusement, habite un logis sain et confortable et que malgré toutes ces conditions favorables,

il est souffrant et maladif, il faut alors qu'il suive un traitement interne.

Vous savez combien nous sommes calomniés et malmenés et vous connaissez sans doute cette boutade au sujet de tel confrère homoeopathe sectaire dont on raconte qu'il a essayé de remettre une fracture de jambe avec la 100.000<sup>e</sup> dynamisation de Mercurius. Quel imbécile ! Même en dehors de pareils cas où elle s'impose avec évidence, la discrimination est de toute importance. Et c'est surtout au moment où vous êtes très occupé qu'il faut vous en souvenir afin de ne pas vous tromper. Ce genre de diagnostic est fondamental, parce que lui seul permet d'établir ce qui est externe et ce qui est interne. Il domine de bien haut le diagnostic nosologique, qui ne fait qu'étiqueter les maladies. Tout médecin ne possède cependant pas un tel discernement; s'il en était autrement on n'utiliserait pas tant de cataplasmes, de pommades et d'emplâtres funestes. Parmi ceux qui sont incapables de discerner, vous trouverez des praticiens qui administrent leurs remèdes "loco dolenti" à la fois à l'extérieur et à l'intérieur. (Voir Organon §§ 197 et 285, où Hahnemann expose la façon rationnelle de cette application simultanée.)

Revenons maintenant à notre cinquième paragraphe de l'Organon, qui dit :

LORSQU'IL S'AGIT D'EFFECTUER UNE GUERISON, LE MEDECIN DOIT UTILISER TOUS LES MOYENS POSSIBLES A SA DISPOSITION AFIN DE DETERMINER :

- 1<sup>o</sup> Dans les maladies aiguës : la cause occasionnelle la plus vraisemblable, Etiologie;
- 2<sup>o</sup> Dans les maladies chroniques : les phases évolutives les plus significatives. Il pourra ainsi en découvrir l'origine, la cause profonde, fondamentale, le plus souvent une diathèse chronique (miasme).

En ceci il faudra tenir compte :

- de la constitution physique du malade (surtout dans les affections chroniques),
- de son caractère moral et intellectuel,
- de ses occupations,
- de son genre de vie,
- de ses habitudes,
- de ses relations de famille,
- de son âge,
- de sa vie sexuelle, etc...

Les notions que nous possédons de l'étiologie morbide, des causes provocatrices occasionnelles des maladies, sont très insuffisantes.

Les affections aiguës peuvent être divisées en deux classes :

- 1<sup>o</sup> Celles qui sont "miasmatisques", c'est-à-dire infectieuses : les maladies aiguës proprement dites, et
- 2<sup>o</sup> celles qui n'en sont que les imitations et qu'on pourrait appeler des maladies mimées, mimicking diseases ou fausses maladies. Ces dernières ne sont pas produites par des causes immatérielles. Elles sont dues exclusivement à des influences externes,

telle l'habitation dans des maisons humides, les fantaisies erronées de la mode, les suites de soucis, de chagrins, etc... ces causes une fois écartées, le malade revient à la santé.

Mais la première classe de maladies, celles dues aux "miasmes" aigus, ont un tout autre caractère : elles suivent un cours et une évolution distincts. Chacune d'entre elles présente trois périodes ou stades : d'abord une période prodromique, puis une période de progression, et enfin une période de déclin, lorsque l'affection n'a pas été assez grave pour provoquer la mort. La rougeole, la scarlatine, la coqueluche, la variole, etc... sont des exemples de "miasmes" aigus.

Le médecin doit aussi être familiarisé avec les "miasmes" chroniques : psore, syphilis et sycose, que nous étudierons plus tard. Ces derniers, comme les miasmes aigus, présentent un stade prodromique et un stade progressif, mais à l'encontre des miasmes aigus, ils ne possèdent pas le troisième stade de déclin. Lorsque les circonstances et les conditions sont favorables, l'activité des miasmes chroniques se calme et devient quêt et latente, mais des conditions défavorables réveillent leur activité, et, chaque fois l'exacerbation produite devient pire que les aggravations précédentes.

Dans ce paragraphe Hahnemann enseigne que sans les miasmes chroniques les miasmes aigus n'existeraient pas. C'est dans la nature même de tout miasme chronique de prédisposer l'homme aux maladies aigües, et celles-ci sont comme de l'huile jetée sur un feu inextinguible.

Les maladies aigües sont donc le résultat de la coopération de causes spécifiques avec la réceptivité morbide de l'individu. Nous ne reconnaissons la rougeole ou la scarlatine que chez les individus qui les présentent. La sphère d'influence de ces maladies peut exister dans l'atmosphère, mais elle échappe à nos sens.

Ainsi, sans les sujets qui en deviennent victimes, nous ne pourrions jamais savoir que de telles maladies existent. Sans enfants réceptifs à la rougeole, pas de rougeole possible, et sans miasmes chroniques, pas de réceptivité morbide. Nous reprendrons plus loin ce sujet de la réceptivité morbide.

LA PSORE EST LA CAUSE DE TOUTE CONTAGION; sans elle l'être humain n'aurait jamais contracté les deux autres miasmes chroniques, mais la psore, le premier et le plus ancien des miasmes, devient le terrain propice au développement des deux autres, il en est la base. Les médecins de notre époque ne comprennent pas la définition hahnemannienne de la psore, ils pensent qu'il s'agit simplement d'une vésicule scabiéique ou d'une espèce de dartre. Ils considèrent la gale uniquement comme le résultat de l'action d'un arachnide, insecte microscopique: l'acarus, qui se creuse de petites galeries dans l'épiderme et soulève des vésicules - toutes manifestations extérieures et visibles.

Cette conception s'accorde parfaitement avec les modes d'investigation modernes où l'on ne semble pouvoir saisir que ce qui tombe sous le sens. L'idée hahnemannienne de la psore, ainsi que nous le verrons quand nous l'étudierons est totalement différente de ces vues erronées. La psore correspond à cet état de l'homme où il a troublé et dégradé son

économie à tel point qu'il est devenu susceptible à la moindre influence délétère environnante.

Dans une conférence précédente, j'ai parlé du gouvernement civil et j'ai établi une comparaison en disant que si la tête du gouvernement est anarchique, le désordre se transmettra aux points les plus reculés du pays. Ainsi lorsque l'homme est dépravé et corrompu dans ses habitudes, dans ses désirs et ses pensées, c'est-à-dire jusque dans sa conscience, sa manière d'être sera dérégulée et sa vie en sera marquée. Si pendant des milliers d'années les hommes formulent des théories fausses et les mettent en pratique, leur vie sera désordonnée.

Par la suite nous pourrons vous montrer que cet état troublé et dérégulé de l'économie humaine est l'état fondamental, la base même de la nature de la psore, dont l'action ultime se traduit dans le corps par des modifications structurales anatomo-pathologiques. Supposez un homme qui tout d'un coup se mettrait dans l'idée qu'il est bon pour lui de se nourrir de certains aliments qui le dégoûtent affreusement; peu à peu il s'y habitue, les absorbe et s'en nourrit jusqu'au jour où il croira - d'après la conviction qu'il s'est faite - qu'il les aime réellement. Eh bien! il arrivera un moment où son apparence extérieure deviendra aussi morbide qu'il l'est lui-même. Quand l'état psychique d'un individu est anormal, malade, ce n'est alors plus qu'une question de temps pour que son corps reflète les résultats de son aberration, parce que l'intérieur de l'homme façonne l'extérieur à son image et à sa ressemblance. Si le psychique est déséquilibré, l'extérieur dévie de sa forme naturelle et ne saurait convenir qu'à la vie insensée ou désordonnée qui l'anime. Si l'intérieur est anormal, l'extérieur se modifie et se dégrade de sorte que le corps deviendra, si l'on peut dire, anormal également. Nous raisonnons ici par analogie, vous comprendrez immédiatement la vérité et la justesse de ces enseignements.

En somme, tout ce qui se révèle à nos yeux n'est que la représentation de sa cause, et dans les maladies proprement dites il n'y a d'autre origine qu'une cause interne. La cause n'est pas centripète, elle ne pénètre pas du dehors vers l'intérieur, car l'homme est protégé contre une telle invasion.

Les causes primordiales existent sous des formes si subtiles qu'elles échappent à nos sens. Il n'est pas de maladie dont la vraie cause initiale soit visible à l'oeil nu ou au microscope. Les causes sont infiniment trop délicates et trop fines pour être observées par un instrument de précision quelconque. Elles sont à un tel point immatérielles qu'elles correspondent à la nature intime de l'être humain. Elles l'affectent et agissent de l'intérieur, des profondeurs de l'organisme et leurs résultats s'objectivent par des formes matérielles anatomo-pathologiques, reconnaissables alors à la vue. Ces modifications organiques tissulaires doivent être exclusivement considérées comme les résultats morbides des maladies, sinon le médecin ne sera jamais capable de percevoir ou de reconnaître ce qui évoque la cause morbide - ce qu'est la maladie - et pas d'avantage ce que représente la dynamisation d'un médicament, enfin, ce qu'est la nature propre de la vie. Telle est l'opinion d'Hahnemann au sujet des causes fondamentales qui se rencontrent dans les "miasmes" chroni-



ques.

Aussitôt que l'homme mène une vie irrégulière qui s'écarte des règles de l'équilibre et de la mesure, il devient réceptif aux influences extérieures, et plus sa façon de vivre laisse à désirer, plus il subit l'influence néfaste de l'ambiance dans laquelle il vit. Telle façon de penser : telle vie. Un esprit désordonné dirige sa vie d'une façon déréglée et les souffrances qui en résultent seront proportionnelles à ses habitudes désaxées de penser et de vivre. En fait, Hahnemann reconnaît certainement cet état mental déséquilibré, car très fréquemment dans ses enseignements, il insiste pour que la plus grande attention soit donnée à l'état mental et psychique du malade.

Il nous faut toujours commencer par rechercher les symptômes qui représentent à l'esprit, le début de la maladie. On observera ce début précisément dans la déviation de l'état psychique, représenté par des symptômes soit mentaux, soit physiques. S'ils continuent leur progression, nous aboutirons aux manifestations plus concrètes, plus matérielles de la maladie dans les tissus organiques. Plus la maladie se matérialise dans les résultats sous une forme tangible, palpable, plus elle s'objective, moins ces manifestations extérieures serviront de renseignement et de guide au médecin, pour le remède à trouver. Par contre, plus il aura des symptômes mentaux, plus il y aura d'indications utiles qui dirigeront le médecin vers le bon remède.

DANS LES RECHERCHES DE CE GENRE IL FAUT TENIR COMPTE DE LA CONSTITUTION PHYSIQUE DU MALADE... (Organon § 5)

Voici le second stade, lequel fait suite au premier état de désordre. Cela se rapporte à ce que nos sens saisissent du malade, à ses parties extérieures. Dans toute étude, il convient d'observer à la fois l'homme interne et l'homme externe, c'est-à-dire de considérer les causes qui opèrent dans cet intérieur troublé, et ensuite les effets ultimes de ces causes : les aboutissants, les résultats, qui constituent l'apparence extérieure, et cela surtout quand l'affection a un cachet de chronicité.

Deux choses par conséquent doivent être soigneusement examinées :

- 1° la nature - l' "esse" - de la maladie;
- 2° son apparence.

Les ouvrages classiques contemporains désignent les maladies d'après leurs apparences, et non pas d'après leur nature ou leur essence propre. Il s'ensuit que les noms des maladies, les appellations pathologiques, les étiquettes morbides, bref ce qui constitue la nosologie, sont trompeurs, ne révèlent que les résultats objectifs. Ils indiquent tout au plus le nom de la maladie, mais en réalité ils n'expriment rien de l'homme malade. Si la maladie s'est fixée dans le foie, elle sera désignée par des appellations hépatiques variées. Si en dernier lieu elle s'est localisée dans le cœur ou les reins, une autre terminologie lui est appliquée et ce sont ces altérations organiques ultimes qui sont considérées de fait comme maladies. "Le soit-disant diagnostic qu'on regarde avec tant d'admiration ne nous fournit qu'une indication parcellaire de la maladie et ne tient aucun compte de la façon dont tel malade fait sa

maladie". (trad.) La phtisie est un état tuberculeux du poumon qui ne se déclare au fond que longtemps après qu'une désorganisation des tissus s'est établie dans l'intérieur de l'organisme.

Les médecins contemporains vous affirment qu'ils remontent à la cause du mal et font une thérapeutique étiologique, mais en réalité ils ne montrent aucune cause efficiente; ils ne font ressortir que les facteurs superficiels qui, dans le cas cité d'un phtisique, aggravent la maladie. Ils vous déclarent aussi que le bacille de Koch est la cause de la tuberculose; mais sans la réceptivité au bacille, l'individu n'aurait pu en être affecté. En réalité le développement des tubercules est primaire et celui des bacilles est secondaire. Les bacilles n'ont jamais été trouvés avant les tubercules au début, car ils leur succèdent et jouent alors le rôle de "nettoyeurs", de boueurs ou de pillards. La cause de ce dépôt tuberculeux est à rechercher dans la psore -"miasme"chronique-. Les microbes ne sont pas la cause des maladies mais n'apparaissent qu'une fois la maladie déclarée (voir conférence I).

Les allopathes confondent la séquence avec la conséquence, prennent l'effet pour la cause et sont ainsi conduits à une fausse théorie, la théorie microbienne. Vous pouvez détruire les microbes sans cependant annihiler la maladie. La réceptivité morbide reste la même et seuls ceux qui sont susceptibles pourront la contracter. Les microbes ont leur raison d'être car il n'existe rien dans le monde sans but déterminé, et ni microbes, ni virus ne sont envoyés sur notre globe dans le dessein délibéré de détruire l'être humain. La théorie microbienne voudrait nous faire croire que la divine Providence a créé ces infiniment petits pour rendre l'homme malade. Nous voyons par ce paragraphe qu'Hahnemann n'a jamais adopté la théorie de l'étiologie bactérienne

Ce sujet sera développé et illustré largement au cours de ces conférences, mais, en attendant, qu'il me soit permis d'y faire allusion pour vous donner matière à réfléchir.

Nous savons qu'une blessure survenant au cours d'une dissection est très sérieuse si le corps disséqué est mort depuis peu. Nous pourrions supposer que ce fait est dû à quelque bactérie dont le pouvoir extraordinairement virulent serait capable de provoquer dans l'organisme une espèce d'empoisonnement streptococcique dont l'allure foudroyante envahirait la voie sanguine et terrasserait l'individu par une sorte de septicémie. En vérité sitôt après la mort il se forme des ptomaïnes-poison cadavérique- de caractère alcaloïde- sans qu'il soit jamais possible d'y découvrir la présence de microbes. Le poison est là, et si l'on se blesse en disséquant, sans prendre immédiatement soin de la plaie, on court le risque d'une maladie grave, voire même mortelle, tandis que si la décomposition du cadavre est arrivée au point où il est complètement envahi par les microbes, à ce stade une blessure faite en disséquant n'est plus dangereuse.

Plus il y a de microbes, moins il y a de toxines. Une selle typhique fraîchement expulsée n'a que peu de bacilles, et, cependant, elle est très toxique; mais attendez que les fèces soient littéralement farcies de bactéries et elles deviennent comparativement bénignes. Pourquoi la virulence n'augmente-t-elle pas avec le nombre de bactéries ? Vous pouvez

dynamiser comme je l'ai fait, un morceau de poumon tuberculeux où les bacilles de Koch pullulent, et après l'avoir soigneusement trituré avec du sucre de lait et réduit en pulpe, vous verrez que le produit résultant continuera à manifester d'une façon aussi marquée les symptômes du tissu pathologique primitif.

Vous pouvez précipiter le pus tuberculeux dans l'alcool, précipiter la vie animale entière et dynamiser le liquide surnageant jusqu'à la 30<sup>e</sup> dynamisation. Bien que dynamisé et atténué jusqu'à ce qu'il ne contienne plus trace de bacille, si vous l'administrez à un homme en bonne santé, il établira en lui la nature originaire de la maladie, celle qui est antérieure aux manifestations objectives de la phtisie. C'est ainsi que nous trouvons la cause de la tuberculose non pas dans les microbes, mais bien dans le virus que les microbes ont pour mission de détruire. L'être humain vit plus longtemps avec les bactéries qu'il ne pourrait le faire sans elles. Si nous pouvions réussir aujourd'hui à introduire dans le sang d'un phtisique un antiseptique capable de détruire les bacilles de Koch in vivo, il en mourrait très rapidement.

Etudier les maladies dans leurs causes fondamentales et dans leurs causes apparentes constitue un sujet très important. Nous ne pouvons considérer le problème de l'étiologie avant d'avoir bien compris la notion de gouvernement associé avec la loi. Par conséquent, rappelez-vous que

La loi dirige et l'expérience confirme.

La loi n'est autre qu'un état ordonné de gouvernement, administré selon les voies hiérarchiques allant du centre à la périphérie, un gouvernement dirigé par une tête. Montrez-moi une compagnie sans capitaine et vous montrerez une compagnie désordonnée. L'ordre s'établit du plus haut au plus bas, du centre à la périphérie.

Et maintenant nous sommes arrivés au point où vous pouvez vous demander si ce n'est pas faire fausse route pour l'homme que de vouloir établir la vérité par l'intermédiaire des organes des sens. En tant qu'homoeopathes, ordonnons tout d'abord notre vie privée, nos capacités intellectuelles et notre vie scientifique afin d'être à même de commencer à rétablir l'ordre dans la race humaine. Que notre plan consiste à envisager les choses "ab ovo" à leur point de départ, à les suivre dans leur évolution jusqu'à leur terminaison.

Nul homme ne représente l'autorité, seuls, les principes et la loi constituent l'autorité. Si cela ne peut être compris, il est inutile d'aller plus avant dans l'étude de l'homoeopathie. Celui qui ne peut percevoir ces notions ne verra pas la nécessité de l'harmonie, selon la loi centrifuge, du centre à la circonférence, il ne pourra pas comprendre la nécessité d'un gouvernement avec une tête, et en conséquence, il serait pour lui vain et inutile d'étudier le corps humain dans le but de lui administrer des médicaments. Les directives que nous venons d'énoncer doivent être acceptées sous cette forme, sinon le médecin ne sera pas satisfait, son attente sera déçue et ses espoirs échoueront; il ne réalisera que ce que l'allopathie a accompli, à savoir : l'établissement de la confusion dans l'économie humaine.

\*\*\*\*\*

## SIXIEME CONFERENCE DE KENT

=====

SEMILOGIE

L'observateur exempt de préjugés ne retient  
que les modifications manifestées par les  
symptômes.

"Il y a quelque chose de plus dur  
et de plus fort que le bronze et  
le marbre : c'est un préjugé"  
"Horace"

## ORGANON § 6 :

L'OBSERVATEUR SANS PREJUGES SE REND COMPTE DE L'INUTILITE DES SPECULATIONS  
METAPHYSIQUES SANS CONTROLE EXPERIMENTAL POSSIBLE. DANS CHAQUE MANIFESTA-  
TION PATHOLOGIQUE INDIVIDUELLE IL NE PERCOIT - SERAIT-IL L'HOMME LE PLUS  
PERSPICACE DU MONDE - QUE LES PERTURBATIONS DU CORPS ET DE L'AME QUI SONT  
SUSCEPTIBLES AUX SENS.

CES PERTURBATIONS, C'EST-A-DIRE CES DEVIATIONS DU PRECEDENT ETAT DE SANTE  
DE L'INDIVIDU ACTUELLEMENT MALADE, SONT REPRESENTEES PAR LES SYMPTOMES :

1. QUE CELUI-CI RESSENT PERSONNELLEMENT
2. QUE SON ENTOURAGE REMARQUE ET
3. QUE LE MEDECIN OBSERVE.

Ce paragraphe nous enseigne que les symptômes, dans leur totalité, repré-  
sentent au médecin intelligent, "tout ce qui peut être connu de la nature  
d'une maladie" - ils expriment l'état de déséquilibre de l'économie - té-  
moignant que la maladie n'est qu'un changement d'état et que la seule tâ-  
che du médecin doit consister à corriger cet état désordonné.

Hahnemann, nous semble-t-il, a voulu dire qu'il est insensé et  
absurde pour quiconque, d'examiner, de palper et d'ausculter les organes  
eux-mêmes, dans le but d'établir une théorie, afin de découvrir, par exem-  
ple, si c'est l'estomac qui rend l'individu malade, ou bien si c'est le  
foie qui est la cause de tout le mal ou encore si c'est l'estomac qui a  
produit le dérangement du foie ou au contraire si c'est le foie qui est  
responsable des troubles de l'estomac... Tant que nous raisonnerons de  
cette manière, nous ne pourrons que nous égarer. Aussi longtemps que nous  
fixerons notre attention uniquement sur les organes que nous rendons ré-  
ciproquement responsables de leurs troubles fonctionnels ou de leurs con-  
ditions pathologiques, nous n'aurons que confusion en partage. Il n'en se-  
ra plus ainsi dès que, après avoir soigneusement relevé les symptômes du  
malade par écrit, nous les soumettrons à nos réflexions pour les considérer  
comme la représentation intégrale de la nature de la maladie.

Hahnemann commence ce paragraphe en nous parlant de "l'observa-  
teur sans préjugés". Il semble presque impossible, à notre époque de trou-  
ver quelqu'un qui puisse mériter cette qualification. Il n'est homme sans  
préjugés. L'homme a des opinions arrêtées en politique, en religion; il a  
des idées arrêtées en médecine, et tous ses préjugés l'empêchent de pouvoir  
raisonner. Parlez-lui, ne serait-ce qu'un instant sur ces sujets, d'emblée  
il vous dira ce qu'il pense, il vous donnera son opinion, comme si ses i-  
dées et son opinion en étaient le dernier mot. La génération actuelle est

incapable de reconnaître la loi; aussi ne vit-elle que d'idées préconçues. Elle ne pourra s'en affranchir que lorsqu'elle acceptera l'autorité.

Supposez que nous ayons un gros dictionnaire et admettons qu'il fasse autorité en orthographe. Si un club littéraire de 150 membres se procure ce dictionnaire et le place en lieu sûr en disant : "voici notre guide orthographique", il reconnaît de ce fait l'autorité de cet ouvrage. Dès lors il ne peut plus se produire dans ce club de discussion sur la façon d'écrire les mots. Il en serait tout autrement si cette autorité n'était point admise : un des membres écrirait tel mot de telle façon, un autre de façon différente : il n'y aurait pas de standard, de modèle type, ce serait le règne de l'anarchie orthographique. Tel est l'état de la médecine actuelle : elle n'a point d'autorité reconnue. Tel traité fait autorité dans une école, tel autre dans une autre école. Ainsi se crée la confusion.

L'homme ne peut se libérer de ses préjugés avant d'avoir choisi et reconnu une autorité. En homéopathie, la loi et les principes qui en découlent doivent faire autorité, et quand nous nous sommes familiarisés avec eux, il est facile d'en convenir. Mais, comme ils sont peu ou point connus, leur autorité n'existe pas, et chacun conserve ses préjugés.

Que de fois ne nous demande-t-on pas : "Docteur, quelles sont vos théories homéopathiques? Quelles sont vos théories médicales?" De théories, je n'en ai point. Pour ma part, la médecine est une question déterminée par une doctrine et par des principes et j'ignore les théories.

Une patiente vient de me consulter ce matin, et m'a dit: "Docteur, j'ai toujours été traitée par des allopathes, mais ces médecins ont été incapables de décider si mon foie rend l'estomac malade ou si c'est mon estomac qui rend le foie malade". Tout cela n'est que confusion... et encore confusion. Aucun organe ne peut rendre le corps malade: l'homme pré-existe à ses organes. On peut extirper certaines parties ou organes de notre économie, et cependant l'homme reste encore en vie. Qu'un organe puisse rendre un autre organe malade, cela n'a pas de raison d'être.

Quand nous avons réalisé que l'évolution morbide progresse du centre à la périphérie, nous sommes forcés d'admettre que les troubles qui ont atteint l'estomac et le foie ont procédé du centre, et non que ces deux organes se sont réciproquement rendus malades. Celui auquel de telles notions furent enseignées a grand peine à s'en libérer et n'y parviendra qu'à la longue. En vérité il faut bien des années pour se débarrasser des illusions et des notions arbitraires reçues dès le berceau et qui font partie de l'héritage des croyances humaines. Mais, pour nous libérer de ces erreurs, il nous faut apprendre à les connaître.

Dans ce paragraphe, Hahnemann ne parle pas des changements produits dans les tissus ou dans les organes, mais bien d'altération de l'état général. Les modifications tissulaires ont beau être objectives, visibles et palpables, elles ne représentent pas aux yeux du médecin intelligent la nature ou la cause efficiente de la maladie. Elles ne font que lui traduire certains résultats morbides, conséquence du désordre intérieur.

L'observateur sans préjugés peut constater que la nature d'une maladie n'est pas représentée par sa pathologie, car de nombreuses préten-

dues maladies peuvent exhiber la même pathologie et les mêmes phénomènes. Le malheur c'est qu'il y ait si peu d'observateurs sans préjugés, et combien il est difficile de se défaire de convictions profondément enracinées, qui avec le temps font fonction de croyances végétant dans le subconscient.

"Je sais bien que quand les "préjugés" ont pris racine dans notre esprit, et acquis par leur ancienneté une sorte de caractère de sainteté, il faut beaucoup de courage pour en secouer soi-même le joug, et que, sans une force peu commune de jugement, on ne parvient point à se débarrasser de toutes les folies dont notre impressionnable enfance a été rebattue comme d'autant d'oracles, et à les échanger contre des vérités nouvelles.

"Mais le calme que nous procure une conscience tranquille compense mille et mille fois les efforts qu'il doit nous en coûter pour cela.

"Est-ce que de vieux mensonges deviennent des vérités par le seul fait de leur ancienneté? Est-ce que la vérité, n'eût-elle été trouvée que depuis une heure, ne porte point en elle le cachet de l'éternité? Perdrait-elle son cachet de vérité parce que l'on vient seulement de la découvrir? Y a-t-il une découverte ou une vérité qui n'ait point commencé par être nouvelle?"

- de l'Observateur en Médecine - S. Hahnemann

Une des premières choses à faire en étudiant l'homoéopathie consiste à se libérer de tout préjugé. Aussi, puisque nous avons l'occasion d'être réunis dans cette salle, laissez-moi vous prier de mettre de côté tout ce que vous avez pu imaginer ou résumer jusqu'à présent, toutes vos croyances, toutes vos appréciations, vos jugements, vos idées et toutes vos opinions personnelles. Toutes les choses que vous avez apprises des hommes et des livres, faites-en table rase, et chercher à suivre essentiellement la loi et les principes: choses qui ne peuvent ni décevoir ni varier.

Cependant, la loi même décevra l'homme imbu de préjugés, parce qu'alors il l'interprètera faussement ainsi que les doctrines, et ce qui est noir lui paraîtra blanc. Les préjugés sont cause que chaque image est invertie dans son esprit; il ne saisit les choses que par ses sens, ses yeux ne voient et ses doigts ne touchent que l'apparence des choses. C'est ainsi que l'impression ressentie et traduite par nos propres yeux nous porte à dire que le soleil se lève, alors que nous savons parfaitement, par notre intelligence, qu'en réalité, ce n'est pas lui qui apparaît à l'horizon ! Nous fier seulement à nos sens, c'est tomber dans le risque d'accepter comme véritable une notion humaine quelconque. Si les fonctions sensorielles étaient identiques chez tout le monde, les sens ne nous tromperaient point, les hommes seraient toujours d'accord, mais elles sont variables et incertaines, elles nous déçoivent et jamais deux hommes ne seront exactement du même avis en toutes choses. Les observations diffèrent, de même que varient les idées et théories qui en découlent.

Nous devons nous efforcer de nous affranchir de nos préjugés, tant traditionnels qu'acquis, afin de pouvoir examiner les principes et les doctrines de l'homoéopathie et chercher à les vérifier. Si vous ne pouvez réaliser cette émancipation, les principes vous paraîtront des naïvetés sans valeur. Retenez bien que seul l'observateur sans préjugés est un véritable homme de science.

"Les écoles médicales ne nous enseignent point à satisfaire notre conscience en guérissant les hommes; mais elles nous apprennent ce qu'il faut faire pour se donner aux yeux du monde des airs de savoir et de profondeur. Il n'y a que l'homme sans énergie qui regarde des "préjugés" nuisibles comme une chose sainte et inviolable parce qu'ils existent : le vrai sage, au contraire, les foule joyeusement aux pieds, afin de faire place à la vérité éternelle, qui n'a pas besoin de la rouille du temps, des attraits de la nouveauté ou de la mode, et des déclamations de l'esprit de système, pour obtenir sanction.

"Il fallait que quelqu'un ouvrit enfin la lice, et je l'ai fait. La voie est frayée aujourd'hui. Tous les hommes de conscience peuvent la suivre."

"Mais si cette méthode homoéopathique, que la contemplation calme de la nature et le mépris des préjugés consacrés m'a fait découvrir, est en contradiction directe avec tous les dogmes de nos facultés, comme autrefois les prédications lancées par Luther du haut de la chaire de Wittenberg l'étaient avec l'esprit de la hiérarchie sacerdotale, la faute n'en est ni à mes vérités, ni à celles de Luther. Le peu de positif qu'il y a dans le nombre immense des ouvrages de médecine consiste dans la cure découverte par hasard de deux ou trois maladies produites par un miasme qui reste toujours semblable à lui-même, la fièvre intermittente automnale des marais, la mal vénérien et la gale des ouvriers en laine. On pourrait y joindre encore cette grande découverte fortuite de la préservation de la variole par la vaccine. Or, ces trois ou quatre cures ne s'opèrent qu'en vertu de mon principe "similia similibus curentur". La médecine n'a pas autre chose de positif à nous offrir depuis les temps d'Hippocrate; la guérison de toutes les autres maladies lui est restée inconnue". -(lettre à un médecin de haut rang sur l'urgence d'une réforme en médecine - 1808 - S. Hahnemann.)

DANS CHAQUE MANIFESTATION PATHOLOGIQUE INDIVIDUELLE LE MEDECIN NE PERCOIT - SERAIT-IL L'HOMME LE PLUS PERSPICACE DU MONDE - QUE LES PERTURBATIONS DU CORPS ET DE L'AME QUI SONT SUSCEPTIBLES AUX SENS.

CES PERTURBATIONS, C'EST-A-DIRE CES DEVIATIONS DU PRECEDENT ETAT DE SANTE DE L'INDIVIDU ACTUELLEMENT MALADE, SONT REPRESENTES PAR LES SYMPTOMES.

Ces perturbations psycho-somatiques sont celles que l'on observe quand le malade nous dit qu'il est oublieux, que son cerveau ne fonctionne pas comme avant, qu'il se sent souvent dans un état vague et de confusion, qu'il lui semble lorsqu'il essaie d'exprimer une phrase, qu'une partie de ce qu'il va dire lui échappe et que l'idée s'évanouit, ou qu'il devient irascible alors qu'il était de bonne humeur, qu'il remarque des changements dans son caractère, dans ses désirs et dans ses aversions.

Tout cela vient de perturbations de l'état général; il ne s'agit pas encore de tissus malades, mais d'un état dérégulé, d'un manque d'harmonie. Le Dr Fincke l'exprime comme une disharmonie, une dissonance, un "distrainment".

Après que le patient a exposé tout ce qui lui est possible de

dire, concernant les changements ou modifications de son état de santé, le médecin peut s'aider des renseignements donnés par les personnes de son entourage, par ceux de ses parents qui veillent sur lui avec sympathie et lui veulent du bien. Si le mari est malade, il sera toujours bon de connaître le témoignage de son épouse.

Après que le médecin a noté toutes ces observations - en suivant les indications contenues dans le paragraphe 84\* sur la façon d'établir une anamnèse - il commence à observer tout ce qui lui est possible de remarquer concernant le mal à soigner, mais plus particulièrement ce que le malade cherche à cacher, ou ne peut dire, ou qu'il ne connaît pas.

Bien des malades ne savent pas qu'ils sont maladroits ou qu'ils se comportent d'une façon curieuse ou étrange dans le cabinet du médecin - choses qu'ils ne feraient pas en bonne santé, et qui mettent en évidence le changement produit, la déviation de l'état de santé.

Le médecin note également ce qu'il voit, les odeurs qu'il perçoit, les bruits qu'il constate à l'auscultation des organes, à la percussion du cœur et des poumons, l'intensité de la fièvre, qu'il apprécie avec sa main ou à l'aide du thermomètre, etc... et, lorsqu'il fait la revue de son examen complet, comprenant l'ensemble de ce qui peut véritablement représenter la maladie, il est alors en possession de tout ce qui manifeste une valeur réelle à ses yeux.

Que doit-il faire s'il constate des signes pathologiques objectifs? Il faut se rappeler et je le répète maintes fois, qu'il n'y a rien dans la nature pathologique d'un tissu malade qui puisse donner l'indication d'un remède curatif profond, car nous n'avons là que des résultats de la maladie. Supposez qu'il existe une tumeur abdominale ou un adénome du sein. La constatation de cette tumeur et l'examen de son apparence extérieure ne peut en rien vous éclairer sur la nature fondamentale du trouble pathologique qui l'a produite. Les manifestations visibles, objectives, c'est-à-dire les modifications pathologiques dans les tissus sont les éléments les moins importants à prendre en considération pour une thérapeutique curatrice. Par contre, CE QUE VOUS POUVEZ PERCEVOIR CHEZ LE MALADE LUI-MÊME, la façon dont il se comporte, dont il agit, se meut, ses fonctions et ses sensations personnelles, constituent des témoignages de ce qui se passe dans son économie interne. La nature du désordre apporté par la maladie se manifeste à l'observateur par des symptômes soit subjectifs, soit objectifs et ce sont eux qu'il faudra prendre comme guide pour votre prescription.

Prenez un cas qui n'a pas encore abouti à des modifications pathologiques, qui ne présente pas d'anatomie morbide objective, un cas où il n'y a que des troubles fonctionnels : l'ensemble des symptômes de ce sujet présente au médecin intelligent la nature de l'état morbide, et le met à même de choisir clairement le remède. Mais, si le malade ne reçoit pas ce remède, que se passera-t-il? Le cas, vous le verrez, évoluera pendant un certain temps, peut-être pendant deux ou trois ans, et, à un nouvel examen, vous trouverez alors soit des cavités dans les poumons, soit un abcès dans le foie, soit de l'albumine dans les urines, etc... Si c'est cette dernière éventualité qui se présente, il faudrait, d'après les notions et la théorie de la vieille mode, prescrire pour le mal de Bright. L'Ecole officielle, en effet, pourrait-elle soupçonner que le remède envisagé deux ou trois

\* de l'Organon.



années auparavant, et qui correspondait alors parfaitement au cas, est précisément celui qu'il faut au malade maintenant.

Celui-ci, pourtant, avait besoin de ce remède depuis son enfance déjà, et vous étiez autrefois parfaitement capable de le déterminer d'après les symptômes exprimés par la déviation pure et simple de l'état de santé et sans encore aucune manifestation anatomique tissulaire. Pensez vous parce que la maladie à maintenant progressé et mis en évidence des troubles pathologiques objectifs que les organes dégénèrent, et que le malade va mourir, que tout cela ait changé cet état primitif? Le patient exige le même traitement que celui qui était indiqué dès son enfance.

Actuellement la conception de sa maladie doit être la même que celle qui a prévalu avant l'apparition des manifestations pathologiques objectives. Le mal de Bright n'est pas une maladie, c'en est simplement l'aboutissement, l'état organique terminal qui résulte de l'évolution du changement qui s'est produit dans l'état originel. Dans d'autres circonstances, ce changement d'état pourrait avoir affecté son foie ou ses poumons.

LES TROUBLES PATHOLOGIQUES OU OBJECTIFS NE SONT DONC PAS LES INDICATEURS DU REMEDE, et c'est pourquoi, comme médecins, nous devons apprendre à examiner les symptômes qui sont antérieurs aux manifestations organiques de l'anatomie pathologique, à revenir en arrière en remontant jusqu'à la cause originelle.

Un patient, tel que je viens de le décrire, doit être considéré comme s'il se trouvait dans la phase fonctionnelle, avant que les choses ne se soient compliquées et ne soient devenues lésionnelles. A part celle-là, il n'y a pas de méthode de traitement pour la maladie de Bright ni pour toute autre manifestation organique. Nos médicaments doivent s'adapter au malade, tel qu'il était avant la formation de ces résultats morbides objectifs. L'indication de ces médicaments n'est nullement supprimée par l'évolution vers une matérialisation pathologique. Ils restent indiqués et conviennent au malade, aussi bien avant, qu'après l'établissement de toute manifestation anatomo-pathologique. Si nous ne pouvons connaître les débuts, les origines, nous ne pouvons non plus envisager de traiter de façon intelligente, les aboutissements, les résultats morbides.

Dans une note, Hahnemann dit :

"Je ne comprends donc pas, comment, au lit du malade, on a pu s'imaginer qu'on doive chercher et puisse trouver ce qui est à guérir dans la maladie, uniquement dans l'intérieur caché et inconnaissable de l'organisme humain: comment on peut négliger d'observer avec la plus grande attention les symptômes et ne pas se guider scrupuleusement d'après eux pour la guérison."

Voici ce que tel professeur de l'école allopathique moderne vous dirait: "Oh, vos symptômes me sont parfaitement indifférents, que m'importe que vous soyez irritable, oublieux? Si vous ne dormez pas, je vous donnerai quelque chose pour vous faire dormir; mais il faut examiner votre foie car il est la cause de tous vos maux, je vais vous donner également un remède pour le foie." Il suppose que cet organe est la cause de tous les troubles et pense, en traitant le foie, guérir son malade. Quelle idée erronée, quelle fausse conception! Son raisonnement ne repose que sur des

théories fallacieuses.

Il est d'usage, lorsqu'on ne sait pas ce qui a provoqué la mort d'un malade, de pratiquer une autopsie afin d'en trouver la cause, et, ce faisant, on constate certaines affections pathologiques. Le but du médecin traitant est précisément de faire ces mêmes constatations, mais au lit du malade. Il est vrai que les autopsies apportent au médecin des lésions morbides, ce que je ne voudrais empêcher en aucun cas. En vérité il est des circonstances où je voudrais même fortement encourager l'étude de l'anatomie pathologique. Le médecin ne peut jamais trop savoir sur les conséquences, les résultats des maladies; il serait souhaitable qu'il put arriver à connaître à fond ce qui se passe dans les tissus en toutes occurrences. Mais étudier l'anatomie pathologique avec l'idée que par ce moyen il va pouvoir guérir ses malades, ou que les renseignements que donnent les autopsies pourront être utiles à ses prescriptions, quelle aberration, quelle extravagance, quelle folie! Il est vraiment étonnant que des médecins puissent s'attendre à trouver dans les autopsies, dans l'examen anatomo-pathologique des organes, les moyens thérapeutiques à appliquer aux gens malades.

En soi et pour ce qu'il représente, le diagnostic clinique est très important. Par le moyen de l'examen physique détaillé et de nombreuses méthodes de laboratoire, le médecin pourra connaître les modifications produites dans les organes, se rendre compte des progrès et de l'évolution morbide, afin de déterminer si le malade est curable ou incurable. Cela est généralement nécessaire pour fournir des informations au département de l'hygiène. L'étude du diagnostic peut également nous permettre de choisir entre un traitement curatif ou palliatif; mais l'étude de la pathologie est une chose séparée et distincte de l'étude de la Matière médicale.

En de nombreuses circonstances combien d'examen déplacés et inopportuns ne pratique-t-on pas : il est des hôpitaux où l'on examine des femmes au speculum avant même qu'un seul symptôme n'ait été révélé, et, si la muqueuse génitale est rouge, on donne Hamamelis à la malade, et ainsi selon une méthode routinière, on traite avec cinq ou six remèdes tous les troubles des femmes qui se présentent à la consultation. Une demi-douzaine de médicaments constituent le bagage de la plupart des gynécologues éminents. Une telle pratique ne guérit pas, elle n'améliore souvent même pas temporairement, elle constitue simplement une grossière erreur, fréquemment une indignité.

Cette méthode aussi mauvaise soit-elle, ne représente pas cependant une faute aussi grave que celle qui se perpétue par l'idée que se fait le médecin de considérer des diverses affections gynécologiques comme locales. Il imagine, quand il a fait une cautérisation, que la malade est guérie, ne se rendant pas compte un seul instant que tous ces troubles viennent d'une cause et que le devoir du médecin est de traiter cette cause et non pas son aboutissement. Cependant, tel est l'enseignement de la vieille école!

Mais, alors que les symptômes subjectifs et objectifs sont les seules manifestations qui indiquent au médecin ce dont le patient a besoin, et tandis que ces symptômes sont en relation avec des troubles fonctionnels et non avec des troubles organiques tissulaires, il existe cependant des évidences qui se rapportent à des changements matériels dans les tissus.

Celui qui n'est pas familiarisé avec les symptômes pourrait se leurrer en ne les considérant pas comme indiquant une affection morbide matérielle. Il y a par exemple des manifestations objectives indiquant la formation de pus; il y a des phénomènes apparents qui permettront au médecin expérimenté de prévoir que des résultats pathologiques vont se produire. Ces éléments quoique très utiles pour le diagnostic n'ont pas de valeur pour la recherche du remède, mais ils indiquent simplement certaines circonstances et états de la maladie. Le médecin doit apprendre à les distinguer des symptômes qui représentent le portrait du patient.

Nous sommes maintenant arrivés au point où nous pouvons comprendre que si la guérison du malade se fait dans la direction de la cause à l'effet, il doit rester guéri. Cela signifie que si la perturbation intérieure initiale est remise en ordre, la guérison sera définitive, parce que cet ordre qui est intérieur, rétablira celui qui lui correspond extérieurement et rendra finalement leur propre rythme et leur équilibre à toutes les fonctions de l'organisme. L'équilibre vital ramènera la bonne ordonnance et la norme dans les tissus, parce que cet équilibre s'étend jusque dans les parties les plus externes de l'organisme vivant et que ce qui le gouverne comme ce qui l'anime est sous la dépendance d'une discipline rigoureuse. C'est ainsi que, si la guérison s'opère dans la direction de la cause à l'effet, c'est-à-dire du dedans au dehors, le patient restera guéri.

Dans les cas incurables, les effets morbides, les résultats pathologiques pourront être temporairement effacés et soulagés, mais le malade lui-même n'aura pas été guéri à la source de son mal, et, par le fait qu'il ne peut être question de guérison dans ce cas, les anciennes altérations pathologiques reviendront et s'aggraveront, car c'est précisément la nature des cas chroniques de progresser.

Si certains résultats morbides subsistent après que le malade a été guéri, ils peuvent alors être opérés si c'est nécessaire, et c'est là l'indication chirurgicale, mais il n'est pas prudent de les faire disparaître avant la guérison du "sujet lui-même". Si un patient présente une maladie des os du pied, suite d'un traumatisme grave, et que son pied ne puisse être rétabli, guérissez d'abord le malade, puis, si son pied est à ce point impotent, à ce point inutile qu'il préférerait en avoir un en bois, pratiquez l'amputation. Si vous avez affaire à une gonite fongueuse qui rende le genou absolument inutilisable, guérissez d'abord le patient, puis, si le genou ne peut plus être utile, si le membre est froid et les muscles mous, examinez l'indication possible d'un membre artificiel. Si l'organisme après avoir été remis en état de santé ne peut parfaire la guérison du genou, rien de ce qui pourra désormais être tenté pour ce genou ne sera capable de le guérir. Quand la maladie se localise aux extrémités, guérissez d'abord le malade. Ne dites pas que le patient est malade parce qu'il a une tumeur blanche, mais bien que la tumeur blanche est là parce que le patient est malade.

=====

COMMENTAIRES DU DR. SCHMIDT

HAHNEMANN remarque que l'examen pratiqué par le médecin sur un malade n'est pas suffisant : parce qu'il y a des choses que le médecin ne peut pas voir. Il y a des symptômes que seul l'entourage peut indiquer au médecin. Et il y a des choses que ni l'entourage, ni le médecin qui observe, ne peuvent savoir : et c'est au malade d'en parler. Car il y a trois sources d'éléments de connaissance :

- ce que le malade vous dit
- ce que l'entourage signale
- ce que le médecin observe.

Je vous en prie, lorsque vous recevez un malade, tâchez toujours de l'avoir seul dans votre cabinet. Les malades s'expriment habituellement autrement et disent d'avantage de choses lorsqu'ils sont seuls.

KENT avait commencé à suivre l'Ecole éclectique, une école tellement tolérante que, pour finir il n'y avait aucune autorité. Mais, après avoir vu la guérison de sa femme et quand il a compris ce qu'était l'homoéopathie, lorsqu'après l'avoir étudiée il a vu cette étoile du berger qu'est la Loi des semblables, il en a tellement été impressionné que par la suite il a toujours accordé une très grande importance à la notion de la Loi et des Principes, à la nécessité de reconnaître une autorité.

Les Chinois nous disaient déjà depuis longtemps que la maladie précède les modifications anatomo-pathologiques. Bien avant que le microbe n'apparaisse il y avait des modifications du caractère ou des manifestations subjectives : et pour le médecin qui ne constatait rien d'objectif, le patient n'était pas malade. "Repassez dans six mois et nous verrons... dit le médecin courant." Le médecin homoéopathe, lui, ne dit pas: "nous verrons". Il applique ses remèdes pour que ce "nous verrons..." n'arrive pas!

DR. CASEZ

Je me souviens d'une conférence de KENT qui a soulevé des polémiques ici. Et en rentrant avec THIBAUT, nous avons ouvert l'ouvrage de BARIETY sur le traitement des maladies pulmonaires, et BARIETY y écrivait à "La tuberculose, c'est la rencontre du terrain avec le bacille de KOCH"; et je crois qu'il a raison et qu'il a poursuivi la pensée de KENT.

Le terrain est quelque chose de capital, mais pour faire une maladie au sens où nous l'entendons il faut un agent déclanchant. Parfois l'agent déclanchant peut avoir une certaine importance dont il convient de tenir compte indépendamment du terrain. Nous savons bien quant à nous, que la déviation de la santé avant le microbe constitue déjà une maladie. Mais classiquement la maladie est bien la rencontre du terrain avec l'agent microbien.

DOCTEUR SCHMIDT

Oui mais il faut que la maladie soit déjà en "potentialité", que son lit soit préparé. Le bacille ne vient qu'après comme déclanchant. Et la maladie en puissance dans le terrain l'est aussi, il est vrai dans le bacille.

Je vous l'ai souvent dit, quand un enfant a la paume des mains qui est moite, qu'il a peur des chiens, et quand il se rebiffe et lève

la main dès qu'on veut le corriger, voilà trois symptômes qui sont typiques de Tuberculinum avant même toute lésion. Et en donnant Bacillinum ou Tuberculinum ou le remède correspondant aux symptômes de l'enfant vous éviterez une localisation tuberculeuse ou du moins vous favoriserez son immunisation rapide.

Il est certain que de plus en plus la médecine officielle tient compte du terrain, mais nos confrères n'ont pas la chance d'avoir le guide de la Loi des Semblables pour pouvoir agir.

C'est pourquoi nous devons fouiller les antécédents de nos malades pour tâcher de connaître les symptômes de début; combien de guérisons magnifiques n'avons-nous pas faites de cette façon là. Bien sûr, on peut commencer par la fin, faire du patch-work et rapiécer avec tout un tas de remèdes. Mais si l'on s'efforce de toucher le noyau, on est étonné de voir l'amélioration générale et périphérique qui en découle.

Evidemment nous tournons le dos à tout ce que nous avons appris au cours de nos études classiques au cours desquelles on nous avait habitué à considérer l'anatomo-pathologie comme la question la plus importante : car on est en présence de résultats tangibles. Et les anatomo-pathologistes se moquent bien de ce qui c'est passé en clinique et sur les erreurs de diagnostic! Il est très facile de rire lorsqu'on est en présence de résultats : mais quand il fallait soigner la montre qui ne marchait pas, sans l'ouvrir, c'était tout de même plus difficile que de la démonter pour voir. Je me rappelle un de nos professeurs d'anatomie pathologique que nous avions fini par détester parce qu'il ricanait toujours : c'étaient des moqueries constantes sur les diagnostics erronés.... Evidemment il y en avait beaucoup, plus de 66 % même, et je vous garantis que cela nous rendait très modestes.

Au cours de nos études on nous montre ces résultats morbides : mais il serait plus intéressant de savoir comment ils se sont produits et pourquoi ils ont choisi une localisation particulière plutôt qu'une autre.

Nous disons souvent qu'il faut soigner les malades dits chirurgicaux avant de les opérer. Et le Docteur WARD de San Francisco, qui était chirurgien et gynécologue, avait remarqué que 40 % de ses malades pouvaient éviter une opération quand ils étaient soignés homéopathiquement préalablement.

\*

\*      \*

SEPTIEME CONFERENCE DE KENT

INDISPOSITIONS ET SYMPTOMATOLOGIE

Dans une note du § 7, Hahnemann écrit :

IL TOMBE SOUS LE SENS QUE TOUT MEDECIN RAISONNABLE ELIMINE D'ABORD LA CAUSE OCCASIONNELLE: L'INDISPOSITION DES LORS DISPARAIT HABITUELLEMENT D'ELLE-MEME.

Vous avez, je pense, été amenés à conclure qu'il y a des pseudo-maladies qui sont des perturbations purement fonctionnelles que l'on pourrait appeler "indispositions". Un individu psorique a ses périodes d'indisposition, uniquement provoquées par des causes externes, mais ce ne sont pas ces causes externes qui lui ont donné la psore.

Un tel malade peut être sujet à des troubles gastriques par excès ou écarts alimentaires, et créer, par ce fait, ce que nous nommons indisposition. Les indispositions imitent, contrefont, ("mimiquent" comme disent les Américains), les miasmes, c'est-à-dire que les syndromes qu'elles créent sont comme l'imitation d'une manifestation miasmatique, avec cette différence, que dans la règle, la simple suppression de la cause externe permet le rétablissement du malade.

Les échecs dans les affaires, les tribulations déprimantes, les affections non partagées source de souffrance chez les jeunes filles surtout, constituent les causes apparentes de la maladie, mais, en réalité, ne sont que des causes provocatrices d'indispositions. La cause profonde, réelle, essentielle, réside à l'intérieur, c'est elle qui est en fait prédisposante, et la cause apparente occasionnelle, récemment apparue, est à l'extérieur. Si l'individu n'était pas affecté par la psore, s'il n'était pas atteint à l'intérieur de son économie par une influence miasmatique profonde, il serait capable de se libérer lui-même de ces soucis d'affaires ; des tourments de ce genre ne le rendraient pas insensé ni déséquilibré. De même la jeune amoureuse ne souffrirait pas démesurément de ses peines de coeur. Leur équilibre resterait stable.

Ainsi, le médecin doit savoir distinguer les causes extérieures, apparentes, évidentes, des causes profondes, véritables de la maladie qui, elles, exercent leur poussée du centre à la circonférence et sont centrifuges.

Chaque fois qu'Hahnemann parle de "maladie vraie", il la nomme maladie "miasmatique". Ici, par contre il emploie un autre terme : "L'INDISPOSITION, dit-il, disparaît habituellement d'elle-même". Si l'état psorique latent a été quelque peu réveillé, la légère perturbation ainsi créée pourra être rétablie à l'aide de quelques doses du remède homéopathique approprié.

Prenons un exemple : Si un homme a commis des erreurs alimentaires et souffre de l'estomac, il lui suffira de cesser ses écarts, pour se guérir. Mais si les troubles semblent quelque peu se prolonger, une dose d'un médicament comme Nux vomica, par exemple, ou d'un autre remède répondant aux indications, remettra le malade de ses troubles gastriques;

et il n'éprouvera plus aucune indisposition tant qu'il vivra d'une façon hygiénique et conséquente.

AINSI, dit Hahnemann, ON ELOIGNE DE LA CHAMBRE LES FLEURS TROP ODORANTES QUI POURRAIENT PROVOQUER DES LIPOTHYMIES OU DES MANIFESTATIONS HYSTERIQUES.

Certaines jeunes filles nerveuses sont tellement sensibles à l'odeur des fleurs que leur parfum les fait presque s'évanouir. Il est d'autres individus qui sont à tel point imprégnés du "miasme" psorique qu'ils ne peuvent vivre dans une atmosphère ordinaire. Certains doivent être envoyés à la montagne, d'autres dans des régions très chaudes, d'autres enfin dans des pays froids: voilà ce qu'on appelle faire disparaître la cause occasionnelle, la cause apparente aggravante de ces maux.

Un tuberculeux à un stade déjà avancé, un de ces cas à évolution progressive, à Philadelphie, par exemple, doit être envoyé dans un climat où on puisse le mettre dans les conditions favorables pour améliorer sa santé. La cause externe ou apparente, la cause perturbatrice de son état morbide est ainsi éloignée, mais la cause réelle de sa maladie, elle, est antérieure. Le médecin ne fait pas changer son malade de lieu et de climat dans le but de le guérir, mais uniquement afin de le mettre dans des conditions climatiques favorables.

"IL ENLEVE DE LA CORNEE LE CORPS ETRANGER QUI PRODUIT L'OPHTALMIE.

IL DEGAGE POUR MIEUX LE REAJUSTER LE BANDAGE TROP SERRE POUVANT CAUSER LA GANGRENE D'UN MEMBRE BLESSE.

IL DENUDE AFIN DE LA LIGATURER L'ARTERE LESEE DONT L'HEMORRAGIE PRODUIT UNE SYNCOPÉ,

IL TENTE PAR DES VOMISSEMENTS L'EVACUATION DES BAIES DE BELLADONNE AVALEES", etc.....

Eh bien! sans indiquer les circonstances et les conditions dans lesquelles Hahnemann a dit tout cela, on a voulu faire croire, à propos de la phrase citée plus haut, qu'il recommandait les vomitifs comme c'était la mode à son époque. De prétendus médecins se sont servis de cette note du père de l'Homoéopathie comme d'un manteau pour couvrir leur mauvaise foi et justifier une thérapeutique purement externe. Ils répètent à l'envi qu'Hahnemann recommande cette pratique, mais l'on voit combien sa pensée est travestie et leur affirmation mensongère.

Voici une autre annotation d'Hahnemann :

"NE SACHANT SOUVENT A QUEL AUTRE EXPEDIENT RECOURIR , L'ANCIENNE ECOLE A DE TOUT TEMPS CHERCHE A COMBATTRE DANS LES MALADIES ET SI POSSIBLE A SUPPRIMER PAR DES MEDICAMENTS , UN SEUL DES SYMPTOMES MULTIPLES QU'ELLES PRESENTENT - METHODE BORNEE CONNUE SOUS LE NOM DE MEDECINE SYMPTOMATIQUE".

Ce procédé, que l'on pourrait appeler thérapeutique parcellaire, consistant à isoler un petit groupe de symptômes et à le traiter seul comme s'il représentait la maladie elle-même est incorrect, car il ne s'applique pas à la totalité du sujet. Un groupe de symptômes peut surgir et se manifester sur certains organes, comme l'utérus ou le vagin, par exemple. Si on a la conception parcellaire dont nous venons de parler, le but sera

de supprimer un groupe symptomatique seulement. Cela fait, le gynécologue pense avoir ainsi déraciné le mal et guéri la malade. Hahnemann condamne cette doctrine, dont l'illogisme saute immédiatement aux yeux.

Dans de nombreux cas on voit se produire en même temps des manifestations du coeur et du foie qu'on dénomme "maladie de coeur" et "maladie de foie", etc... (pour nous exprimer dans les termes de l'ancienne école et quoique nous sachions parfaitement que cela ne constitue pas du tout pour nous une maladie), de telle sorte que si chaque spécialiste est consulté, chacun dirige l'assaut vers la région qui lui est particulière. Le malade fait ainsi la tournée de tous les spécialistes, après quoi il ne faut pas s'étonner de trouver l'annonce mortuaire de ce pauvre malheureux dans les journaux!

Un vieux médecin allopathe déclarait un jour au sujet d'un cas de pneumonie qu'il traitait, avoir réussi à faire tomber la fièvre en quelques heures et ainsi à couper la maladie. "Oui", lui dit un confrère, "la pneumonie est guérie, mais le patient va mourir". Telle est bien souvent la direction que prend la maladie quand on supprime un groupe isolé de symptômes. On peut faire disparaître la constipation par des purgatifs, les troubles hépatiques peuvent quelquefois être écartés temporairement par une forte dose de calomel, des ulcères torpides être stimulés de telle sorte qu'ils finissent par se cicatriser, mais le malade lui-même n'est pas guéri. Hahnemann déclare étrange que le médecin ne puisse comprendre que la suppression de ces symptômes régionaux n'est pas une guérison réelle, mais que le sujet, au contraire, si on l'examine avec conscience, s'en trouve plus mal.

Bien des patients ne sont pas atteints assez profondément pour remarquer immédiatement les conséquences funestes dues à la fermeture d'une fistule anale chronique, par une intervention chirurgicale par exemple; mais, si le malade est menacé de phthisie ou s'il devient particulièrement asthénique, la fermeture de cet émonctoire fistuleux exacerbera brusquement son état, et pourra même causer sa mort dans l'espace d'un ou deux ans. S'il en est des plus robustes, ils pourront survivre encore un certain nombre d'années et seront cités comme exemple probants de guérison!

Ce genre de traitement pourtant courant n'est pas basé sur des principes, et une observation rigoureuse convaincra tous ceux qui réfléchissent de son inutilité et de son danger. La fistule s'est ouverte à cet endroit pour une raison salutaire, et si on l'avait laissé couler en traitant avec soin l'état général du malade et en évitant sa fermeture artificielle intempestive, elle serait restée comme un émonctoire, une soupape de sûreté, jusqu'à la guérison et du patient et de sa fistule. Quand le malade lui-même est guéri, la fistule cesse d'être nécessaire et de ce fait guérit toute seule. L'ORGANON condamne par principe, la suppression de manifestations externes des maladies, par tout procédé externe quel qu'il soit.

Les causes externes ou traumatiques sont extra-psoriques, occasionnelles, secondaires. La psore est indépendante de ces causes qui peuvent se produire tout aussi bien chez un individu psorique ou non. Il est possible que le malade ait des habitudes de vie correctes et sobres, autant que cela soit réalisable de nos jours. Il est possible qu'il se



comporte normalement et raisonnablement, ne prenant ni café ni thé, ou seulement en petites quantités, prudent dans son régime, évitant toute cause externe qui puisse provoquer une indisposition, et pourtant, un tel sujet peut rester malade. Les symptômes individuels dont il souffre encore constituent la véritable empreinte, l'image extérieurement réfléchie, de la nature interne de sa maladie.

"PUISQU'ON NE PEUT CONNAITRE UNE MALADIE QU'EXCLUSIVEMENT PAR SA SYMPTOMATOLOGIE, LORSQU'IL N'Y A PAS DE CAUSES EVIDENTES A ELOIGNER - la causa occasionalis - QUI L'OCCASIONNENT OU L'ENTRETIENNENT, IL EST CLAIR QUE LES SYMPTOMES SEULS DOIVENT SERVIR DE GUIDE DANS LE CHOIX DES MOYENS PROPRES A LA GUERISON. TOUTEFOIS IL CONVIENDRA DE NE PAS NEGLIGER LA PRESENCE POSSIBLE D'UNE DIATHESE MORBIDE (MIASME) ET DE CIRCONSTANCES ACCESSOIRES".

Les enseignements d'Hahnemann nous montrent que ce tableau symptomatique a son application pratique, et que toute maladie curable se présente au médecin intelligent dans la totalité des symptômes subjectifs et objectifs qu'il peut percevoir. L'examen d'une longue série de symptômes fournit immédiatement à l'esprit une image de la perturbation interne qui les produit, et cet ensemble des manifestations perceptibles constitue pour le médecin perspicace la principale et la seule voie permettant de trouver le remède nécessaire, le seul dont il a besoin pour guérir son malade.

Les autres éléments de diagnostics obtenus par les analyses de laboratoire : urine, sang, sécrétions, etc...rayons X ou autres, n'apportent pas des éléments thérapeutiques vrais, mais seront utiles pour des considérations d'hygiène, d'isolement, prescriptions de régime, et pour établir la phase de la maladie, afin d'en tirer les pronostics probables. (Trad.).

Ces considérations nous amènent à diviser l'Homoéopathie en deux parties : la science et l'art. La science traite des questions doctrinales, elle s'occupe des principes, de l'ordre biologique - que l'on pourrait appeler la "physiologie"; elle s'occupe aussi du désordre physiopathologique provoqué dans l'organisme autant par les maladies naturelles que par les maladies guéries artificiellement dans le but de connaître l'effet des drogues sur l'être humain, c'est-à-dire de la "pathologie" (la pathologie de la maladie, ce qui n'est pas du tout l'anatomie pathologique), elle étudie enfin avec beaucoup de minutie le processus de la "guérison" pour bien la distinguer du camouflage et de la suppression...C'est la science de l'homoéopathie qu'il convient d'étudier en premier lieu pour se préparer à son application qui est ce qu'on appelle l'art homoéopathique.

Si nous observons un peu ceux qui possèdent une formation homoéopathique, les auto-didactes ou ceux qui ont acquis leurs connaissances de toute autre manière, nous voyons que quelques uns sont habiles à apprendre et à mémoriser la science. Ils peuvent devenir très compétents, et passer d'excellents examens, mais sont absolument incapables d'appliquer cette science, ou, en d'autres termes, de pratiquer l'art de guérir. Une bonne thérapeutique, en effet, consiste avant tout dans la manière dont la science est appliquée.

Nous étudions la maladie, comme un désordre de l'économie humaine, manifestée par des symptômes. Nous l'étudions également d'après les symptômes que les médicaments ont causés en provoquant par une véritable exploration humaine, des troubles dans cet organisme. En vérité nous pouvons étudier la nature et la qualité de la maladie tout autant par l'examen de la matière médicale, c'est-à-dire par les maladies artificiellement provoquées, que par l'observation des symptômes que nous offrent les maladies naturelles. Ainsi, si nous ne pouvons utiliser nos loisirs à étudier les symptômes des malades, il est bon d'employer ce temps à apprendre avec intelligence la symptomatologie de la matière médicale. La vraie science homéopathique consiste dans la façon d'acquérir, avec toute la compréhension désirable, des connaissances sur la nature des médicaments et de leurs qualités, leurs apparences, leur physionomie morbide et les relations qu'ils présentent avec l'individu malade. Elle consiste ensuite, à étudier la nature de la maladie dans la grande famille humaine afin de comparer cet état pathologique avec les symptômes de notre matière médicale. De cette façon nous serons à même de connaître la loi de guérison et tout ce qui s'y rapporte, et nous pourrons alors formuler des doctrines grâce auxquelles la loi peut être appliquée et rendue utile, en présentant la vérité sous une forme qui puisse être perçue par l'esprit humain.

Cela n'est cependant que la science, et, malgré toutes les connaissances qu'elle nous apporte, nous pouvons ne pas réussir à guérir un malade. Vous observez certains confrères, qui, quoique imbus de science homéopathique, font au chevet de leurs malades piètre figure et sont dans les plus grandes difficultés pour établir une prescription adéquate. Ils paraissent incapables de percevoir dans un médicament en quoi il est similaire à la maladie. Je crois que s'ils aimaient vraiment leur mission, cet obstacle disparaîtrait, mais, malheureusement, ils pensent surtout à leur porte-monnaie. Le médecin qui réussit et a le plus de succès est celui qui veut tout d'abord guérir, celui qui pratique en premier lieu dans le but de se perfectionner, de vérifier ses connaissances, celui qui accomplit son devoir par amour du devoir. Je n'ai jamais connu un seul de ceux-là qui ait échoué. Cet amour le stimule pour avancer, progresser, et l'empêche de se laisser décourager par ses premiers échecs; il le conduit au succès, d'abord dans des cas simples, puis dans des situations plus compliquées. S'il ne possédait pas, pour accomplir cette tâche, un amour exceptionnel, il ne réussirait pas.

Un jour, on demandait à un artiste comment il pouvait mêler aussi admirablement ses couleurs. Il répondit : "Avec mon coeur, Monsieur." Ainsi quelqu'un peut posséder toute la connaissance de la science homéopathique qu'un cerveau humain est capable d'enregistrer et cependant échouer dans l'application de l'art homéopathique. Si l'on n'éprouve ni goût, ni amour pour son travail, celui-ci ne devient plus alors qu'une simple question de mémorisation et de connaissance superficielle. Le médecin qui apprend à aimer sa profession, qui y pense constamment, comme faisant partie de sa vie, arrive alors à la comprendre comme un art et à en faire l'application de la façon la plus parfaite. L'attention soutenue et méthodique dans son travail, conduira tout médecin, même d'intelligence moyenne, si loin dans la compréhension de sa tâche professionnelle,

qu'il sera capable de percevoir à l'aide des symptômes tout ce qui se passe dans l'économie. A la lecture des expérimentations faites sur l'homme sain, il saisira la vraie nature de la maladie telle qu'elle y est exprimée. Arrivé à ce degré de perception il lui sera possible de voir ce qu'on appelle l'"image réfléchie à l'intérieur".

Point n'est besoin de se trouver longtemps parmi les médecins et de les observer, pour s'apercevoir que plusieurs d'entre eux possèdent une mémoire purement externe de la Matière médicale - si l'on peut s'exprimer ainsi - mais qu'ils n'ont pas la moindre idée de la nature des médicaments qu'ils emploient, ni assez de perception pour juger de la qualité ou des effets que produisent les remèdes. Le portrait ne se présente pas à leur esprit comme un tableau de maître, c'est quelque chose de froid et de distant. Un artiste travaille à sa peinture de telle sorte qu'il voit son tableau nuit et jour dans son esprit, il se le représente avec tout son amour, il conçoit par avance chaque trait qu'il va peindre le jour suivant, il se place devant son ouvrage et le contemple, ravi. Il l'aime.

Il en est de même pour la physionomie d'un médicament. Cette représentation se montre à l'esprit de telle sorte qu'elle est sa reproduction, elle extériorise comme dans un "proving" sa nature intime. Si le médecin ne se forme pas une image nette des symptômes observés, son patient est une énigme pour lui, son remède également. Cela cependant ne peut pas tout de suite bien se comprendre. Vous venez, si l'on peut dire, d'un monde où l'éducation consiste à mémoriser des symptômes, à réciter des formules et des prescriptions apprises par coeur, avec vraiment bien peu de chose dans l'esprit, et la mémoire est surchargée d'un amoncellement de faits que vous n'avez appris qu'à répéter, qui n'ont aucune application directement pratique. Tout cela n'est au fond que confusion, conduisant l'homme à une confusion plus grande encore. Il n'y a aucun ordre dans tout cela.

"A CET AGE NUL SOUCI D'UTILITE INTELLECTUELLE; INTELLIGENCE DOCILEMENT SCOLAIRE, PLEINEMENT LIVRESQUE, SAGEMENT EMBOURGEOISEE, ENCORE ACCRUE PAR L'EXERCICE INTENSE DE LA MEMOIRE, DE CONCEPTS SCLEREUX ET FIGES. UN BON ELEVE RABACHANT LA MATIERE BUTINEE DANS LES COURS DE BONS MAITRES ET DANS LES BONS LIVRES. NOUS EVOQUONS DES VIANDES CONSCIENCIEUSEMENT MANGEEES JUSQU'A CE QU'IL N'EN RESTE PLUS QU'UNE MASSE MORTE SANS SEVE, SANS VIE ET SANS SUBSTANCE, QUE NOUS RETIRONS DE LA BOUCHE POUR LA PROPOSER A NOTRE CHIEN QUI EN FERA SES DELICES. AU DESSUS DE TOUT CELA CEPENDANT LE SENTIMENT SOURD ET PROFOND D'INSATISFACTION QUE DONNE UN TRAVAIL MAL CONDUIT ET UNE PENSÉE MAL ADAPTEE".

(Portié, Exploration humaine.  
Presses Universitaire de France, 1947.)

Dans le paragraphe 7 de l'Organon Hahnemann dit :

"EN UN MOT, DANS TOUT CAS MORBIDE INDIVIDUEL, LA TOTALITE DES SYMPTOMES DOIT ETRE POUR LE MEDECIN LA PREOCCUPATION PRINCIPALE, L'OBJET UNIQUE DE TOUTE SON ATTENTION, LA SEULE CHOSE

DEVANT ETRE ELIMINEE PAR SON INTERVENTION EN VUE DE LA GUERISON AFIN DE TRANSFORMER LA MALADIE EN ETAT DE SANTE".

Telle est la façon de rétablir l'harmonie, de transformer le désordre interne en ordre, selon une sage disposition des choses et selon les indications que nous avons exposées et appliquées précédemment, concernant toute guérison rationnelle, laquelle doit s'établir :

de haut en bas,  
de dedans en dehors,  
et dans l'ordre inverse de l'apparition des symptômes.

=====

#### DISCUSSION

##### DOCTEUR SCHMIDT

j'ai souvent dit et répété qu'il fallait distinguer "ensemble", "totalité" et "universalité" des symptômes.

L'ensemble des symptômes est celui que l'on observe à un moment donné au cours d'une maladie aiguë par exemple : une crise de rhume des foins, une crise lithiasique subite, une piqure d'abeille. On prend l'ensemble de ces symptômes et on cherche le remède correspondant.

La totalité des symptômes est celle qui comporte tous les symptômes d'un malade dans l'étude d'un cas chronique par exemple, depuis le début de la maladie jusqu'à l'état présent.

Mais pour l'étude d'un cas constitutionnel nous devons prendre :

L'universalité des symptômes c'est-à-dire les symptômes du malade actuel, les symptômes qu'il a eu tout au long de sa vie depuis son enfance, et aussi les symptômes des parents, du père s'il s'agit d'une fille, de la mère s'il s'agit d'un garçon.

Et voici un petit exemple de ma clientèle :

Monsieur M., 43 ans. Opéré d'une hydrocèle et d'une hernie à une année. Sujet à de nombreuses angines. Fait une primo infection au sommet droit à 26 ans, une commotion cérébrale à 33 ans, et depuis dix ans souffre d'une fistule anale.

Son médecin l'envoie chez un chirurgien, prétendant qu'il n'y a pas d'autre issue que l'opération. Ce dernier confirme cette opinion en insistant que seule l'opération apporte une satisfaction et que tous les autres moyens ne sont voués qu'à l'insuccès et que s'il attend encore, tente quelque traitement que ce soit, l'opération sera rendue plus difficile, sinon impossible. Le malade effrayé accepte la préparation à l'opération qui consiste en cautérisation avec de la pierre infernale qui le fait cruellement souffrir; puis il subit l'opération dite "radicale et salvatrice".

Mais la cicatrisation se fait mal, et le chirurgien prétend qu'il s'est infecté. Après un mois elle coule toujours. Traitement au nitrate d'argent, toujours douloureux. Un mois après, état stationnaire : fistule comme auparavant, sinon plus suppurante.

Traitement par cautérisation locale qui arrête l'écoulement pendant deux semaines, qui reprend de plus belle ensuite. Après trois mois de traitement dit post-opératoire, la fistule est toujours là, bien suintante, laissant une odeur pénétrante continue affectant le moral du malade et rendant le chirurgien à chaque nouvelle consultation irrité et mécontent, prétendant que c'est son premier cas qui réagit si mal et que la faute est au patient.

Devant ce brillant résultat où le malade rappelle au praticien les paroles du début, à savoir que l'opération était la seule méthode donnant satisfaction et que tout autre moyen était voué à l'insuccès, le chirurgien répond que c'est parfaitement vrai, puisque les traitements médicaux qu'il vient de faire se sont révélés absolument négatifs. Il renvoie le malade à son médecin qui répond que ce n'est pas de son ressort et qu'il n'est pas spécialiste de l'anus. Le pauvre malade suintant par le rectum - anus soit qui mal y pense! - est complètement désemparé et dégoûté de la médecine et des médecins, mais se tourne alors vers la "divine homéopathie".

Silica XM, qui répond à tout l'état constitutionnel du malade, sèche la fistule à la première dose.

Cinq semaines après, une deuxième dose lui est administrée, puis deux mois après, Silica 50 M une seule dose. Depuis, le malade est non seulement guéri de sa fistule, mais tout son état général est transformé; il se déclare enchanté et en parfaite santé. Tel est le résultat que l'Homéopathie peut apporter en suivant la Doctrine de son fondateur.

Il ne sert de rien, ensuite d'aller mettre de tels cas sous le nez du chirurgien : il répondra "coïncidences". Car il n'y a que des chirurgiens qui puissent guérir de tels cas! Certains de ces cas réclameront un traitement prolongé d'une, deux, et même trois années: il faut savoir persévérer, disent-ils. Et puis il y a aussi des fistules qui ne guérissent pas. Je connais un curé du côté des Pyrénées qui avait une fistule et de nombreux autres symptômes. Cet homme est maintenant en parfaite santé, il n'a plus de maux de tête, ni d'insomnies, il mange bien, il est gai, plein d'entrain.... mais il a sa fistule qui suinte de temps en temps. Il a été assez intelligent pour comprendre que devant le résultat brillant sur tout son état général il vaut mieux garder la fistule et continuer à bien aller...

#### DOCTEUR MARTIN

Quel est votre comportement dans le cas des veines variqueuses ?

#### DOCTEUR SCHMIDT

C'est tout à fait différent du cas d'un écoulement. Qu'est-ce donc une varice? C'est un vaisseau ectasié qui a complètement perdu son élasticité mais souvent l'organisme crée une circulation collatérale. On peut intervenir sur cette varice pour la supprimer, sans rien risquer pour l'état général. On supprime l'ectasie variqueuse, mais votre patient reste toujours un variqueux car c'est une maladie

générale. Par l'Homoéopathie, je n'ai jamais vu de guérison : on améliore, on stoppe l'évolution des varices, mais je n'ai jamais vu guérir des varices bien établies.

#### DOCTEUR MARTIN

Et les hémorroïdes ?.

#### DOCTEUR SCHMIDT

C'est une autre question. Vous savez que les Chinois les appelaient les "perles sacrées". Parce qu'elles se trouvent quand même à un carrefour spécial de la veine porte, entre le plexus hémorroïdaire et la veine porte. Vous savez que sitôt que le foie est congestionné, les hémorroïdes grossissent : c'est un signal avertisseur nous indiquant que le foie ne va pas et qu'il faut soigner l'état général de votre malade. Si vous avez traité votre malade pendant plusieurs mois, si son état général s'est amélioré, et si les hémorroïdes persistent toujours aussi grosses et aussi gênantes, on peut alors envisager une intervention. Mais il faut préparer votre malade à l'intervention. On est toujours étonnés de voir le nombre de malades auxquels il est possible d'éviter une opération. Le Docteur WARD en Amérique, qui était un chirurgien homoéopathe disait qu'il évitait l'opération à 43 % de ses malades en les traitant par l'homoéopathie pour leur état général.

#### DOCTEUR NIBOYET

Je traitais jusqu'ici les hémorroïdes par l'acupuncture et par le massage du pied avec de bons résultats. Mais maintenant je les traite avec des résultats formidables par l'auriculothérapie. Il faut piquer sous l'extrémité de l'anthélix, tout à fait dans l'angle, sous le repli de la racine de l'hélix, un point en général douloureux qui donne des résultats incroyables. J'ai guéri des hémorroïdes grosses comme le poing, que l'on devait opérer. On pique à l'or si cela saigne, et à l'argent si cela ne saigne pas.

#### DOCTEUR SCHMIDT

Comme Kent vient de l'exposer, il y a en médecine l'Art et la Science. Vous verrez souvent des personnalités brillantes qui ont passé les concours des hôpitaux et qui, lorsqu'ils s'engagent dans la clientèle privée perdent pied. Car la clientèle d'hôpital subit ce qu'on lui dit, mais le client privé vous lâche lorsque cela ne va pas tout de suite bien; il vous fait des reproches, il vous pose des questions. Et là commence un petit dialogue, parfois même une petite "lutte" entre le médecin et son malade. On discute, on vous désapprouve, on vous critique et vous apprendrez parfois qu'on vous a quitté pour telle ou telle raison : votre réputation commence à être mauvaise dans tel quartier, dans telle famille. C'est là où l'on voit la grande différence entre le contact médecin-malade à l'hôpital ou en clientèle privée. Et il est beaucoup plus difficile de soigner en clientèle privée car il y a de nombreux facteurs moraux et de contact

humain, qui interviennent alors.

Jamais on ne nous apprend la psychologie médicale. Il est des circonstances où la réponse ne peut venir que de la culture générale alliée aux dons personnels de chacun.

Il y a aussi une chose curieuse dans ce domaine. Celui qui ne court pas après la clientèle, et qui ne s'occupe pas de son portemonnaie, chose extraordinaire pour celui-là, la clientèle vient toute seule. Mais celui qui s'inquiète de ces questions, se fait un souci monstre, celui-là est perdu. Il faut que le médecin aie d'abord confiance dans sa mission et fasse son devoir consciencieusement, alors il est comblé.

\*

\*      \*

# VIIIe CONFERENCE DE KENT

## LA "SUBSTANCE" ORIGINELLE

### INTRODUCTION DU DOCTEUR SCHMIDT

Cette étude est d'autant plus intéressante que lorsque KENT a choisi le sujet de ces conférences (qui sont des commentaires de l'Organon) il a justement fait le contraire de ce que vous auriez fait peut être pour la plupart. Au lieu d'écarter les difficultés, il les a rassemblées.

Un de mes professeurs nous disait : "Messieurs, quand vous aurez des choses compliquées, ou un programme de tâches difficiles, commencez par les plus ennuyeuses et les plus difficiles. Et pour finir vous n'aurez plus que les faciles".

KENT a abordé des sujets extrêmement ardues et complexes comme ceux de la Psore, de la force Vitale, et de la "Substance originelle", et il les a abordé d'une façon admirable.

Même ceux qui parlent anglais couramment, et qui sont anglais ou américains, quand ils lisent le chapitre de KENT sur la "simple substance", ont de la peine à bien comprendre. J'ai, pour ma part, eu la chance d'avoir mon Maître le Dr AUSTIN avec lequel nous avons consacré un mois entier rien qu'à ce chapitre de la "substance originelle". Nous avons épluché chaque mot; il m'a expliqué ce que KENT lui avait dit à ce sujet. Et j'ai pu ainsi faire une traduction libre de ce chapitre. Car il n'est pas possible de suivre l'anglais de trop près. Vous savez que le français est à la fois la langue la plus riche et la plus pauvre. La plus riche parce qu'elle a peu de mots et qu'elle est très concise. Vous savez que la langue anglaise a beaucoup plus de mots, et par là même est beaucoup plus imprécise. C'est pour cela que le français est une langue internationale, une langue diplomatique spécialement réservée pour les questions de droit parce qu'elle a moins d'ambiguïté que l'anglais ou l'allemand.

Dans la 2e édition de son Organon, HAHNEMANN parle de force vitale ou de force spirituelle, et dans la 4e édition, il l'appelle force immatérielle. HIPPOCRATE parle déjà dans ses oeuvres de "Substance immatérielle" qu'il appelle L'Enormon.

Il existe plus de 120 paragraphes où l'Organon mentionne la force vitale. HAHNEMANN l'appelle tantôt force, tantôt principe, ce qui correspond à l'allemand "Geistartige lebenskraft (Lebens prinzip)" , la force ou principe vital spirituel ou immatériel.

Dans ce paragraphe de l'Organon, paru en 1832, et traduit par JOURDAN, HAHNEMANN parle bien de "substance invisible". Pour KENT, cette "substance" c'est ce qui est réel, pour la distinguer de ce qui est apparent; c'est vraiment la base de toute manifestation extérieure, le sujet permanent de la cause des phénomènes, soit matériels, soit spirituels. C'est non seulement l'essence de quelque chose de vivant, d'existant, mais c'est l'essence plus l'existence, c'est l'essentiel de toute chose, l'élément le



plus important de toute existence. Quoique immatériel il ne faut pas le considérer comme inspatial, mais bien comme spatial énergétique, (Prof. Joannon).

C'est C. LEADBEATER qui a écrit :

" La vie n'est jamais silencieuse, son expression n'est point un cri, elle est un chant. L'homme doit apprendre d'elle qu'il fait partie lui-même de l'harmonie; il doit apprendre à obéir aux lois de l'harmonie. Ce chant qui résonne constamment dans l'univers, vibre dans l'oreille des hommes qui ne veulent hélas ! pas en entendre la beauté".

" Il comprend le grave bourdon de la mer, le soupir du vent dans les arbres, les rugissements du torrent qui dévale de la montagne, le murmure du ruisseau, de la rivière, de la cascade, qui tous, avec bien d'autres sons, composent au cours de son existence le chant puissant de la nature; ce chant n'est que l'action dans le monde physique d'une harmonie infiniment plus grande, l'harmonie des sphères,..."

Ne pas confondre énergie vitale et natura medicatrix. L'énergie vitale, d'après GRANIER, préside à la conservation de la vie, elle domine l'organisme dans sa totalité et la nature médicatrice est sous ses ordres et n'en est qu'une portion. L'énergie vitale anime toute l'économie, c'est le "moteur principe" de notre mécanisme physiologique, tant en santé qu'en maladie.

La nature médicatrice cherche seulement à réparer les troubles qui se produisent quand l'organisme est désaccordé par la maladie.

La médecine antique rapportait à la puissance propre au corps vivant, la guérison de toutes les affections morbides. "La nature, dit HIPPOCRATE, suffit seule aux animaux pour toutes les choses; elle sait d'elle-même ce qui leur est nécessaire sans avoir besoin qu'on le lui enseigne et sans l'avoir appris de personne.... Elle est le premier médecin des maladies; et ce n'est qu'en favorisant ses efforts que nous obtenons quelques succès".

La nature, grâce à l'énergie vitale, guérit les maladies: ce dogme, nous l'adoptons pleinement. Nous reconnaissons que le médecin, s'il est la sauvegarde des malades, n'est que le ministre de la nature. Il faut dire cependant que cette thèse n'a qu'une valeur générale. Dans certains cas, les rôles changent : le ministre devient roi et la nature entre sous les ordres du médecin. La nature agit toujours, mais elle n'agit pas constamment dans une voie normale, ou selon un degré de force proportionnelle à la force nocive.

Lorsque la nature est trop faible, dans le combat qu'elle livre à l'agent morbide, c'est au médecin de venir à son aide, à lui fournir les forces médicamenteuses qui s'ajoutent à sa force propre, et le triomphe de la nature devient alors le résultat de ces forces combinées.

D'autres fois, la nature agit d'une manière aveugle ou même perturbatrice. Dans ces cas, au lieu de sauver le malade, elle emploie les moyens les plus directs pour occasionner sa perte. C'est encore au médecin à ramener la nature dans la voie normale, à la diriger. Le médecin est alors semblable à un capitaine de vaisseau. Le vaisseau possède la force nécessaire pour agir, mais il est incapable de choisir lui-même

la voie qu'il doit suivre au milieu des flots soulevés et bouleversés par la tempête. C'est au capitaine à commander, pour arriver au port par une manoeuvre habilement combinée.

Dans d'autres cas, enfin, la nature se laisse attaquer tranquillement par l'agent morbide, et au lieu de résister aux premières atteintes, semble dormir dans l'indifférence la plus dangereuse. C'est encore au médecin à secouer l'énergie vitale, à jeter le cri d'alarme, et à la placer sur les points où doivent se porter les premiers mouvements de la défense.

Dans toutes ces manoeuvres, le médecin se sert de la nature pour arriver à son but : la guérison, le rétablissement de l'équilibre vital troublé par l'agent morbide. Telle est, surtout pour notre école, la doctrine de la Natura medicatrix.

Il est évident qu'il devait arriver, touchant cette doctrine, ce qui est arrivé et ce qui arrive tous les jours à propos de tous les dogmes : les uns la repoussent et les autres l'exagèrent. Ceux qui la repoussent agissent d'après leurs idées systématiques et leur aveugle exclusivisme. C'est ce que font les matérialistes modernes, qui chassent du corps vivant toute puissance animique ou même fluidique, comme ils voudraient chasser toute puissance divine de l'univers.

Ceux qui exagèrent la doctrine de la nature médicatrice sont trop confiants dans les forces et la tendance ordinaire de cette puissance et restent, à l'imitation de l'illustre STAHL, dans une inaction dangereuse ou funeste. Ceux-là en arrivent à se croiser les bras et à rester spectateurs tranquilles et indifférents devant le combat entre la nature et l'agent morbide. Lorsque la maladie est curable, la nature seule peut la guérir; lorsque la maladie est incurable, à quoi bon faire quelque chose ?. En s'appuyant sur le mol oreiller de ce dilemme, ces médecins, non praticiens, s'endorment dans l'indifférence la plus coupable. In medio virtus, comme toujours. Agissons quand il le faut. Mais soyons toujours attentifs aux mouvements de l'agent morbide, aux mouvements de la nature et, selon les circonstances, sachons obéir ou commander. (GRANIER, Homoéolexique, Paris 1874).

Cette conférence de KENT touche de très près à la notion d'homoéodynamie (homoios : semblable et dynamis : force) dynamique des semblables. Ce mot composé est pris ici dans son acception la plus générale. Mais il ne faut pas confondre l'homoéodynamie avec la pharmaco-dynamie dont le sens est plus particulier. L'homoéodynamie est l'étude des forces appliquées à la médecine, ou plutôt à la thérapeutique par les semblables. De tous temps on s'est occupé de l'étude des forces, et dans notre siècle on s'en occupe, avec raison, plus que jamais. C'est que les forces sont tout et partout, puisque le mouvement est tout et partout. Et si l'étude des forces intéresse toutes les sciences, elle peut bien aussi intéresser la médecine, surtout la thérapeutique.

La thérapeutique qu'est-elle en effet ?; sinon la mise en action du remède pour anéantir la maladie. Or si la maladie est une force, le remède aussi est une force. La maladie est-elle une force dans le sens strict du mot ?; n'est-elle pas plutôt l'effet d'une force ?. Le remède est-il une force ?; n'est-il pas plutôt le véhicule d'une force ?. Tout

cela est possible. Mais comme il est très difficile de parler de force avec tout le purisme voulu par la science, il nous arrivera peut-être de prendre l'effet pour la cause et réciproquement pour plus de facilité de langage. La maladie, en réalité, est un comportement, c'est-à-dire une manière d'agir.

Pour bien comprendre l'homoéodynamie, il faut connaître d'abord certains principes que repousse l'école organicienne mais qu'admettent tous les médecins de l'école vitaliste, et les homoéopathes ont l'honneur d'être de ce nombre. Qu'est-ce que la vie ? Nous ne le savons pas, mais nous sentons que c'est une force. Nous sentons ensuite qu'il y a en nous deux forces, sinon de nature différente, du moins de manifestation différente. L'une est au centre et l'autre rayonne à la circonférence. Au fond, il n'y en a qu'une, elles ne font qu'une, car l'une n'est que le rayonnement de l'autre. Nous pouvons parler de la force vitale proprement dite et de la force organique. Mais pour admettre ces deux forces, ce foyer et son rayonnement, il faut admettre un fluide vital qui repose au centre de la vie et des organes qui sont animés par le rayonnement de ce foyer. Cela admis nous pouvons étudier les relations qui existent entre ces forces et notre thérapeutique.

On distingue, dans toute force, trois éléments : son application, sa direction et son intensité. Or, voici ce qui se passe dans la mise en action des semblables; soit :

- 1 qu'il s'agisse de la production d'une maladie naturelle par un agent, une force quelconque;
- 2 de la production d'une maladie artificielle par une substance, un médicament que vous donnez à quelqu'un, une force quelconque;
- 3 de la neutralisation d'une maladie par un médicament, c'est-à-dire par une force semblable;
- 4 de la neutralisation de deux maladies semblables, c'est-à-dire encore de deux forces semblables;
- 5 enfin de la neutralisation de deux médicaments semblables, c'est-à-dire toujours de deux forces semblables.

L'agent "morbifère" ou médicamenteux a comme toutes les forces, trois éléments : son application, sa direction et son intensité. Son application est au foyer vital d'une manière directe, sa direction d'une manière réflexe se porte sur les organes, et son intensité, par rayonnement pourrait-on dire, produit les symptômes. C'est d'une manière générale et par comparaison avec un rayon incident puis réfléchi et formant l'angle d'incidence égal à l'angle de réflexion; de même un agent morbide frappe la force vitale, se réfléchit sur un organe ou un appareil organique, produisant des groupes et des séries symptomatiques; le même jeu produit les maladies naturelles et les maladies artificielles.

\*

\*      \*

Neuvième Conférence de Kent  
=====

LE PRINCIPE VITAL

Les sciences biologiques ont fait d'énormes progrès; mais la recherche n'a pas fait avancer d'un pas nos connaissances sur l'origine de la vie.

Prof. Rouvière

ORGANON § 10 et 11.

§ 10. SANS FORCE VITALE L'ORGANISME MATERIEL EST INCAPABLE DE SENTIR, D'AGIR ET DE MAINTENIR SA PROPRE CONSERVATION. C'EST UNIQUEMENT A L'ESSENCE IMMATERIELLE (PRINCIPE DE VIE-ENERGIE VITALE) L'ANIMANT EN ETAT DE SANTE OU DE MALADIE QU'IL DOIT SES SENSATIONS ET L'ACCOMPLISSEMENT DE SES FONCTIONS VITALES.

§ 11. QUAND L'HOMME TOMBE MALADE, CETTE ENERGIE VITALE IMMATERIELLE, ACTIVE PAR ELLE-MEME ET PARTOUT PRESENTE DANS SON CORPS, EST, DES LE DEBUT DE LA MALADIE, LA SEULE QUI RESSENTE L'INFLUENCE DYNAMIQUE DE L'AGENT MORBIDE HOSTILE A LA VIE.

SEUL LE PRINCIPE VITAL, APRES AVOIR ETE AINSI DESACORDE, PEUT PROCURER A L'ORGANISME LES SENSATIONS DESAGREABLES QU'IL EPROUVE ET LE POUSSER AUX ACTIONS INSOLITES QUE NOUS APPELONS "MALADIES". CAR, ETANT INVISIBLE PAR ELLE-MEME ET RECONNAISSABLE SEULEMENT PAR SES EFFETS DANS L'ORGANISME, CETTE ENTITE ENERGETIQUE N'EXPRIME ET NE PEUT REVELER SON DEREGLEMENT QUE PAR DES MANIFESTATIONS PATHOLOGIQUES DANS LES SENSATIONS ET LES FONCTIONS, C'EST-A-DIRE PAR DES "SYMPTOMES MORBIDES" (MANIFESTATIONS QUI SEULES SONT ACCESSIBLES AUX SENS DE L'OBSERVATEUR ET DU MEDECIN).

Hahnemann, il est évident, désirait enseigner que les symptômes subjectifs autant qu'objectifs, grâce auxquels nous reconnaissons un état pathologique déterminé, sont provoqués par un dérèglement, un manque d'équilibre des diverses fonctions végétatives et affectives de l'être humain. Ces sensations constituent le langage par lequel se traduit le dysfonctionnement, c'est-à-dire l'expression qui nous fait reconnaître la perturbation, la manifestation pathologique appelée maladie. Ce principe vital immatériel - substance originelle - compénètre et anime l'être humain tout entier, et dans l'état de maladie, cette perturbation s'infiltré, pourrait-on dire, d'une façon semblable dans tout l'organisme, envahissant chaque cellule et chaque parcelle de l'économie humaine.

Au cours de ces études, nous verrons que les modifications pathologiques qui se produisent dans la structure cellulaire, sont les conséquences premières de ce dérèglement du principe vital immatériel, lequel constitue l'élément réactif initial du déséquilibre. A ce moment se manifeste, dans les sensations, des changements qui traduisent ce début. Ce dernier survient bien longtemps avant l'apparition des moindres changements objectifs, visibles, dans la substance matérielle du corps.

Par ses propres sensations, le patient lui-même peut se rendre compte de ces modifications cellulaires. Celles-ci sont incompatibles avec la vie, et précèdent incontinent la mort de la cellule, car la vie dans son sens large et le plus complet signifie, être libre. Dès que l'économie interne est privée d'une façon quelconque de sa liberté, la mort apparaît menaçante. Lorsque la liberté disparaît, la déchéance puis la mort la remplacent inmanquablement. C'est ainsi que les choses se passent quand il y a afflux d'une "substance" originelle énergétique revêtant la forme ou possédant la nature d'une maladie. C'est dans son essence un mal qui se répand dans l'économie, et pourtant c'est une matière incorporelle.

Tout ce qui vit ici-bas, est représenté par quelque chose de "substantiel, de réel", et possède en soi-même la puissance d'agir, de se perpétuer. Le fait de jouir de ce double pouvoir affirme une capacité énergétique, et celle-ci, nécessairement, se manifeste par des résultats.

Toute cause morbide, par conséquent, revêt une forme qui en est le substratum. Si celle-ci n'existait pas à l'état de matière incorporelle, elle ne pourrait affecter les formes de la "substance" originelle dans l'état naturel de l'économie. De plus, toute cause morbide se mêle à toutes les formes de la substance physique depuis les plus subtiles jusqu'aux plus grossières, évoluant et se propageant par voie centrifuge du début à la fin, à partir de ce qui est le plus intérieur jusqu'aux limites les plus extérieures. L'aboutissement de telles activités et de telles altérations, sous les formes les plus primitives, ne sont qu'une résultante pathologique, se rencontrant sous des formes graduellement moins subtiles, de plus en plus grossières, jusqu'à atteindre les manifestations les plus matérielles et les plus objectives.

Tout ce qui peut être vu, tout ce qu'il est possible d'observer avec l'aide des instruments les plus perfectionnés, n'en est que l'effet, le résultat objectif. Les diverses facultés dont nous jouissons pour observer le monde de la matière ne servent à rien pour examiner le domaine de la substance incorporelle - "substance" originelle -. L'emploi d'instruments de précision nous permet de voir les conséquences les plus subtiles, qui résultent d'éléments immatériels. Nous pouvons voir les bactéries et les formes les plus infimes de la vie végétale ou animale; mais la vraie cause morbide est bien un million de fois plus subtile que ces bactéries et ne peut être observée par l'oeil humain. Les objets visibles les plus petits ne sont que les aboutissements de choses plus minuscules encore, de telle sorte que leur cause reste toujours intrinsèque. Les agents morbides auxquels Hahnemann fait allusion ne sont que des productions extrêmement ténues de matières incorporelles, chargées de potentiel toxique intrinsèque, que nous pourrions désigner, si nous cherchons à les exprimer d'une manière intelligible, par le terme de virus : Rappelons cependant que les virus sont souvent de nature grossière car ils peuvent quelquefois être perçus par nos sens; en conséquence, souvenez-vous que ces virus possèdent une nature intime, capable par elle-même de leur donner un substratum, une structure extérieure, qui alors devient le virus visible, concentré et agrégé.

Les formes les plus grossières de ces virus pourraient nous paraître relativement sans danger, si ce n'était ce qu'elles recèlent. Les produits morbides seraient comparativement anodins s'ils ne contenaient

quelque chose dans leur nature profonde, qui constitue par elle-même un principe causal. Les microbes sont les résultats de conditions intérieures. Tout se passe comme s'ils se développaient et selon les conditions du milieu, par génération spontanée, et littéralement, c'est ce qui se passe. Chaque virus est capable, dans son stade ultime, d'assumer une conformation extérieure, de revêtir une forme objective. La cause de ces représentations visibles, ne procède pas de l'extérieur, mais bien du plan immatériel et invisible. Toutes ces choses microscopiques que l'oeil arrive à dévoiler, se développent de la même façon que l'être humain vivant, elles évoluent à partir d'un centre générateur - don du Créateur - et opèrent selon des lois générales fixes.

C'est seulement lorsque le principe vital est troublé par une cause morbide (c'est-à-dire par la nature intime d'un virus sous forme de matière incorporelle) qu'il émet des manifestations réactives de sa présence. S'il ne se produisait aucune influence perturbatrice dans l'économie interne de l'homme, il n'éprouverait jamais aucun symptôme.

De même que dans cet amphithéâtre, assis sur vos sièges, dans un état de quiétude et de tranquillité complètes, vous n'êtes nullement conscients de vos yeux, de vos membres ou de vos cheveux. Pour cela il serait nécessaire d'arrêter le cours de vos occupations et de fixer votre attention sur les différentes parties de votre anatomie, afin de savoir si vraiment vous les sentez ou non. Lorsque toutes les fonctions de l'organisme s'accomplissent d'une façon parfaitement ordonnée, vous n'avez point conscience de votre corps, ce qui signifie que vous êtes libres. Quand un individu n'est plus dans cet état de liberté, il dit alors: "Je sens". C'est précisément cette perturbation d'un caractère immatériel et invisible qui procède de la cause, c'est elle qui se manifeste par des modifications dans les activités de l'organisme, par des changements dans les sensations et dans les fonctions.

Par la volonté de la Providence, qui est toute sagesse, ces sensations se révèlent au médecin, lequel doit être suffisamment intelligent pour être à même de les déchiffrer, de les interpréter afin de comprendre ce qu'elles signifient. Elles constituent un avertissement, elles sont là pour être utilisées, elles ont une finalité. Rappelez-vous qu'aucune des sensations perceptibles par l'homme ne l'est sans but, car il n'existe aucune chose inutile dans l'univers. D'où il suit que ces sensations morbides, ces symptômes, révèlent au médecin qu'il y a perturbation, désordre.

Rétablir l'état de liberté doit être le but du médecin et s'il n'arrive pas à mettre son patient dans cette heureuse condition, celui-ci ne peut guérir. Car guérir un malade consiste à lui faire recouvrer la liberté, à lui rendre une liberté physique complète. Pouvons-nous parler de liberté, dans le sens réel de ce terme, quand le médecin fait cesser la douleur par une dose de morphine? Le malade n'est-il pas en fait mis dans un état de stupeur, au point qu'il perd la faculté d'analyser la nature de ses sensations? Les doses massives qu'emploie l'école officielle produisent tout, excepté la liberté. C'est ailleurs que nous devons porter nos regards pour découvrir le mode de guérison qui puisse convertir ce désordre en harmonie et délivrer l'individu. En faisant disparaître les symptômes d'une façon rationnelle, en remplaçant le désordre par l'ordre de telle

sorte que la cause même de ces manifestations se dissipe (car, comme nous l'avons déjà vu, quand l'harmonie est rétablie dans l'économie, plus aucun symptôme pathologique, ni objectif, ni subjectif ne se manifeste), nous rendons alors à nos patients une liberté à la fois physique et mentale.

"Seul, le principe vital, après avoir été ainsi désaccordé, peut procurer à l'organisme les sensations désagréables qu'il éprouve et le pousser aux actions insolites que nous appelons "maladies".

C'est une question fort différente d'appeler maladie, comme on le fait couramment, ce qui n'en est que le résultat, de parler par exemple du mal de Bright, du cancer ou de la paralysie comme si c'était des maladies. La plupart des états de l'économie humaine que nos traités dénomment maladies, n'en sont point, mais uniquement les conséquences, c'est-à-dire les aboutissements de ceux-ci. Qualifier un groupe de symptômes -un syndrome- occupant telle partie du corps, de maladie de cette partie, et baptiser un groupe de symptômes différents localisés à telle autre région du nom d'une autre maladie, est une hérésie. Pareille pratique n'aboutit qu'à des erreurs de prescription, erreurs qui ne pourront ensuite plus être corrigées. Retenez donc que toute altération organique et visible n'est pas la cause, mais bien le résultat seulement, de la maladie.

Les troubles morbides ne peuvent être perçus que grâce et uniquement par les manifestations subjectives et objectives présentées par le malade. Ce qui revient à dire que nous n'avons d'autres possibilités de percevoir la perturbation vitale du principe invisible, que par l'examen de ces sensations anormales, et que, si celles-ci n'étaient pas présentes, nous serions sans guide ni moyen pour arriver à remettre le malade en état de liberté.

Il y a des sujets si malades qu'il n'est plus possible de leur faire recouvrer cette liberté, des sujets pour lesquels il n'y a plus de moyens de guérison. Pour ceux-là, tandis que les changements structuraux internes progressent lentement, un moment arrive où il n'est plus possible de découvrir de symptômes utiles pour une prescription curative. De tels malades changent continuellement de climats, consultent quantité de médecins, reconnaissant, ce qui est vrai, que personne ne peut les soulager. Quand un état incurable s'installe dans un organe vital, on s'aperçoit que la totalité sinon la majorité des symptômes qui étaient présents, disparaît. Les symptômes de la maladie sont jugulés, quasi supprimés, par la tension considérable à laquelle tout l'organisme est soumis.

Cela s'applique tout particulièrement aux formes malignes des conséquences morbides. Les symptômes dont le malade se plaignait il y a plusieurs années, ont disparu, et vous l'entendrez dire: "oh, cela ne me gênait pas beaucoup, j'en avais l'habitude depuis toujours!" Eh bien, ces symptômes antérieurs sont précisément ceux qui pourraient suggérer au médecin la nature du remède à prescrire, car ce sont eux qui expriment, pour lui, l'image réelle de la maladie.

Quand certains médecins vous disent: "On trouvera bien un jour le remède du cancer", ils ne pensent en réalité qu'aux symptômes de cette étiologie morbide, c'est-à-dire aux manifestations objectives représentant les seuls résultats pathologiques de cette grave affection, et ils oublient les

symptômes qui caractérisent la maladie réelle, cause de la tumeur qu'ils observent et veulent extirper! Il existe une différence considérable entre ces deux conceptions. Ces confrères ne parleraient pas ainsi s'ils se plaçaient à un point de vue plus élevé. Il leur faudrait comprendre, que c'est par la guérison DU MALADE que peut s'obtenir celle du cancer. Il leur faudrait saisir qu'il est nécessaire de revoir toute l'observation et de relever ceux des symptômes qui caractérisent le sujet et non les seuls symptômes tissulaires. Ces derniers ne sont que des conséquences morbides et à ce stade, les symptômes originaux de la maladie ont le plus souvent disparu, ils ont été, pourrions-nous dire, comme absorbés, engloutis. Il en est ainsi lorsque l'affection interne a suffisamment évolué et que l'organisme est envahi tout entier par des troubles objectifs, des résultats pathologiques. C'est ce que l'on voit par exemple dans les hydropisies (épanchements, oedèmes, etc...), dans les formations purulentes, les abcès localisés. Les douleurs dont souffre le patient le rendent alors incapable de penser à ce qui caractérise sa personnalité; et les médecins consultés basent leur prescription sur des symptômes objectifs, des manifestations terminales, des résultats, ce qui n'aboutit en fin de compte, qu'à un échec. Ils administrent SILICA pour la coxalgie, ils donnent BUFO pour l'épilepsie et continuent ainsi, ne couvrant de leurs médicaments que des groupes de symptômes, des syndromes. Cela, ce n'est pas l'homoéopathie.

Vous entendrez ces malades vous dire: "Oh, j'ai tout essayé, même l'homoéopathie"; en réalité, ils n'ont rien essayé, si ce n'est une homoéopathie dénaturée, abâtardie, une caricature de l'homoéopathie. Le médecin homoéopathe expert, sait écouter le langage des symptômes, et surtout celui des symptômes subjectifs, cela AVANT que ne se produisent des altérations morbides. Si aucun médicament n'a encore été administré, si aucun drogage n'a été pratiqué, si le malade n'a eu ni morphine ni autres drogues violentes et pernicieuses, l'image morbide s'extériorise alors comme en relief, elle est parfaite, parce qu'elle n'a pas été brouillée. Cette image parle d'elle-même, elle est sans ambiguïté et le médecin intelligent peut toujours apprendre en l'étudiant. Mais s'il n'est pas capable de voir ni de saisir que cette image diffère totalement du groupe des symptômes pathologiques représentant les prétendues maladies établies, s'il n'est pas à même de faire une distinction entre les symptômes qui caractérisent la maladie elle-même PER SE et les symptômes qui désignent la conséquence, l'effet de la maladie, c'est-à-dire de concevoir les notions de chronologie et de hiérarchie, il ne pratiquera jamais l'homoéopathie avec succès. S'il ne peut saisir cela, il fera mieux d'approfondir la question jusqu'à ce qu'il soit à même de la comprendre. Il lui faudra étudier jusqu'au moment où il pourra distinguer les symptômes organiques, matériels, associés aux résultats morbides, des indices simples et sans fard, exprimés par la nature.

Il m'arrive presque chaque jour de rencontrer des médecins homoéopathes qui me demandent: "Quel remède utilisez-vous dans tel ou tel cas?" Une telle notion n'a point de place dans mon esprit, et je considère celui qui me tient ce langage comme quelqu'un qui ne comprend rien aux principes essentiels de l'homoéopathie. Véritablement, j'ai perdu patience au sujet de pareilles questions, car toutes ces têtes grisonnantes, qui ont pourtant une longue pratique et se prétendent homoéopathes, n'hésitent pas à dire par exemple: "le meilleur remède pour l'épilepsie est celui-ci ou celui-là".



Quel non-sens! En tous les cas, ce n'est pas là ce qu'on appelle adapter un remède au malade basé sur le tout début de sa maladie, c'est-à-dire avant la formation de groupes définis de symptômes, avant les altérations structurales, parce que la similitude du médicament aux conditions pathologiques, n'est pas du tout la même que celle correspondant aux symptômes qui révèlent le patient au cours de son évolution, depuis l'origine de sa maladie jusqu'à sa période actuelle.

Il n'est pas forcément nécessaire que le malade présente des conséquences pathologiques, ce qui est essentiel c'est qu'il présente des symptômes. Vous verrez alors qu'il peut arriver à guérir même des manifestations objectives de son affection, c'est-à-dire de ses lésions anatomiques. Si vous arrivez à éliminer les premières manifestations du désordre, son économie sera saine et sauve.

Il n'est pas toujours possible de faire disparaître les conséquences, c'est-à-dire les effets matériels de la maladie, et le patient, même dans ce cas, peut recouvrer la santé. Les altérations pathologiques qui subsistent subiront certaines transformations mais qui seront sans répercussion sur son état général. Les adhérences fibreuses par exemple, ne disparaîtront pas nécessairement, le ou les calculs seront encore présents; mais un état de quiétude se produira et se maintiendra d'année en année, aussi longtemps qu'il conservera sa bonne santé et qu'aucune autre cause de maladie ne l'atteindra. N'oublions pas que la vraie santé se compose d'une "santé profonde" et d'une "santé périphérique" !

C'est une aberration de penser à un remède spécifique unique, telle une panacée pour le cancer; il est correct au contraire d'envisager des remèdes "pour l'individu" qui paraît être ou est atteint d'un cancer. Vous serez étonnés d'observer les changements extraordinaires qui peuvent survenir dans de pareilles affections quand on leur applique une médication correspondant à l'état précancéreux, avant qu'une localisation ne se soit établie. La manifestation néoplasique est le résultat du désordre auquel l'ordre doit à nouveau succéder afin d'aboutir à la guérison. Nous insistons sur ce point, car plusieurs paragraphes de l'Organon développent cette distinction entre les symptômes du malade et les symptômes objectifs de la maladie. Ce qu'il convient de considérer en premier lieu et avant tout, ce sont les sensations vraiment anormales éprouvées par l'organisme humain dès le début, alors qu'il n'est le siège d'aucune manifestation objective. Au cours de l'évolution morbide, on suppose que l'organisme a d'abord été en bonne santé et capable d'accomplir toutes ses fonctions normalement, puis cet organisme encore libre de toute altération visible, traduit sous forme de sensations anormales des symptômes qui annoncent au médecin, tels les avant-coureurs, tout d'abord des destructions localisées et finalement l'anéantissement et la mort de l'organisme entier.

Le malade expose à son médecin les sensations qu'il éprouve, comme par exemple l'engourdissement de ses doigts, les picotements de sa peau, le genre de ses douleurs d'estomac, etc... bref, toutes les sensations anormales qu'une partie quelconque de son corps lui révèle. Un individu en bonne santé n'est conscient d'aucune partie de son organisme. Il va à la selle sans ressentir aucune gêne ni aucune souffrance locale. Au contraire, une douleur ou un saignement attire son attention sur la région correspondante. De même s'il urine sans difficulté ni malaise, nous dirons que c'est normal

et qu'il est dans un état de liberté. Mais s'il éprouve des brûlures, des cuissons, du ténésme, cela attire son attention sur le siège de ces douleurs et ce sont précisément ces sensations qui constituent les symptômes.

Un malade à visage pâle et cireux, présentant une dermatose papuleuse ou pustuleuse, des veines dilatées et variqueuses, un visage vultueux avec des yeux rouges, etc... fournira au médecin des symptômes objectifs qu'il pourra aisément observer et qu'il lui sera possible de relever dans ses notes. Cependant il est des choses que le médecin ne peut voir et aussi que le malade ne peut exprimer. C'est alors la mère, la soeur, le mari ou l'épouse qui devront les faire connaître au médecin en venant à son cabinet de consultation. Ces symptômes complètent la physionomie morbide, ce qu'il est possible de connaître de la maladie, ce qui représente à l'esprit du médecin les bases d'après lesquelles il établira son verdict.

Les symptômes les plus importants ayant été groupés, il faut alors en étudiant le cas, que le médecin sépare les manifestations antérieures observées il y a des années peut-être, de celles qui sont actuelles et récentes, en relevant de quelle manière et pour quelle raison elles ont changé. Il arrive que des drogues ont pu les dénaturer à tel point, que l'individu pris dans son ensemble se manifeste par un tableau symptomatique qui n'est plus le même.

Le médecin doit être au courant de toutes les modifications qui se sont produites au cours de l'évolution morbide, depuis le début jusqu'à la fin; il doit savoir reconnaître les symptômes qui personnifient son malade il y a une dizaine d'années, de ceux qui le représentent aujourd'hui. Peut-être a-t-il actuellement des manifestations objectives, des modifications pathologiques dans ses poumons, son foie ou ses reins. Le médecin, qui pendant 20 ans, a observé avec sagacité l'ensemble des circonstances antérieures et présentes, comme je viens de le décrire, pourra pratiquement, rien qu'à l'audition des symptômes du sujet, spécifier la localisation des altérations pathologiques, préciser où elles apparaîtront, savoir quand et où des exsudats purulents se formeront dans les organes, enfin très souvent et dans un délai rapproché il pourra prédire presque à coup sûr ce qui va se passer dans l'économie.

Une étude soignée et minutieuse de la symptomatologie, m'inspire plus de confiance que les beaux diagnostics établis par la plupart des médecins concernant par exemple soit les affections tuberculeuses, soit les maladies organiques cardiaques ou hépatiques. Les symptômes ne mentent pas, leur existence n'a rien à voir avec l'opinion de ceux qui ont retourné l'organisme humain dans tous les sens pour chercher à découvrir ce qui se passe à l'intérieur du corps. Cela, dans la plupart des cas, ne peut que mettre plus de confusion dans les recherches des meilleurs diagnosticiens. Des observations faites sur une grande échelle chez bien des médecins de la vieille école, révèlent, hélas! que l'argent est la principale préoccupation de leur pratique. C'est tout ce qu'on y trouve, il n'y a rien d'un sacerdoce ni d'une profession que l'on puisse admirer.

Devenir compétent dans l'interprétation des symptômes, juger de la sphère d'action et de l'évolution progressive de la maladie par l'étude de la symptomatologie, telles sont les conditions essentielles et primordiales exigées du médecin homoéopathe.

Vous verrez évidemment l'entourage dire au patient: "Ce docteur ne doit pas savoir ni comprendre grand'chose, il ne vous a même pas ausculté." Après le relevé de l'examen des symptômes, il n'y a aucune raison pour ne pas entreprendre l'examen physique et l'auscultation du malade; retenez bien cependant que cela ne doit en aucune façon vous détourner d'acquérir des connaissances aussi parfaites et complètes que possible dans l'étude de la symptomatologie, car l'étude réelle de l'homme malade consiste à méditer sur ses symptômes. Savoir apprécier ceux-ci avec sagesse et discernement, c'est devenir un thérapeute habile et capable d'effectuer de belles guérisons. Fouillez et approfondissez vos diagnostics tant que vous voudrez, mais pesez par une prudente discrimination tout ce que vous aurez découvert vous-même, puis comparez-le avec les différents symptômes éprouvés par le malade, afin de comprendre leur signification.

Il est indispensable pour connaître la symptomatologie humaine d'avoir une connaissance approfondie de la neurologie. L'anatomie du système nerveux, central et périphérique, doit être connue à fond et cette étude doit se poursuivre pendant toute la vie; non pas forcément pour être capable de désigner chaque nerf par son nom précis, mais afin de connaître leur localisation et leurs fonctions. Le médecin doit être parfaitement au courant de l'anatomie et de la physiologie, mais par l'étude de la symptomatologie, il acquiert une connaissance de la physiologie qu'il lui est impossible d'obtenir d'aucune autre façon. Par elle il obtient des informations sur le fonctionnement et l'activité des systèmes circulatoire, nerveux et musculaire, parce que ceux-ci, dès qu'ils sont perturbés, le signalent par des indices révélateurs qui leur sont propres, symptômes permettant au médecin d'observer la façon dont ils s'extériorisent. On peut beaucoup apprendre, en ce qui concerne la véritable pathologie, lorsque l'on se donne la peine d'étudier les symptômes contenus dans les pathogénésies. L'anatomie pathologique devient souvent un précieux auxiliaire parce qu'elle permet à l'image de la maladie de prendre corps et ainsi de se révéler à l'esprit humain.

=====

#### COMMENTAIRES DU Dr. P. SCHMIDT

A propos de Bufo, combien en connaissez-vous? Il y a d'abord Bufo rana, évidemment, et Bufo sahytiensis. Bufo rana s'appelle aussi B. cinereus. Vous savez que c'est un remède de l'épilepsie, de l'hydropisie, de l'onanisme, des lymphangites. Bufo fait des merveilles dans les lymphangites du membre supérieur qui dessinent tout le trajet des lymphatiques.

C'est aussi le remède du "foetor oris" de ces personnes dont la bouche empest à distance.... Et aussi pour ces sécrétions cancéreuses fétides : pensez à Bufo lorsqu'en pénétrant dans la chambre d'un cancéreux vous percevez ces odeurs épouvantables.....

Nous, les homoéopathes, nous nous intéressons beaucoup à ce que le malade nous dit. Un de mes professeurs nous disait autrefois: "quand un malade arrive, ne l'écoutez pas, laissez-le parler... et dites-vous qu'il a la syphilis, le cancer ou la tuberculose. A l'avance il faut penser à ces

trois maladies..." Nous, tout au contraire, nous écoutons ce que nous dit notre malade. Et si un malade veut nous tromper en nous racontant des histoires, c'est encore là un symptôme qui nous intéresse beaucoup.

Toutes ces conférences de KENT ont été lues avec beaucoup d'attention par le Professeur JOANNON qui m'a fait toutes sortes d'observations à leur sujet. Il a fait quelques remarques très judicieuses qui m'ont permis de donner au texte la tournure nécessaire pour qu'il soit parfaitement bien compris.

Evidemment nous concevons la guérison d'une manière fort différente de celle de nos confrères allopathes. Si vous avez par exemple un cancer du sein, pour l'allopathe, la guérison du cancer c'est l'ablation. Pour nous, pas du tout; on a bien enlevé le sein, mais le sang qui circulait dans ce sein circulait aussi dans tout le malade et c'est l'individu tout entier qui était cancéreux. Une fois opéré, ce malade n'est donc nullement guéri : on sait très bien du reste ce qui se passe après....

J'ai observé dans ma pratique homéopathique de ces cas de cancer du sein qui pendant 25 ans étaient stationnaires: le cancer persiste, prend une forme squirrheuse; mais la malade ne maigrit pas, elle n'a aucune douleur, elle est parfaitement heureuse, elle dort bien, se comporte comme un individu normal pendant 25 ans.... Eh bien cela, c'est justement ce que nous appelons une guérison.... Evidemment l'individu a toujours son cancer et il arrive un jour naturellement, où les symptômes terminaux se produisent. Mais en général cela se produit avec beaucoup moins de cris et de grincements de dents. Tandis que si vous faites des opérations, ou des rayons, c'est dans les années qui suivent que vous observez des métastases.... et ensuite les morts sont toujours très pénibles.

Et puis il y a aussi la mutilation qui est quelque chose d'épouvantable pour le malade. Il faut penser à cela. Et je me souviens d'un chirurgien assez idiot pour dire à une malade qu'il venait d'opérer d'un sein sans la prévenir à l'avance de l'importance de l'opération: "Que ce sein a l'air bête tout seul!" Cette phrase était pire que l'opération. Cette malade a été tellement choquée que depuis ce jour là tous les matins elle se regarde dans la glace.... et se répète: c'est vrai, ce sein orphelin a l'air bête.

Et bien entendu elle a fait sa récurrence quelques années après.

#### DOCTEUR NOGIER

J'ai eu l'occasion de voir des malades qui au début de leur cancer n'ont rigoureusement aucun symptôme. Je pense en particulier à une malade qui avait un cancer du sein et qui se trouvait dans une forme physique absolument exceptionnelle.

Je me souviens aussi d'une personne qui est venue me voir pour un petit cancer du sein gauche que j'ai traité par l'acide desoxyribonucléique pendant trois ans. Cette femme était anorexique, avait un mauvais état général, un mauvais moral. Puis, sous l'influence du traitement elle a été un peu mieux et cela a duré deux ou trois ans. Puis brusquement l'état général est devenu merveilleux: cette femme n'a plus été inquiète, elle a retrouvé un excellent appétit, elle s'est mise à grossir. Mais en même temps, l'autre sein a été atteint et elle en est morte.

DOCTEUR SCHMIDT

Cette amélioration terminale d'un cancéreux est excellente: et si votre traitement vous permet d'arriver à ce résultat, vous pouvez dire que vous avez fait un bon travail. Lorsque vous avez trouvé le bon remède homéopathique vous pouvez maintenir vos malades malgré leur état pathologique : et souvent, après une amélioration qui a fait plaisir à tout le monde, brusquement ce sera la fin. J'ai vu cela tout récemment dans un cas de glomérulonéphrite chez une enfant qui était dans un état désespéré. Cette petite fille grâce au traitement homéopathique a vécu encore quatre mois dans une euphorie telle que les parents me sont reconnaissants d'avoir pu la maintenir encore ces quatre mois. Cette enfant qui ne mangeait plus rien a recommencé à manger, et elle est devenue gaie; et brusquement la mort est arrivée au milieu de cette amélioration.

Quant à ces cancéreux qui n'ont pas de symptôme, n'oubliez pas qu'ils sont déjà dans cette deuxième phase dont nous parle KENT. Il n'y a plus aucun symptôme pathologique : mais c'est là où il faut alors interroger sur les symptômes de l'enfance, sur les peurs, les craintes, sur les symptômes des parents. Vous pourrez ainsi souvent trouver des symptômes très utiles pour votre prescription. Interrogez donc sur les symptômes anciens : les peurs, les craintes, les aversions, les désirs, le sommeil, les rêves, les troubles du caractère qu'ils ont eu étant petits....

L'observateur sagace qu'était HAHNEMANN nous a apporté des notions si excellentes qu'elles n'ont pas changé depuis 175 ans.... Et HAHNEMANN nous dit ceci : Il y a trois catégories de symptômes qui sont les suivants:

- 1- d'abord les symptômes exprimés par le malade qui raconte ce qu'il ressent. Souvent il exprime des sensations qui nous paraissent bizarres et que souvent nous ne comprenons pas au point de vue anatomique. Notez-les : ce sont les symptômes du malade.
- 2- Les symptômes observés par le médecin : la démarche, la façon de parler, les tics, l'examen complet.
- 3- Les symptômes observés par l'entourage : ni le malade, ni le médecin ne peuvent les observer et il faut s'adresser à l'entourage. Ce sont des manifestations au cours du sommeil, ou des symptômes du caractère par exemple.

Ces trois catégories de symptômes doivent être conjuguées pour donner l'ensemble de la symptomatologie. Par ailleurs HAHNEMANN nous a dit que les maladies se reconnaissent à trois sortes de manifestations :

- Les symptômes (subjectifs)
- Les signes (objectifs)
- Les symptômes casuels, dont on connaît la cause.

Les deux premières catégories appartiennent à des manifestations dont on ne connaît pas la cause et qui se produisent dans l'intimité de l'organisme. Et la cause occasionnelle ne peut rien faire si auparavant le terrain n'a pas été préparé. Le microbe pris à part, ne pourra rien faire s'il n'y a pas le terrain voulu.

C'est à vous d'être assez sagaces pour "faire sortir" les symptômes. Il y a bien des petites choses qu'un homéopathe compétent sait observer et percevoir avec ses yeux, son nez, son ouïe.... et qu'un médecin ordinaire ne remarquera pas.

Lorsqu'en interrogeant un malade, vous observez tout d'un coup un strabisme divergent, cela signifiera que votre malade est ému : par conséquent, évitez de lui dire quelque chose qui puisse le frapper exagérément. Et si tout à coup vous voyez les oreilles devenir toutes rouges, méfiez-vous, c'est encore une marque d'émotivité. Il faut savoir observer ces petits signes extérieurs pour pouvoir doser l'action que vous voulez avoir sur votre malade.....

Quand un malade vient, une des premières questions que vous allez lui poser après l'avoir écouté, sera celle-ci : "Que prenez-vous actuellement ?" A quoi bon vous cassez la tête si votre malade prend un calmant ou un soporifique régulièrement et si les symptômes qu'il présente sont simplement dûs à cette intoxication ?.

=====

Dixième Conférence de KentMATERIALISME EN MEDECINE  
=====

Les quelques articles qui vont suivre, ne sont pour ainsi dire qu'une récapitulation des sujets déjà traités.

En passant en revue, dans l'Organon, les paragraphes précédents, j'ai volontairement anticipé sur les questions que nous allons développer, car il était naturel de le faire afin de décrire plus clairement la matière à exposer. Ainsi, je n'y ferai qu'une rapide allusion, pour aborder ensuite un sujet nouveau.

Dans son 130<sup>e</sup> paragraphe, Hahnemann dit :

" PAR CONSEQUENT LA MALADIE, (APPARTENANT A UN DOMAINE DANS LEQUEL LES PROCEDES MECANIKES DE LA CHIRURGIE N'ONT AUCUNE EFFICACITE),

"1. N'est nullement une entité séparée -materia peccans- du tout vivant de l'organisme, quelque subtile qu'on puisse l'imaginer.

"2. Elle n'est pas non plus une entité isolée de l'énergie vitale, "c'est-à-dire du pouvoir dynamique qui l'anime.

"3. Enfin, ce n'est pas davantage une entité cachée à l'intérieur du "corps, comme les allopathes la dépeignent."

Une pareille chimère ne pouvait être conçue que par des cerveaux matérialistes. C'est elle qui, depuis des siècles a poussé la médecine officielle dans toutes les funestes directions qu'elle a parcourues, en l'écartant de sa véritable destination, et en la faisant considérer comme une science pernicieuse, incapable de guérir.

Vous voyez donc qu'en médecine, le matérialisme existait déjà du temps d'Hahnemann et que non seulement il n'a pas changé, mais fait toujours des progrès. De nos jours, il semble impossible à la plupart des gens de percevoir, c'est-à-dire de voir avec les yeux de l'esprit. Les matérialistes refusent d'admettre ce qui échappe aux lois du temps et de l'espace. Pour eux, tout doit pouvoir être pesé, mesuré, et occuper une place définie dans le monde, faute de quoi ils ne peuvent s'en faire aucune idée et ils affirment formellement que sans ces attributs, cela n'est rien et n'a pas d'existence. Tout ce qui dépasse cette idéologie positiviste n'est à leur avis que rêverie, chimère et mystère. Imbus de ces idées, ils recherchent en vain la cause des maladies dans le domaine de la matière.

Vous ne verrez jamais une entité matérielle devenir par un moyen quelconque la cause fondamentale de quoi que ce soit dans le sens absolu du terme. La matière inerte, comme telle, ne peut être une cause, n'a aucune puissance créatrice, aucun pouvoir évolutif.

Les causes, c'est-à-dire les substances originelles sont énergétiques par nature et créent de l'activité dans les corps qu'elles occupent. La substance originelle est puissance, énergie, activité. La matière, par contre, est repos, immobilité, silence. Elle ne peut se mouvoir et n'entre en mouvement que si l'on agit sur elle. Un homme mort ne peut se mouvoir,

tous ses organes et leurs fonctions demeurent immobiles. Tel est aussi le cas de la matière; c'est la substance originelle qui la gouverne et l'anime. Matière : ce qui tend à s'agglomérer, à rester compact, à stagner, s'oppose ici à énergie : ce qui tend à circuler.

Les deux mondes, celui du mouvement, de la puissance et celui de l'inertie, existent en un seul. Il y a le monde des choses vivantes et celui des choses inanimées. Le domaine de la pensée et celui de la matière constituent respectivement le domaine des causes, des origines et d'autre part celui des conséquences, des résultats. Les causes sont invisibles, les effets sont visibles. Nous constatons les manifestations de la substance matérielle, mais il est facile de comprendre que ces manifestations, visibles sous cette apparence matérielle, objective, ne sont en fait que les résultantes de causes existant sous forme de substance immatérielle, invisible à l'oeil nu, mais accessible cependant à l'oeil de l'entendement, de l'esprit.

Le matérialiste ne peut saisir cette idée dont le sens lui échappe. Nous avons la confirmation impressionnante de ce que nous avançons, dans l'admirable façon d'agir de nos remèdes homoéopathiques sur l'être humain, avec toutes leurs gammes de dynamisations, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées. Avec le temps vous ne tarderez pas à découvrir que dans un grand nombre d'affections chroniques, nos remèdes homoéopathiques administrés à cinq ou sept plans de dynamisations progressives, provoqueront des changements notoires dans l'économie, curatifs ou autres.

En cela vous avez la démonstration de toute l'échelle des degrés que possède la substance originelle -passant, si l'on peut dire, du transparent le plus pur au translucide, jusqu'à l'opaque le plus intense- et sa relation avec les différents plans de notre économie intime.

" IL N'Y A PAS DE MALADIE CURABLE, PAS DE CHANGEMENTS MORBI-  
 " DES CACHES A L'INTERIEUR DU CORPS, QUE LE MEDECIN METHODI-  
 " QUE ET CONSCIENCIEUX NE PUISSE RECONNAITRE SINON PAR DES  
 " SYMPTOMES OBJECTIFS ET PAR DES SYMPTOMES SUBJECTIFS.  
 " AINSI L'A VOULU LA BONTE INFINIMENT SAGE DU SOUVERAIN CON-  
 " SERVATEUR DE LA VIE DES HOMMES."

Nous avons déjà abordé ce sujet, à savoir que toute maladie curable se fait connaître au médecin par des symptômes à la fois subjectifs et objectifs. La symptomatologie des affections inguérissables est en général misérable et cette quasi absence de symptômes, sinon les expressions banales pathologiques de l'affection dont il souffre, nous montre que son cas est incurable et qu'il s'achemine vers une issue fatale.

Ainsi donc, toute maladie curable possède des symptômes afin qu'elle puisse se révéler; leur but est de traduire l'état de désordre dans lequel se trouve la force vitale, afin de permettre au médecin de l'interpréter et d'en comprendre la nature.

Cette représentation symbolique, à une époque où la race humaine est plongée dans un tel matérialisme et une telle ignorance, est pour ceux qui ne peuvent la comprendre et ne sont pas préparés à en saisir la signification, semblable à des graines semées dans un terrain pierreux.



Ces signes expressifs de la maladie sont constamment présents et attendent simplement un homme suffisamment intelligent et observateur pour en comprendre la signification, afin d'être à même de les interpréter; mais cela n'est possible qu'à ceux, qui sont pénétrés des doctrines de l'homoéopathie et acquièrent assez de sagesse pour devenir capable d'apprendre à s'en servir.

Dans ce paragraphe également, nous sommes frappés par la profonde croyance d'Hahnemann en la Providence. Ce fut cette foi parfaite qui lui permit de devenir ce qu'on appelle un homme, et ainsi conduit et dirigé par le Tout Puissant, le Maître de la nature, il fut capable, finalement, de percevoir la Loi. Quand ses petits enfants furent dans les griffes de la mort à la suite de fortes drogues administrées, la première pensée d'Hahnemann fut que le Créateur miséricordieux n'avait sûrement pas donné la vie à ces innocents pour la laisser détruire par des médicaments; et qu'il était parfaitement illogique qu'ils fussent créés pour souffrir sans un moyen libérateur et soient dans la nécessité de devoir absorber ces misérables drogues.

Après bien des années d'expérience, si vous pouvez atteindre un grand âge, vous constaterez, que ceux qui ne croient pas à une Volonté divine, ne font que de bien médiocres homoéopathes. Vous rencontrerez, il est vrai, chez eux un désir d'expérimentation, une science factice, mais jamais guidée d'aucun principe directeur, d'aucune pensée de servir, d'aucune finalité dans les intentions.

Hahnemann ne fut pas, dans le sens strict du mot, l'inventeur de la loi des semblables, car Hippocrate avait déjà dit que la maladie pouvait être guérie soit par les contraires, soit par les semblables, mais Hahnemann la dévoila à la suite d'expérimentations faites sur l'homme sain avec la plus grande rigueur. L'étude de ces documents lui fournit la confirmation des principes qu'il avait découverts. Il suivit leur ligne directrice avec une sagesse et une énergie sans cesse grandissantes jusqu'à ce qu'il formulât le code si simple et cependant si complet... l'Organon.

Ils sont peu nombreux, ceux qui, à une première lecture, sont capables de comprendre l'Organon et d'y trouver autre chose que des mots alignés à la suite des autres, et pourtant les plus anciens praticiens de l'homoéopathie pure n'y trouvent rien à changer. Plus ils avancent dans leur carrière, plus ils s'en inspirent et plus ils l'approuvent.

Quoique j'aie enseigné l'Organon pendant bien des années, jamais je ne le relis sans y découvrir quelque pensée nouvelle s'harmonisant avec l'enseignement général de l'homoéopathie. L'étude constante de cet ouvrage apporte une compréhension de plus en plus profonde de sa valeur, parce que c'est un livre conforme à la réalité : une Vérité.

" § 15. - DANS L'INTERIEUR INVISIBLE DE NOTRE ORGANISME, LES  
 " TROUBLES DE LA "DYNAMIS" INCORPORELLE -énergie vitale qui anime  
 " notre corps dont l'harmonie est rompue- ET L'ENSEMBLE DES SYM-  
 " PTOMES PERCEPTIBLES A NOS SENS, PROVOQUES PAR CETTE DYNAMIS AIN-  
 " SI TROUBLEE, QUI SONT LA REPRESENTATION DE LA MALADIE EXISTANTE,  
 " NE FONT QU'UN ET CONSTITUENT UN TOUT.

L'ORGANISME EST BIEN L'INSTRUMENT MATERIEL DE LA VIE. MAIS  
 " ON NE SAURAIT PAS PLUS LE CONCEVOIR PRIVE DE L'ENERGIE VITALE  
 " QUI L'ANIME AVEC SA SENSIBILITE ET SA VOLONTE PUREMENT INSTINC-  
 " TIVE, QU'ON NE SAURAIT CONCEVOIR CETTE ENERGIE INDEPENDAMMENT  
 " DE LUI. PAR CONSEQUENT, TOUS DEUX NE FONT QU'UN, BIEN QU'EN PEN-  
 " SEE NOUS SEPARIONS CETTE UNITE EN DEUX CONCEPTS POUR EN FACILITER  
 " LA COMPREHENSION."

Ce 15<sup>o</sup> paragraphe renferme une autre réflexion qui nous conduit plus avant encore vers cette unité de direction sur laquelle nous nous sommes déjà étendus si longuement dans les conférences précédentes. Tout ce qui jaillit d'un foyer doit obligatoirement faire partie de ce foyer. L'homme bien portant n'est rien moins que le résultat de l'activité normale provenant d'un centre et comme tel doit être considéré comme une unité. En d'autres termes, l'état de santé florissant de sa force vitale dépend de l'action d'un centre.

En revanche, quand l'homme tombe malade, il reste cependant malgré cet état disharmonieux et troublé, toujours une unité et doit être considéré comme un tout collectif.

Il ne faut pas croire que ses actions physiologiques puissent être la cause de ses réactions pathologiques, mais celles-ci le dominent si complètement qu'il tombe fatalement dans un état morbide, constitué d'éléments complexes, mais réalisant cependant une unité pathologique. Cela est facilement illustré par l'action des drogues, lorsqu'un sujet, au cours d'expérimentations pures, subit leur influence (c'est-à-dire lorsqu'il devient la proie d'une drogue au lieu d'un agent infectieux). Nous sommes alors en présence d'un état morbide provoqué, mais le sujet reste malgré tout un centre unique de ces diverses actions. Il en est de même dans la maladie.

Il y a trois sujets différents formant un tout inséparable au point de vue de leur étude :

- 1<sup>o</sup> L'étude de l'homme bien portant, soit de l'être humain dans son état normal appelé "physiologique".
- 2<sup>o</sup> L'étude de l'homme malade, affecté d'une maladie naturelle provenant d'un désordre intérieur appelé "pathologique", et
- 3<sup>o</sup> l'étude de l'homme malade, affecté d'une maladie artificielle provenant d'influences extérieures (empoisonnement, intoxication, expérimentation médicamenteuse, état physio-pathologique, etc...) constituant ce qu'on appelle la "pathogénésie", c'est-à-dire la physionomie du médicament dévoilée surtout par l'expérimentation sur l'homme sain.

Chaque remède doit d'abord être étudié seul, comme une unité, cela fait, il est loisible d'en établir la comparaison. Se mêler de faire l'étude comparative de la Matière médicale, sans avoir acquis une connaissance parfaite de chaque remède pris séparément, est une erreur, j'en ai fait l'expérience fâcheuse au cours de mes premières années d'enseignement. Pensant alors que c'était la meilleure voie à suivre, je ne donnais dans mes leçons que de la Matière médicale comparée, mais depuis, ce système fut abandonné et j'enseigne maintenant chaque remède séparément comme une unité,

de même que je recommande l'étude de chaque maladie prise à part, comme une unité.

Lorsqu'on possède vraiment à fond un remède, et qu'on a pleinement connaissance d'une maladie, alors seulement on est apte à en faire la comparaison.

Avant tout, en face d'une rougeole, étudiez à fond toute sa symptomatologie afin de vous faire une idée complète de cette maladie comme telle; en face d'une coqueluche, cherchez à vous en faire une représentation bien caractéristique et quand vous aborderez ensuite les maladies chroniques, prenez la peine de revoir en détail ce qui a été publié par exemple sur la syphilis, reprenez avec conscience toute la riche symptomatologie de la sycose ainsi que de tout ce qui a été rapporté quand à la psore.

Vous êtes alors prêts à entreprendre l'étude de la Matière médicale et à même de saisir les relations et les affinités existant entre certains remèdes et les miasmes aigus ainsi que les liens de parenté des miasmes chroniques avec d'autres remèdes.

Dans certaines physionomies médicamenteuses vous arriverez à définir plus spécialement l'image de la rougeole, dans d'autres vous verrez celle de la coqueluche et vous pourrez encore saisir la physionomie morbide correspondant à la psore, la syphilis et la sycose à travers d'autres médicaments.

Vous êtes alors préparés à entreprendre ce qu'on appelle l'individualisation. Les études précédentes vous ont donné une idée d'ensemble de chaque entité prise à part et constituent la compréhension de ce qui est essentiel; de ces généralités vous pénétrerez dans l'étude des particularités, des détails, et seulement après vous passerez dans celles des comparaisons. Telle est la méthode classique à suivre et lorsqu'elle est respectée par le médecin, ce dernier devient éclairé et sagace, capable ainsi d'appliquer la Matière médicale avec une extraordinaire et merveilleuse précision.

Telle est la méthode de notre grand Hahnemann.

=====

#### COMMENTAIRES Dr. P. SCHMIDT

Evidemment, d'une façon générale, l'être humain est placé devant le problème de l'orange.

Imaginez une immense orange. Cette orange a une pelure, des carpelles, et au centre des noyaux qui peuvent reproduire l'orange. Ces trois parties sont dans des endroits très différents. La première est tout à fait à l'extérieur, elle est exposée à l'extérieur : on peut voir, on peut regarder la pelure, l'analyser. Les carpelles sont un peu plus cachés dans l'ombre du fruit. Et tout au fond, dans la partie la plus sombre, vous avez les noyaux.

Et nous avons aussi trois catégories d'hommes. L'homme de science, extérieurement, examine, pèse, regarde l'extérieur de l'orange, ce qu'on

voit. Evidemment, si l'orange est très grande, ils n'en auront jamais fini. Au centre, au noyau, les philosophes, les hommes de religion, les spiritualistes qui connaissent le secret intérieur des choses, mais c'est un secret abstrait et caché dont ils donnent une interprétation toujours plus ou moins abstraite car ils ne peuvent pas s'exprimer comme le fait l'homme de science qui, à l'extérieur examine, mesure et pèse. Enfin, il y a ceux qui tentent de relier ce qui est au fond avec ce qui se trouve en surface et ce sont les artistes qui expriment cette tentative. Par la littérature, par la musique, par la peinture ils expriment la vérité intérieure et la manifestent à l'extérieur.

Les symptômes objectifs ne sont pas simplement ceux que vous observez, vous, sur le malade. Il y a tous les résultats de laboratoire, les examens radiologiques...etc... qui nous fournissent quantité de symptômes objectifs.

On a publié des travaux sur les "maladies sans symptômes". Pour ma part, je prétends que cela n'existe pas : il ne peut pas y avoir de maladie sans aucun symptôme. Il y a toujours des symptômes que l'on peut trouver par les différents moyens d'investigations et d'analyses...etc... Certains individus, évidemment, ont la syphilis et n'en savent rien : ils n'ont peut-être pas de symptômes apparents... mais ils ont un Wassermann positif, et pour moi c'est là un symptôme.

Dans les maladies terminales graves, cancéreuses par exemple, les malades n'ont plus que des symptômes locaux de leur maladie et il n'y a plus de réactions personnelles, subjectives. Cela, c'est toujours très grave, et nous aimons toujours trouver des symptômes subjectifs.

C'est toujours le problème de l'observation. Rien qu'en voyant un sujet devant nous, un petit clignement d'oeil, un froncement, un petit tic, quelque chose peut nous révéler déjà un état pathologique tout au début, un état que la plupart des médecins n'observe pas.

\*

\*      \*

Dr. P. Schmidt. Dans le Répertoire, tout ce qui concerne les chocs électriques se trouve à la rubrique : "Orage". Et le principal remède est Phosphorus, qui aurait certainement fait beaucoup de bien à ce malade parce que tout ce qui est choc électrique est antidote par Phosphorus.

\*

\*       \*

### Onzième Conférence de Kent

#### MALADIE ET GUERISON S'OPERENT UNIQUEMENT SUR UN PLAN DYNAMIQUE =====

#### Santé - Maladie - Guérison =====

ORGANON, § 16.- LES AGENTS PERTURBATEURS QUI DE L'EXTERIEUR VIENNENT TROUBLER L'EQUILIBRE BIOLOGIQUE NE SAURAIENT, PAR LEUR INFLUENCE NUISIBLE SUR L'ORGANISME SAIN, TOUCHER ET AFFECTER NOTRE ENERGIE VITALE - puissance dynamique et immatérielle - QUE D'UNE FACON EGALEMENT immatérielle et dynamique.

LE MEDECIN NE PEUT DONC ECARTER CES TROUBLES MORBIDES (LES MALADIES), QU'EN FAISANT AFIR SUR CETTE ENERGIE immatérielle DES SUBSTANCES DOUEES DE FORCES MODIFICATRICES EGALEMENT immatérielles (DYNAMIQUES? VIRTUELLES) PERCUES PAR LA SENSIBILITE NERVEUSE PARTOUT PRESENTE DANS L'ORGANISME.

DE TELLE SORTE QUE C'EST SEULEMENT PAR LEUR ACTION DYNAMIQUE SUR L'ENERGIE VITALE QUE LES REMEDES CURATIFS PEUVENT RETABLIR ET RETABLISSENT REELLEMENT L'EQUILIBRE BIOLOGIQUE ET LA SANTE. ILS LA RETABLISSENT EFFECTIVEMENT PARCE QUE L'OBSERVATION ATTENTIVE ET LA RECHERCHE DES CHANGEMENTS PERCEPTIBLES A NOS SENS DANS L'ETAT DU MALADE (LA TOTALITE DES SYMPTOMES) ONT PU REVELER AU MEDECIN, SUR LA MALADIE, DES NOTIONS AUSSI COMPLETES QU'IL AVAIT BESOIN D'EN AVOIR POUR ETRE EN MESURE DE LA GUERIR.

Ce 16<sup>e</sup> paragraphe va nous fournir le sujet de notre entretien d'aujourd'hui. Il traite de trois états :

- 1° de l'état de santé, ou d'activité normale de l'organisme;
- 2° de la façon dont on devient malade, c'est-à-dire dont la santé est perturbée, et
- 3° du retour de cet état déréglé à celui de la santé.

Si nous pouvions trouver un homme en état de parfaite santé, nous pourrions le soumettre impunément à des chocs, à des traumatismes, l'exposer à l'action brutale des agents extérieurs qui nous entourent, il traverserait ces épreuves sans dommage réel, ou du moins celles-ci disparaîtraient sans laisser aucune trace. Peut-être resterait-il un temps limité sous l'influence

de ce choc, mais, au moment de la réaction, en supposant qu'elle se produise, il ne serait pas exposé à des "miasmes" et il ne résulterait de cette expérience aucune contamination, aucune maladie aiguë ou chronique.

C'est seulement par l'action de "substances immatérielles", d'énergie originelle, agissant sur un plan similaire à celui de sa réceptivité, que l'organisme peut être affecté d'une maladie, laquelle n'est que le résultat d'un agent capable d'opérer par voie centrifuge, c'est-à-dire depuis les profondeurs de l'organisme jusque vers ses parties les plus extérieures, et dont l'évidence se traduit par ce que nous appelons des symptômes. Si l'action ne porte que sur les parties les plus périphériques, les plus extérieures, l'énergie vitale du sujet ne sera que temporairement ébranlée, et il ne s'installera pas de trouble déterminé, pas même un désordre circoscrit dont le cours présente une période d'invasion, une période de progrès et enfin de déclin comme nous le voyons dans les "miasmes aigus".

Tout ce qui n'altère pas nos tissus ou nos fonctions organiques agit temporairement et ne peut établir une véritable maladie. Prenez, par exemple, les émétiques les plus énergiques et les purgatifs les plus drastiques. Après les avoir fait absorber à des doses substantielles et massives, vous observerez qu'à la suite de cette épreuve, une fois le shock passé, votre malade reviendra à son état primitif. Ce n'est qu'en administrant des doses répétées et violentes pendant très longtemps que de telles drogues finissent par implanter une maladie médicamenteuse; et, encore, celle-ci ne serait que superficielle, en comparaison d'une véritable maladie contractée naturellement. L'emploi constant de bromure de potassium à doses substantielles produira certes des effets après un certain temps, mais ceux-ci n'atteindront pas les parties les plus profondes et les plus subtiles de l'économie. Ce médicament à l'état matériel où il est administré, agira forcément sur les tissus et donnera naissance à un état morbide, mais celui-ci sera rudimentaire et ne saurait nullement revêtir un caractère constitutionnel.

Prenez aussi, comme autre exemple, les poisons tels qu'ils sont dans la nature, à l'état brut et naturel. Nombre d'entre eux peuvent être absorbés par les voies digestives dans cet état naturel sans qu'il se manifeste de troubles importants dans la force vitale. A vrai dire, plus le poison est concentré, virulent et actif, plus l'image collective des symptômes est réduite à un nombre restreint de ceux-ci. La croûte de la pustule variolique peut être avalée et sera digérée en ne produisant que peu de troubles. Mais la sphère d'influence créée par l'aura, ou, si vous voulez, l'effluence de la variole sur un plan correspondant à la susceptibilité de l'individu qui la recueille, lui fera développer une affection morbide avec sa période prodromique typique, sa période de progression et sa période de déclin, démontrant ainsi que le fond de la nature humaine a bien été touché et ébranlé. Un tel processus s'opère dans les parties les plus intimes de l'être humain, dans la substance invisible et immatérielle qui l'anime, et se déploie en direction centrifuge, en produisant des aboutissements, des manifestations pathologiques dans ses tissus, jusqu'à des résultats visibles sur le revêtement cutané.

Hahnemann affirme en ce paragraphe, que rien ne peut s'implanter dans l'économie et s'y développer comme maladie, soit aiguë, soit chronique,

si ce n'est à l'état incorporel, sous forme "d'énergie originelle". Aucune affection morbide ne saurait, sous son apparence terminale ou ultime, s'établir comme telle en l'organisme vivant; elle ne peut le faire que sous sa forme invisible. TOUTES LES MALADIES CONNUES EXISTENT A L'ETAT IMMATERIEL, à l'état "d'énergie originelle", chose invisible dont l'état fondamental ne peut être décelé ni par la chimie, ni par le microscope, et qu'on ne pourra jamais découvrir dans le monde physique et matériel.

La cause des maladies ne peut être connue que par ses effets. Elle ne peut être recherchée par l'intermédiaire des sens, lesquels n'en perçoivent que les résultats. Tout ce qui peut être vu, senti, observé ou découvert, même au microscope, n'est en somme qu'une conséquence, un état terminal. C'est seulement par l'intelligence, par le raisonnement allant du principe, de l'origine jusqu'à ses conséquences dernières, puis en considérant l'ordre inverse, que l'on s'aperçoit que les causes vraies morbides sont invisibles.

Le corps peut être affecté, les tissus peuvent être attaqués, et les manifestations pathologiques consécutives peuvent être influencées par d'autres résultantes morbides; des conflits peuvent surgir; les éléments de ce monde peuvent entrer en collision, même se détruire mutuellement; des effets peuvent détruire d'autres effets. Mais il est impossible à la maladie de pénétrer au cœur de l'homme et de se traduire en résultats, sans passer par des transformations dynamiques.

De même il est tout aussi impossible à n'importe quelle force agissante ou capable d'agir, à aucun agent, s'il est lui-même le produit matériel d'une cause, de pouvoir exercer une action thérapeutique qui soit curative, j'entends de rétablir l'ordre et l'harmonie dans ce qui constitue l'essence intime de la vie. L'ordre et l'équilibre ne peuvent remplacer le dérèglement dans le fonctionnement vital, sans l'intermédiaire de quelque chose de similaire en qualité à l'énergie vitale. Ce qu'il nous faut pour guérir les malades, ce n'est pas une similitude quantitative, exprimée en poids et mesure, mais bien une similitude qualitative en puissance et en nature.

Les médicaments, par conséquent, ne peuvent agir sur les plans profonds et subtils de l'économie, que s'ils subissent les modifications nécessaires pour atteindre ces régions et correspondre aux plans similaires en qualité, de l'affection à traiter. L'individu, qui a besoin de Sulphur aux plus hautes dynamisations, n'obtiendra aucun résultat, avec ce même soufre à l'état brut, même s'il l'absorbe en quantité suffisante pour provoquer une selle, le répandre sous forme de fleur de soufre dans ses chaussures, prendre des bains sulfureux ou appliquer sur sa peau la pommade soufrée la plus concentrée. Sous ces diverses formes grossières, ce médicament n'est pas élevé au plan correspondant à celui de sa maladie. Son plan d'action étant différent de celui de la cause morbide, il s'ensuit que celle-ci ne peut être affectée par ce soufre brut, l'action thérapeutique ne pouvant se développer selon la voie centrifuge, du foyer morbide jusqu'à la périphérie. Il en est de même pour toutes les drogues prises à l'état brut: elles ne guérissent pas. Il arrive bien quelquefois de voir que les indices révélateurs les plus extérieurs des maladies, localisés sur le plan externe, sont temporairement déplacés ou supprimés par des médicaments concentrés

ou peu dilués. Mais, cette guérison, si l'on peut l'appeler ainsi, ne se rapporte qu'aux parties extérieures de la maladie, à ses résultats, et n'en atteignant nullement les plans les plus profonds, elle n'est pas permanente.

Dans les maladies aiguës, il arrive que des médicaments à doses pondérables ou à leur état brut accomplissent apparemment leur but, d'abord parce qu'ils n'atteignent que la surface, mais surtout n'oubliez pas que, dans leurs affections aiguës, la réaction de défense amène au bout d'une durée spécifique à chaque maladie, leur propre guérison. Si la vitalité du malade est suffisante pour attendre que la maladie ait parcouru son cycle, il se rétablira de lui-même et cela malgré la médication qu'il aura prise !

Les diathèses chroniques ne sont atteintes par les traitements allopathiques -à part l'emploi de remèdes homéopathiques à basse atténuation ou en substance- que dans leurs manifestations pathologiques terminales et ultimes et c'est dans ces cas que l'action de ces drogues sous leur forme brute et matérielle n'apporte que des soulagements passagers, s'ils ne provoquent pas encore de regrettables camouflages !

Je pense au temps où ces questions étaient loin d'être claires à mon esprit et si j'en parle aujourd'hui, c'est parce que je ne doute pas que cela puisse vous être utile. Lorsque j'ai lu pour la première fois dans les ouvrages d'Hahnemann que des agents médicamenteux dilués puis dynamisés pouvaient guérir des malades, cela m'a semblé très mystérieux. Aucune de mes connaissances ne me portait à comprendre et surtout à admettre de pareilles possibilités. J'ai débuté dans ma pratique homéopathique avec des teintures mères et des médicaments donnés en substance, puis par de très basses dilutions, bien intentionné que j'étais, toutefois, d'observer la loi des semblables; mais par ce moyen je n'étais capable de guérir que des affections tout à fait superficielles. Mes résultats étaient loin d'être satisfaisants; cependant, ils étaient un peu supérieurs à ceux que j'avais obtenus par les anciennes méthodes de thérapeutique apprises au cours de mes études allopathiques. Ces traitements étaient, en tous cas, plus doux que l'utilisation des drogues courantes, des purges et des émétiques! Evidemment, me basant sur les connaissances acquises, j'en restais là dans mes opinions et croyances. Ne faisons-nous pas tous ainsi ?

Un beau jour, je pris la résolution d'essayer, sans parti-pris, une trentième dynamisation afin de me rendre compte s'il y subsistait vraiment quelque chose d'actif et comme on n'est bien sûr d'une chose que si on le fait soi-même, je me mis à préparer, selon le mode enseigné par Hahnemann, une trentième dynamisation centésimale de *PODOPHYLLUM PELTATUM*, avec de l'eau, ayant appris que l'eau ou l'alcool étaient aussi bons l'un que l'autre et que seule l'atténuation était nécessaire .

A cette époque sévissait, précisément, une épidémie de diarrhée qui ressemblait en tous points à celle provoquée par *PODOPHYLLUM*; mais, je ne me sentais nullement le courage de donner une trentième dynamisation, qui véritablement me paraissait ridicule. Autant donner de l'eau claire! Aussi, je continuai à administrer mes teintures mères et mes basses dilutions. Un jour, une mère éplorée se précipita à ma consultation avec son bébé dans les bras. J'eus tout de suite l'impression qu'il n'en avait plus pour longtemps



à vivre; c'était un nourrisson et tandis que sa mère le serrait contre elle, une copieuse diarrhée claire et jaunâtre s'écoula tout à coup sur mon tapis. Je fus frappé par l'odeur qui me rappela ce que je venais de lire dans la Matière médicale sur les selles de Podophyllum, sur leur odeur repoussante et nauséabonde, horriblement puante et littéralement infecte. Et la selle était si abondante que la mère me fit même cette remarque: "C'est à se demander, Docteur, d'où tout cela peut bien venir?"

Mais alors, me dis-je, voilà précisément le cas qui va me permettre de juger de la valeur d'une de ces trentièmes dynamisations hahnemanniennes. Je pris donc, sans la moindre conviction, je dois l'avouer, quelques globules de ma 30<sup>e</sup> dynamisation de Podophyllum et les mis sur la langue de l'enfant, puis renvoyai la mère et son bébé chez elle, tremblant à l'idée qu'il allait sans doute mourir, vu la gravité de son état: traits tirés, faciès pincé, aspect déshydraté, cadavérique, et odeur infecte émanant de tout son corps. Le jour suivant, lors de ma tournée de visites, devant passer devant la maison où habitait ce petit malade, je m'attendais à voir un crêpe à la porte, en signe de deuil, comme c'est la coutume dans ce pays. Malgré mon angoisse et ma curiosité, je décidai par avance de passer sans m'arrêter et je pus constater que le crêpe n'y était pas. Sur le chemin du retour, bien que cela m'allongeât terriblement, je décidai de repasser devant cette porte, et quelle ne fut pas ma surprise, non seulement de ne pas y constater de crêpe, mais de la voir s'entrouvrir et la grand-mère apparaître sur le seuil, m'interpeller au passage en criant: "Docteur, le bébé va très bien ce matin!" Faut-il dire combien je me sentis soulagé et heureux d'apprendre que je ne l'avais pas "laissé" mourir? Quelques-uns d'entre vous peut-être auront passé par ce même état d'âme et pourront mieux me comprendre.

Il ne fut plus nécessaire de donner aucun autre remède à ce petit bambin. Par la suite, je me trouvai en présence de nombreux cas de Podophyllum, et à mon grand étonnement, la trentième dynamisation répondit chaque fois parfaitement à mon attente. Combien ces résultats étaient différents de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, les guérisons étant presque instantanées; les évacuations alvines semblant s'arrêter déjà dès la première prise! Cependant, je ne pus m'en tenir toujours à la dose unique et dans plusieurs cas je fus obligé de répéter la dose chez le même sujet. Je continuai à me servir de cette trentième dynamisation centésimale pendant toute la saison.

Après réflexion, je me dis qu'après tout, si la trentième dynamisation de Podophyllum agissait, d'autres trentièmes pourraient évidemment faire de même, et qu'il serait fort utile d'en posséder le plus grand nombre possible. Je me mis alors à préparer moi-même toute une série de trentièmes dynamisations, à la main, et finalement arrivai à me faire un petit stock de 126 remèdes, dont quelques-uns poussés jusqu'à la 200<sup>e</sup> dynamisation, remèdes que j'utilisai dès lors dans ma pratique journalière. Puis je me procurai une collection de 200<sup>èmes</sup> et même de dynamisations encore plus élevées pour mon usage courant. Je continuai ainsi pendant quelques années jusqu'au jour où je découvris que plus je donnais de hautes et de très hautes dynamisations, plus les remèdes semblaient agir en profondeur, et moins il fallait les répéter.

Je découvris ainsi que les cas chroniques, soulagés par des dynamisations moyennes, ne s'amélioraient que pour quelques semaines, mais qu'

en administrant des dynamisations beaucoup plus hautes, le travail réactionnel semblait reprendre, en quelque sorte, et qu'ainsi un remède pouvait être continué, chez le même malade, avec succès, en passant progressivement d'une haute dynamisation à la suivante, mais plus élevée.

Pour mieux illustrer ce que je veux dire, je vous rapporterai l'exemple pratique de quelques consultations au cours du temps chez un même sujet. Je me souviens par exemple d'un malade vu pour la première fois, il y a environ quinze ans, avec les épaules voûtées et l'apparence franchement d'un phthisique; il souffrait alors d'un catarrhe pulmonaire chronique donnant l'impression clinique d'un pré-tuberculeux. Sulphur, une dose de la 6 000<sup>e</sup> dynamisation, Jenichen, lui fût administré, d'après ses symptômes.

Il fût très violemment aggravé par cette dose unique. Tous ses symptômes ne firent qu'empirer, et il revint me voir, m'accusant de l'avoir rendu malade. Etant au courant de ce genre d'aggravation par le remède similaire, je décidai de lui administrer Saccharus lactis. A la fin de la semaine suivante, il revint et me dit qu'il allait mieux, beaucoup mieux, et qu'il ne voulait plus jamais reprendre de ce premier remède, mais au contraire davantage du deuxième qui l'avait si remarquablement amélioré. Ainsi, pour lui faire plaisir, je continuai cette médication pendant quelque six ou sept semaines, au bout desquelles il me spécifia qu'il ne voulait plus de ce dernier médicament, mais désirait celui qui l'avait tellement soulagé au début. Cette remarque me suffit pour lui administrer une nouvelle dose de Sulphur 6 M.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'il accourut chez moi, disant: "Jeune freluquet, vous m'avez redonné cette médecine qui m'a tant rendu malade lors de votre premier traitement." Si bien que je renouvelai Saccharum lactis. Pendant 5 à 6 semaines et peut-être plus longtemps, tout alla pour le mieux, puis il revint, me disant: "Décidément, je crois que vous n'avez rien compris à mon cas, parce que voilà maintenant mes anciens symptômes qui reparaissent; vous me feriez vraiment plaisir de bien vouloir reprendre mon observation et de l'étudier à nouveau." C'est précisément ce que je fis et je lui administrai pour la troisième fois une nouvelle dose de Sulphur 6 M. Jenichen.

A sa prochaine visite, il me dit d'emblée: "Eh bien Docteur, je ne me sens nullement mieux; mon état est stationnaire.

Vous remarquerez que cette fois il n'éprouva aucune réaction ni faible ni violente. Je patientai encore quelques temps, mais aucun soulagement ne se produisit après cette dernière dose. Et, pourtant, tous les symptômes évoqués par ce malade clamaient littéralement Sulphur... Que faire alors? Lui donner Sulphur en substance? Je ne pouvais pas non plus changer de remède et lui en administrer un qui n'était pas indiqué! L'expérience des vieux praticiens nous dit: "Allez plus haut." Aussi je donnai Sulphur 55 M de Fincke.

Je n'attendis pas longtemps pour me faire apostropher à nouveau "Misérable, vous m'avez redonné cet affreux premier médicament, je le sais, je ne veux plus de cette drogue!" Finalement, après l'avoir apaisé, je lui administrai un peu de Saccharum lactis en l'assurant qu'il se sentirait mieux dans quelques jours. En effet, pendant 6 à 7 semaines, il éprouva

une grande amélioration et je pus alors lui expliquer que lorsqu'un remède n'agissait plus, il devenait nécessaire de donner quelque chose pour le faire réagir. Naturellement, je me gardai bien de lui parler du Saccharum lactis administré.

Quand par la pratique vous aurez appris ce que vous pouvez attendre de vos remèdes, il sera prudent de dire à vos patients: "Ne soyez pas étonnés, et ne vous inquiétez pas si telles ou telles réactions se produisent", car si vous ne les prévenez pas, il se peut qu'ils vous abandonnent et aillent peut-être consulter ailleurs. Une prise de la 55 millième dynamisation de Sulphur soulagea ce patient un certain temps, puis après avoir été répétée une deuxième fois à un grand intervalle, cessa de l'améliorer davantage. Ensuite, il reçut la 100 000<sup>o</sup> (CM) qui agit exactement comme les dynamisations précédentes; et, finalement, il reçut une MM (millionnième) qui se comporta comme la CM. Après qu'il eut atteint cette millionnième, la progression vers le mieux fut constante jusqu'à complète restauration de sa santé.

L'observation et la constatation de tels faits vous apportent la confirmation probante des lois de la doctrine. Ce n'est pas l'expérience qui nous conduit vers de telles évidences, mais bien les principes, lesquels sont ensuite confirmés par l'expérience. Quand un malade aura ainsi passé par une série de dynamisations progressives, très souvent il ne réagira plus en prenant ce même remède à un plan inférieur de dynamisation ou à l'état substantiel, à moins de lui en faire absorber des quantités excessives: mais, alors, il serait empoisonné.

La troisième partie de ce paragraphe établit que les médicaments n'auront une action curative, ou si vous voulez, ne rétabliront l'équilibre biologique en écartant la maladie, que s'il y a correspondance entre le plan de leurs dynamisations avec le plan morbide de l'individu malade. Tels qui sont malades sur un plan intermédiaire le sont à partir de ce plan et jusque dans leurs parties les plus externes. Ceux qui sont atteints sur un plan plus profond, le sont au travers de toute leur économie et jusqu'à son extrême périphérie. Quand le déséquilibre occupe le tréfond de la nature physique, alors il revêt la forme chronique, c'est-à-dire que tout en lui est malade et subit une évolution progressive. Tel est le cours de la psore, de la syphilis et de la sycose.

Le plan nutritif relève exclusivement de l'extérieur, il appartient aux tissus, c'est là que se poursuit l'assimilation. Les drogues brutes, les remèdes en substance, n'agissent que sur le plan tissulaire, sur celui des résultats pathologiques; ils ne peuvent affecter que les effets, les conséquences de la maladie. Et l'état de déséquilibre qui y règne concerne les effets terminaux, concerne donc le plan le plus extérieur de toute la maladie. Naturellement si tout ce qui représente l'extériorité physique est troublé, toute l'économie en souffre, le corps cesse d'être alors le bon instrument réactif des forces intérieures.

Mais une véritable maladie, possédant ses phases prodromiques de progrès et de déclin, ou d'allure continue, ne peut s'implanter dans notre organisme que par une cause dynamique seulement. D'où il suit nécessairement, et je ne saurais assez le répéter, que l'homme ne peut être guéri que par des médicaments atténués et dynamisés jusqu'à ce qu'ils soient si-

milaires en nature et en qualité à la cause morbide. La cause pathogène et le médicament pathogénésique, c'est-à-dire celui expérimenté sur l'individu sain, doivent être similaires quant à leur nature, car des causes dissimilaires ne peuvent produire des effets semblables. On arrive à trouver des causes similaires en étudiant des effets qui sont similaires.

Quand, lors de l'examen d'un cas, nous relevons un certain groupe de symptômes, et qu'en les comparant aux effets pathogénésiques d'un médicament, nous constatons qu'ils sont en tous points semblables, nous sommes alors en droit de présumer que leur qualité et leur nature sont semblables. De toute évidence, les causes doivent être similaires, si les effets le sont en nature et en qualité.

La question que le médecin doit se poser chaque fois qu'il se trouve au chevet d'un malade, est la suivante: "Quel est le remède qui a jamais produit sur un homme en bonne santé des symptômes semblables à ceux que présente ce malade?" Le médecin homéopathe doit être à même, dans sa pratique, de juger la valeur des symptômes qu'il observe, et être capable de discerner les plus fines nuances de la symptomatologie différentielle entre ce qui se ressemble et ce qui ne se ressemble point.

Plus la similitude sera parfaite entre les symptômes du médicament et ceux du malade, plus le résultat thérapeutique sera idéal.

\*

\*      \*